

FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE

DLP 26-3-84334715

ISSN 0294-3700

R
FEMMES
L
I
G
I
RELIGIEUSES
U
S
E
S
F
M
M
E
S

8050 22680

1984: n° 16/17-20

BULLETIN INTERNATIONAL Trimestriel **16-17**
MARS 1984

FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE

Bulletin international

SOMMAIRE

Des religieuses	1
Table ronde : des religieuses apostoliques parlent	4
Féministe et religieuse, <i>Monique Dumais</i>	16
Aux Pays-Bas, des religieuses épanouies et désenchantées, <i>Sœur Snijdewind</i> . 17	
Au Québec, vie religieuse et condition féminine, <i>Gisèle Turcot</i>	20
D'Amérique centrale, «développer leur « être-femme », <i>Sœur Monteil</i>	24
Une supérieure : La Pancha, <i>Michel Pichon</i>	30
Femmes dans l'Eglise de Flandre, <i>Sœur Claes</i>	31
Rencontre aux Etats-Unis, <i>Danielle Penuel-Monneron</i> et <i>Nathalène Isnard</i> ..	34
Après le couvent, <i>Anne Jensen</i>	37
Religieuses en France, <i>Marie-Thérèse Van Lunen</i>	39
Religieuses en prison, une communauté enfouie, <i>Sœur Marie Bernard</i>	43
En périphérie, mission d'Eglise, <i>Sœur Marie Bénédicte</i>	46
A l'hôpital, un aumônier, <i>Sœur Cécile</i>	47
En hôpital psychiatrique, les aspirations d'un aumônier, <i>Sœur Marie Bénil</i> . 50	
Dans la ville, religieuse incognita	51
5 ans de formation mixte, <i>Sœur Valentin</i>	53
Nouveau droit canon, <i>Madeleine Bach-Gény</i>	58
Femmes-évêques : Textes de la Commission	60
Actualités	65
Lectures	68
Bibliographie	69

DES RELIGIEUSES

Des religieuses ont souvent fait entendre leurs voix dans ce bulletin, prenant la parole comme membres, comme amis, comme solidaires, ou bien, nous donnions écho à leurs recherches et préoccupations. Leur engagement pour la justice, leur souci pastoral d'une autre présence ministérielle de l'Eglise nous ont interpellés(es) et guidés(es).

Leurs voix les plus affirmées nous sont parvenues de l'étranger. Ici et là, un contexte immédiat d'engagement urgent pour la justice sociale, une situation de besoins — et soif — ministériels aigus les conduisent à poser à l'Eglise des questions de femme, des questions sur les femmes et, plus radicalement encore, des questions sur l'Eglise elle-même à cause de son attitude envers les femmes.

Mais toutes les autres trop peu connues ? Celles qui, sans histoire, conjuguent avec grâce, au sens fort du mot, féminité et état religieux, et puis celles qui commencent par affirmer qu'il n'est rien de spécial à en dire mais se mettent dès qu'elles en parlent, à en « débobiner » beaucoup...

Il ne suffit pas, nous le savons bien, d'écouter les religieuses pour connaître, accepter et critiquer, tout le modèle et miroir de féminité consacrée. En apparence, celui-ci les concerne seules et les isole. Mais qui s'y penche pour l'approfondir découvre vite ses connexions profondes et ses répercussions. Le portrait de la femme consacrée trace celui des autres femmes et n'est pas sans graver aussi le tracé du rapport entre les sexes, ni l'image de l'Eglise, ni la conception qu'elle a d'elle-même ; il renvoie à son organisation structurelle, qu'il s'agisse d'autorité, de ministère, de « pouvoir », « charge », « mission » et « condition » comme on dit dans le droit canon. Il illustre la liturgie, la célébration, et, par là, l'identité que la communauté porte d'elle-même et son image de Dieu, sa symbolique théologique.

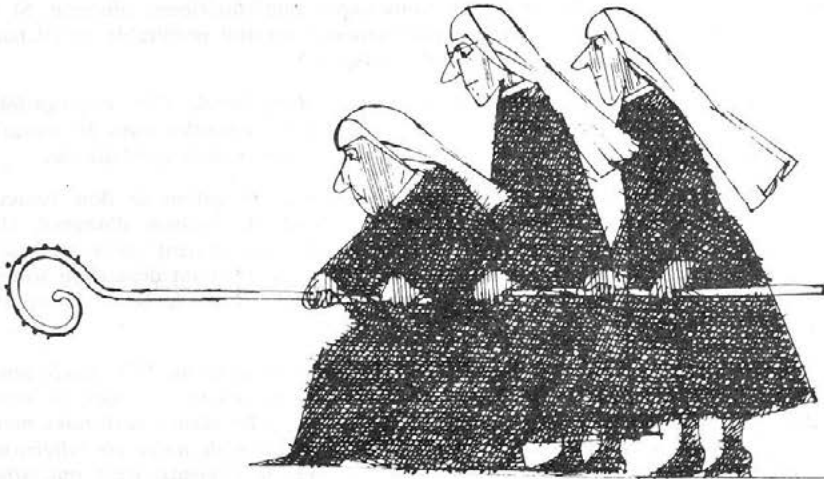
La première chose que nous ont demandée les religieuses auxquelles nous tendions le micro — et la seule, en vérité — est de dire, de répéter leur diversité. Qui ouvre ce bulletin serait justement en droit d'attendre que l'éditorialiste le et la prenne par la main, servant de guide en cette pluralité, indiquant l'objet des choix faits ici pour suggérer la totalité. Mais l'éditorialiste aujourd'hui ne désire que se montrer modeste ! Un dossier si succinct n'a pas pour prétention de désigner l'ensemble ; et encore moins en ce qui concerne l'étranger : des pays, des continents entiers dont nous ne proposons ici que quelques échos forcément isolés.

Nos regrets concernent aussi le monde des moniales. Deux témoignages en suggèrent du moins la richesse et la diversité profonde. De même, n'avons-nous pas abordé le paysage accidenté des Instituts, tiers-ordre, pieuses unions, communautés de femmes qui prononcent des vœux ou se lient par des engagements. Celui-ci se renouvelle aujourd'hui par une poussée vive et l'attrait que semble exercer cet exergue du portrait traditionnellement féminin ainsi que la remise à l'honneur de la Consécration des Vierges, n'est pas sans nous poser problème. Mieux vaudra y revenir ; ainsi qu'à ces communautés qui manifestent des valeurs et une symbolique nouvelle de la mixité. Tant de choses, déjà, ne sont qu'à peine effleurées en ce qui concerne le seul monde des religieuses dites de vie apostolique...

Aucun de nous, en tout cas, ne s'estime quitte : ce fut en bien des cas, une redécouverte de ce que l'on croyait trop bien connaître et pouvoir décrire ! Très souvent, ce fut grâce partagée, comme nous espérons que ce le sera pour celles et ceux qui nous lisent.

Merci aux « petites sœurs » qui nous ont mis en chemin. Nous aimons plus que jamais les nommer ainsi. Et que chacune et chacun devienne ici bénéficiaire de leur double SORORITE. De femme et de religieuse, parmi nous, ensemble, aujourd'hui.

Femmes et Hommes dans l'Eglise.



Stauber/Publik Forum

Table ronde : des religieuses apostoliques parlent

Elles ont accepté de répondre à notre appel :

<i>Marie-Thérèse</i>	<i>du Bon Pasteur d'Angers</i>
<i>Françoise</i>	<i>fille de Jésus de Kemanian</i>
<i>Anne-Marie</i>	<i>auxiliaire du Purgatoire</i>
<i>Monique</i>	<i>fille de la Charité</i>
<i>Marie-Louise</i>	<i>dominicaine missionnaire des campagnes</i>
<i>Odile</i>	<i>dominicaine d'Etrepagny</i>
<i>Marie-Noëlle</i>	<i>auxiliaire du Purgatoire</i>

Nous voulions avec elles débroussailler les grands thèmes de ce numéro.

La première chose dont elles témoignent, c'est de leur diversité et elles l'abordent par la diversité de leurs situations de dépendance par rapport à l'Eglise hiérarchique et l'importance du « gouvernement » des hommes.

Marie-Louise : Nous dépendons d'un supérieur général-homme. Il y a trois siècles notre fondateur l'a voulu pour que nous ne dépendions pas des évêques et favoriser ainsi l'éclosion de notre spiritualité originale. Nous avons une supérieure générale. Si le pouvoir masculin du supérieur a été un peu contesté, serait-il préférable de l'échanger contre le pouvoir tout aussi masculin des évêques ?

Marie-Thérèse : Les évêques interviennent fréquemment dans la vie des congrégations diocésaines évidemment, mais aussi par leurs consignes pastorales dans les congrégations de droit pontifical. L'autorité épiscopale, c'est une réalité quotidienne.

Françoise : Je voudrais citer l'exemple original de notre congrégation le Bon Pasteur d'Angers. Quand au XIX^e siècle une supérieure fonda la maison d'Angers, elle perçut la nécessité d'une entraide entre les monastères qui étaient notre structure d'alors. Elle proposa de créer un généralat : une maison mère dont dépendent toutes les autres maisons. Cela souleva chez les évêques une véritable levée de boucliers. Cependant cela se mit en place.

Monique : Ce qui me frappe c'est que, dans les congrégations fondées au XIX^e siècle pour des tâches d'enseignement et de soins, devenues depuis œuvres sociales, si nous dépendons des autorités épiscopales pour tout ce qui touche les tâches pastorales, nous sommes autonomes pour tout ce qui dépend de l'organisation de notre vie religieuse. Notre interlocuteur direct, c'est Rome. L'autorité dont je dépends, c'est ma supérieure générale, c'est une femme et l'organe de décision, c'est un chapitre, donc une assemblée de femmes.

Odile : Mais de toute façon, si les hommes n'ont pas le pouvoir comme c'est le cas dans ma congrégation de droit pontifical, ils l'utilisent et il est arrivé qu'ils fassent des rapports à Rome pour infléchir les décisions à prendre.

Diverses, les congrégations le sont encore par les orientations prises, les problèmes soulevés.

Marie-Thérèse : Les religieuses en service de santé considèrent que c'est à travers leur travail que leur action apostolique transparait. Or un certain nombre d'évêques professent encore la nécessité de ce que le cardinal Suenens a appelé « la rallonge apostolique », c'est-à-dire que le travail professionnel en soi n'est pas apostolique, qu'il faut y « rajouter » des « tâches apostoliques » : catéchisme, colonies de vacances, etc... Les religieuses de la REPSA (*) souffrent de cette incompréhension.

Odile : *Nous avons choisi de partager la vie des femmes et des hommes de notre temps et de la partager par le travail, nous avons choisi de vivre proches des plus démunis et d'être présentes à l'incroyance. Il nous est donc impossible de débarquer à trois ou quatre dans un village pour implanter une communauté. C'est pour cela que certaines de nos sœurs ont décidé de vivre seules un temps et d'attendre que des liens de travail se soient noués pour dévoiler qu'elles sont religieuses. Beaucoup d'évêques ne comprennent pas que des religieuses puissent vivre seules.*

Françoise : Vouées aux marginaux, nous avons en 1969 abandonné la clôture incompatible avec cette vocation. Mais dans la congrégation elle-même, ce n'est pas encore considéré comme normal de vivre à trois dans un appartement. En quartier de prostitution, nous sommes anonymes, mais on a assez vite découvert que nous sommes religieuses.

Les unes et les autres constatent la persistance d'une dichotomie entre les congrégations d'hommes et les congrégations de femmes.

Françoise : Il y a toujours eu une grande différence entre ce que vivent les hommes et vivent les femmes dans les couvents. Nous avons constaté que, lorsque les bénédictins, nos voisins, allaient se détendre au bord de la mer, les bénédictines, qui ont la même règle, devaient se contenter de se détendre en clôture.

Marie-Louise : *Pourquoi la clôture des hommes est-elle souple ? celle des femmes rigide ? Pourquoi les pères peuvent-ils sortir ? les sœurs non ?*

Marie-Thérèse : Pour les pères, il existe maintenant une structure « extra-conventum » qui relie entre eux les pères vivant hors de leur couvent, nous avons voulu l'introduire dans nos constitutions — dans le même ordre — Rome a refusé.

Odile : *Mais les mots « communauté », par exemple, ne veulent pas dire la même chose pour les hommes et pour les femmes.*

Françoise : Nous gardons l'image de la femme au foyer : la femme dans la maison, la femme qu'il faut protéger, la femme qui se sent sécurisée au milieu des autres femmes.

(*) Religieuses dans les professions de santé, Association qui publie une excellente revue — 106, rue du Bac, 75341 Paris Cedex 07.

Marie-Louise : *La religieuse « seule et incognito », officiellement il est dit que ce n'est pas souhaitable, sauf exceptionnellement. C'était pourtant une tendance à la base. Ma congrégation, elle, n'y est pas favorable.*

Marie-Thérèse : *Après le Concile, il y a eu bien des initiatives, des éclatements, mais maintenant on constate un resserrement, une note de Rome dit fermement qu'il faut préférer les œuvres institutionnelles à ces formes nouvelles d'implantation.*

Monique : *La résistance ne vient pas seulement des hommes, elle vient des femmes elles-mêmes : elles en rajoutent, elles fabriquent des coutumes... des rites.*

Marie-Thérèse : *Il n'y a pas plus misogynes que les femmes elles-mêmes. Mais cela est aussi dû à un manque de formation des femmes : cela les met en moins grande capacité d'interpréter les lois. Par exemple, on parle de l'expérience de formation mixte de Lyon (1) mais qu'on n'oublie pas que ce qui constitue le début d'une seconde formation pour les hommes sera la seule formation des femmes.*

Monique : *Si nous rejetons les images archaïques de la femme, il ne faut cependant pas nous cacher que vivre notre vie de célibataire en l'absence de cadre, de protection n'est pas sans difficulté. Mais tout cela se cherche et doit s'insérer dans toute une évolution.*

Souffrance des unes, désarroi des autres.

Anne-Marie : *Moi je suis d'une congrégation de rurales, pas d'intellectuelles. Cela donne des femmes silencieuses. Elles n'ont pas le loisir de réfléchir sur leur identité de femme, sur l'identité chrétienne. Elles vivent des choses très profondes, très cachées, des choses qui échappent totalement à la hiérarchie masculine.*

Marie-Thérèse : *Je connais les religieuses qui sont à la REPSA. Elles sont une force, elles sont capables de tenir dans la difficulté. Les aides-ménagères par exemple ont, par leurs prises de paroles, obtenu du gouvernement la reconnaissance de la profession. Mais toutes souffrent de la distance énorme entre ce qu'elles vivent sur le terrain et ce qu'elles partagent en communauté. Je sens une grande fatigue, elles se lassent.*

Françoise : *Je sens moi aussi une certaine souffrance chez les religieuses qui sont sur le terrain, parce qu'il y a distorsion entre la « loi » et ce que vivent les gens. Elles ne peuvent tenir une autre position que celle de l'Eglise officielle et elles veulent être loyales dans les circonstances où elles vivent. Les jeunes religieuses sont parties. La congrégation appuie encore la position de l'Eglise.*

Anne-Marie : *Les religieuses sont touchées comme les autres chrétiennes. On continue à vivre certaines valeurs, mais on ne sait plus si elles sont « valables ». Exemple : pour les femmes mariées, la fidélité conjugale. Beaucoup de religieuses ne savent plus pourquoi elles vivent ceci ou cela. Mais elles continuent à le faire courageusement. Dans ces cas-là, il ne peut y avoir prise de parole. On se tait ! La parole est en crise. Ce sur quoi on dynamisait les religieuses n'y a pas d'expression dans la modernité.*

(1) Voir « Femmes et Hommes », n° 16, p. 53.

(2) Voir « Femmes et Hommes », n° 14, p. 17.

Marie-Noëlle : Nous avons vécu sur une certaine image de la vie religieuse ; c'est du passé. Dans notre forme actuelle de vie on est les derniers des Mohicans.

Les religieuses parlent aussi de ce qui s'est passé aux Etats-Unis. Elles disent qu'en France « on n'aurait peut-être pas osé », mais de toute façon « on n'aurait pas dit la même chose ». Elles parlent aussi de l'affaire Mansour (2) et des souffrances de celles qui, en France, ont été automatiquement sécularisées pour avoir essayé de vivre autrement.

Marie-Thérèse : Je constate combien les pères de mon ordre se défendent mieux que nous et se soutiennent mieux entre eux. Mais, parce qu'hommes, ils se sentent plus sûrs d'eux et leurs ordres ont franchi les siècles. Nous, nous sommes une poussière de congrégations fragiles. Nées au XIX^e siècle — et l'on nous a toujours inculqué la soumission et l'obéissance, état naturel des femmes.

Odile : *Nous avons pris la liberté d'introduire dans notre projet de constitution ce que nous vivons, c'est-à-dire de reconnaître la même valeur aux communautés de vie de quatre ou cinq et aux « communautés reliées » (qui regroupent des isolées). Si Rome s'y oppose, on se battra.*

Quelle image de la religieuse, femme, ont les chrétiens et les autres ?

Anne-Marie : A égalité de compétence, les sœurs sont reconnues, encore nous faut-il faire le détour par le « discours » masculin.

Marie-Noëlle : *En milieu jeune (aumônerie) on me dit « Tu es une bonne sœur, mais pas une vraie » (?). Pour les parents, être religieuse, cela donne un cachet plus authentique que d'être laïque-femme.*

Anne-Marie : Théologienne, j'anime des sessions ; quand on vient me chercher au train, première déception « ce n'est pas un prêtre » mais ouf (!) : « c'est une religieuse ».

Odile : *En milieu professionnel, je suis une collègue comme les autres, mais « Toi, on peut te confier n'importe quoi ! », me dit-on. Parmi nos vœux, c'est celui de pauvreté qui est le plus parlant aujourd'hui et aussi le fait que je ne prends pas de décision sans la partager avec d'autres. Mais en milieu incroyant, le célibat, lui, n'a pas de sens.*

Anne-Marie : En milieu chrétien, parmi les amis en difficulté, c'est au contraire le vœu qui a le plus de poids « J'ai besoin de savoir que vous êtes fidèle à votre célibat ».

Arrêtons-nous sur cette profession de foi et d'espérance de la plus jeune des participantes.

Marie-Noëlle : La forme de vie de religieuse apostolique est finalement très récente dans la vie de l'Eglise. Après la période de fondation et l'élan qu'elle a donné, ne sommes-nous pas dans la période de retombée, mais aussi de redémarrage. Je ne sais pas très bien ce que veut dire : « être religieuse » dans le monde actuel, mais je ne le prends pas comme une crise d'identité. On est en train d'inventer, on est en plein dedans ; donc on ne le voit pas, mais c'est porteur de changement en profondeur. La transformation dans l'histoire ne se fait pas par les têtes, mais par ce qui surgit d'en-bas. Qui de nous peut dire ce que sera la vie religieuse dans 15 ans ?

(Propos recueillis par Madeleine BACH-GENY, Strasbourg).

Religieuse et femme

En juin 1983, cet article paraissait dans les Etudes(). Beaucoup le remarquèrent. Beaucoup l'apprécièrent. Il est tout à fait inhabituel que nous reprenions un aussi long texte déjà paru, mais celui-ci creuse, à partir d'un témoignage, exactement — et sous le même titre — notre problématique.*

Nous remercions la direction de la revue Etudes() — et sœur Marie elle-même — de nous autoriser à le publier.*

Peut-on être femme et religieuse ? Mais d'abord, qu'est-ce qu'être femme ? Cette dernière question m'a été lancée au vol un jour par ma maîtresse des novices à qui j'avais dit d'un ton approbateur qu'une certaine personne était « très douce, très féminine ». Je n'ai pas cessé d'y réfléchir.

Il eût d'ailleurs été difficile de faire l'économie de cette réflexion. Le temps n'est plus où l'on demandait aux religieuses d'être des anges. Pour la génération post-conciliaire dont je suis, il était évident qu'il fallait rester femmes. Celles qui m'ont accueillies au monastère étaient des êtres profondément humains auxquels on avait envie de ressembler. Mais elles ne parlaient pas beaucoup de ces questions — peut-être parce qu'à l'époque on ressentait l'inadéquation du langage reçu sans en avoir encore inventé un autre ? Je me trouvais donc renvoyée à mon expérience antérieure.

DON ET DEPENDANCE

En m'engageant dans la vie monastique, je savais en tout cas ce que je repoussais. J'étais issue d'un milieu d'intellectuels agnostiques qui avaient amorcé au cours des années trente une tentative d'émancipation féminine et de libération sexuelle

analogue à celle d'aujourd'hui, dans laquelle la bourgeoisie catholique croit voir une nouveauté sans précédent. L'entreprise s'était heurtée à leur propre affectivité, demeurée fort victorienne, et les déboires subis les avaient amenés à échafauder une justification psycho-médicale des comportements « traditionnels ». Celle-ci postulait notamment que le mariage était indispensable à l'équilibre physique et mental de tout individu, et qu'une femme restée sans enfants était nécessairement frustrée et inaccomplie.

Puisque, dans la chasse au conjoint, la loi du nombre jouait contre les femmes, celles-ci avaient intérêt à se plier aux exigences masculines : mieux valait sacrifier sa vie professionnelle et son autonomie, dissimuler son intelligence, travestir sa personnalité et ses convictions, que de risquer le célibat. En conséquence, une véritable amitié entre femmes était impossible, car « une femme est toujours prête à trahir sa meilleure amie dès qu'il s'agit d'un homme ».

Si les femmes de mon entourage ne manquaient pas d'éprouver une certaine amertume devant la situation conjugale qui était la leur, elles n'en maintenaient pas moins qu'elle était préférable au célibat, état « anormal » (il n'est pas de condamnation plus absolue dans la perspective d'une morale sanitaire). L'aptitude à supporter celui-ci — l'autonomie personnelle, en un

(*) ETUDES, 14 bis, rue d'Assas, 75006 Paris - Juin 1983 (358/6).

mot, état de qui vit soi-même et non à travers autrui — était vue comme un signe infaillible de froideur et de dessèchement.

Homme ou femme, on ne pouvait trouver son équilibre qu'en « vivant pour les autres », et c'est sur cette confusion implicite mais réelle entre don de soi et dépendance nécessaire que reposait tout le système. Mon entourage se fût certes récréé devant une présentation aussi simpliste de ses convictions ; elle exprime pourtant bien ce qui ressortait de ses comportements et de ses réactions, langage éloquent entre tous.

Adolescente contestataire et intellectuellement précoce, je décidai de bonne heure que je ne me vendrai pas corps et âme en échange d'une alliance. La guérilla psychologique que me valut cette attitude subversive ne réussit pas à me faire changer d'idée, mais fit grandir peu à peu en moi une angoisse secrète : si, après tout, « ils » avaient raison ?

Le sort fait aux femmes seules par la société des années soixante était en tout cas peu enviable. Lorsqu'à la fin de mes études secondaires des difficultés d'orientation et la crainte de quitter le nid familial me laissèrent dans un assez profond désarroi, je l'attribuai à l'impossibilité où je devais être — que de fois ne me l'avait-on pas dit ? — de vivre en dehors du mariage.

Dans ces conditions, inutile de tant me préoccuper du choix d'un métier. Mon entourage accueillit comme un signe de maturation ce qui était en réalité un refus d'assumer la solitude et les contraintes inhérentes à la vie adulte (fuite qui eût été impossible à un jeune homme, que le mariage ne dispense pas des engagements professionnels) ; j'acceptai avec une parfaite bonne foi cette appréciation rassurante.

UNE TRANSPOSITION SPIRITUELLE

Ma conversion au catholicisme, survenue vers cette époque, m'offrit une nouvelle

vision du monde où pareille capitulation s'intégrait à merveille. Le premier péché n'avait-il pas été un acte d'indépendance, précisément ? Il me restait certes assez de fierté pour entendre cela de façon égalitaire ; *La Femme éternelle*, de G. von Le Fort, la théorie thomiste du péché originel qui attribue à Eve le plus gros de la faute (1) m'indignèrent.

Mais lorsque, à vingt et un ans, je rencontrais pour la première fois de ma vie ce qu'aujourd'hui j'appelle une vraie femme, elle me laissa déconcertée. C. aimait profondément son mari et ses enfants, mais je sentais qu'elle ne vivait pas à travers eux. En dépit de son évidente qualité spirituelle et de sa rayonnante chaleur humaine, j'en fus vaguement scandalisée. Elle doit tout de même manquer un peu de sensibilité, me disais-je avec regret.

La médaille ecclésiastique avait cependant une autre face. En accordant à la vie religieuse un statut plus qu'honorable, le christianisme reconnaissait officiellement que des femmes pouvaient vivre, et bien vivre, sans mari et sans enfants. Etant donné mon état d'esprit à l'époque, je mis du temps à y croire. Mais à mesure que mon orientation monastique se précisait et que ma famille affolée s'appesantissait de plus en plus cruellement sur le naufrage psychologique auquel le célibat devait inmanquablement aboutir, je sentis confusément quel profond mépris de l'humain cette attitude recouvrait.

Etre femme, c'est tout de même plus que coucher et accoucher, me répétais-je rageusement (en fait, je n'en étais pas très sûre...). Le vêtement monastique traditionnel, chef-d'œuvre de confort, de commodité et d'esthétique à côté des jupes fourreaux et des talons aiguilles que la mode infligeait aux filles de ma génération, tenait le même langage en soulignant ce qui, dans le corps humain, exprime le plus directement l'intelligence et la personnalité : le visage, les mains, le geste et la démarche.

(1) Telle que l'a exposée, par exemple, T. Dehan, *Eve et Marie*, Bouvines, 1950.

A ce propos, certaines critiques contemporaines (2) trahissent une nette réduction de la féminité au *sex-appeal*, celle-là même qu'ont dénoncée les autodafés de soutiens-gorge des féministes américaines (3).

Plus qu'un ventre, oui... mais quoi? Car — je ne le compris vraiment que bien plus tard — l'Eglise semblait reprendre d'une main ce qu'elle avait donné de l'autre. Elle définissait elle aussi la féminité par les rôles d'épouse et de mère et se contentait d'en postuler à l'usage des religieuses une transposition spirituelle : épouses du Christ, mères par la prière et le service. Le substrat biologique était simplement remplacé par la grâce, censée combler de façon quasi miraculeuse un manque d'être auquel renvoyait irrésistiblement, mais sans que ce soit jamais dit en clair, cette vision de la femme; on faisait consister la spécificité de celle-ci dans le fait d'être obligatoirement relative à autrui, tandis que le mâle se suffisait à lui-même, quitte à trouver dans sa compagnie un complément non nécessaire.

La liturgie est éloquente à cet égard : les saintes sont classées d'après leur situation par rapport au sexe masculin, c'est-à-dire en vierges et non-vierges, le statut de martyre lui-même se superposant à cette distinction sans l'abolir. L'insistance mise à souligner la valeur de témoignage du célibat consacré, « impossible sans un don spécial de Dieu » (4), en estompait l'aspect contestataire : que des femmes puissent s'accomplir en dehors du mariage et de la

(2) J.-M. Aubert, *La Femme : antiféminisme et christianisme*, Paris, 1975, p. 77; C. Baker, *Les Contemplatives*, Paris, 1979, p. 223-230.

(3) Voir les pertinentes remarques de M. Yourcenar, *Les Yeux ouverts*, Paris, 1980, p. 285.

(4) Certes, cela valait aussi pour les hommes. Mais l'affirmation visait dans leur cas la difficulté de contenir le désir sexuel, et n'entendait pas suggérer qu'en renonçant au mariage et à la paternité ils se priveraient d'un facteur d'accomplissement normalement indispensable.

maternité relevait en somme du prodige et n'invitait pas à repenser la condition féminine « commune ». D'où l'incapacité de l'Eglise à situer de façon positive le célibat non consacré (5), et l'abandon moral des personnes seules qui en résulte. Comme me le disait tout dernièrement une amie : « En fait de spiritualité laïque, il n'y en a que pour la famille ».

ASPECTS JURIDIQUES

Les normes canoniques emboîtaient le pas : les religieuses étaient soumises à des règles plus strictes que les religieux. Elles ont besoin d'être soutenues, encadrées, semblait dire le langage si... parlant de la pratique. C'est à dessein que je parle ici de lois canoniques et non d'« emprise des congrégations d'hommes sur les communautés féminines », comme si l'enjeu essentiel et unique consistait en ce que les affaires des femmes soient réglées par des personnes du même sexe; dans l'Eglise catholique, d'ailleurs, il n'en est jamais ainsi, vu la tutelle qu'exerce la hiérarchie intégralement masculine.

La question cruciale n'est pas *qui* mais *comment*, en fonction de quelle image de la féminité. Les religieuses, encore nombreuses, pour qui elle est synonyme de dépendance et de passivité et qui se glorifient de leur sujétion comme d'une condition spirituelle privilégiée, sont les premières à s'enfermer dans des lois tatillonnes et contraignantes qui expriment, croient-elles, leur « spécificité féminine ». Aussi les belles et vigoureuses structures monastiques sont-elles aussi tristement déparées par de soi-disantes « adaptations à la psychologie féminine » qu'une église romane par des plâtres Saint-Sulpice, souvent avec la complicité des intéressées.

Il est assez rare, par exemple, que des moniales puissent élire leur supérieure sans

(5) Un point souligné par Xavier Thévenot, « Les célibats. Risques et chances », *Etudes*, mai 1980, p. 659-677.

limite de durée, comme cela se pratique couramment chez les moines (6) ; le plus souvent, le mandat est fixé à trois ans et les réflexions sont strictement limitées. On semble penser que les femmes, surtout lorsqu'elles exercent quelque autorité, doivent être suivies de près. Il n'est pas rare que les religieuses partagent ce point de vue ; dans la mesure où elles se mésestiment elles-mêmes, elles ne sauraient se faire confiance entre elles.

Tout cela ne laissait pas de m'étonner lorsque je considérais le monastère où j'allais entrer. Il y faisait bon vivre ; la communauté gagnait son pain par un travail exigeant de sérieuses compétences techniques ; il y régnait un climat de magnanimité, de liberté, de rigueur intellectuelle et d'humour, et les rapports humains étaient empreints d'une rude et chaleureuse cordialité. La supérieure pourvoyait à merveille à la marche de la maison avec l'aide d'un conseil de sœurs, exactement comme le faisait chez lui l'abbé d'un monastère de moines voisin. Mais l'évêque intervenait fréquemment dans le gouvernement des moniales ; j'appris que la chose était prescrite par le droit général de l'Eglise, qui n'imposait rien de tel aux maisons masculines. Les sœurs, supérieure comprise, ne pouvaient même pas sortir du monastère sans autorisation épiscopale !

En employant l'imparfait, je n'entends pas insinuer qu'il n'en est plus ainsi ; ces lois de clôture n'ont subi aucun changement. Le bât blesse d'autant plus douloureusement que les chrétiens scandalisés à juste titre par les suites inhumaines de ces règlements en rendent responsables les religieuses qui les appliquent (parfois la mort dans l'âme) plutôt que la Curie romaine dont ils émanent (7).

Il m'eût semblé normal que les communautés féminines et masculines entreti-

ent des relations fraternelles d'entraide, concrétisées par une certaine interdépendance de gouvernement ; mais pourquoi chez les seules moniales ce recours obligatoire à un prélat étranger à la famille monastique ? J'ai pu constater depuis avec quelle inconséquence des évêques s'accrochent à ces pouvoirs sur les monastères féminins, tout en prêchant avec candeur le respect des droits et de la dignité de la femme.

Devant mon étonnement, un prêtre, dont j'admirais à juste titre la profondeur spirituelle et la brillante intelligence, m'expliqua un jour qu'une communauté de femmes privée de référence masculine éclaterait fatalement, à moins de recourir à des suppléances telles que le culte de la fondatrice : « Elles ont besoin de regarder en haut », conclut-il complaisamment. L'ai-je cru ?

A ce tournant de mon existence, en tout cas, cela ne me faisait pas problème : puisqu'on allait à Dieu par la soumission et l'humilité... J'entraî donc au monastère fermement convaincue de la valeur chrétienne du moule féminin conventionnel. Les années suivantes allaient me permettre de juger l'arbre à ses fruits.

CONSENTIR A SOI

En cours de noviciat, des points d'accrochage, toujours les mêmes, apparurent : susceptibilité, tendances captatives, jalousie. J'avais beau cultiver le dévouement, il me suffisait de lire le chapitre 13 de la première lettre aux Corinthiens pour savoir que la charité n'était pas au rendez-vous. Les failles s'accrochaient avec le temps et ne cédaient aucunement aux remèdes éprouvés, prière et ouverture du cœur ; je m'épuisais à lutter contre mon affectivité et la vanité de mes efforts commençait à m'inspirer une amertume de mauvais aloi...

Le mensonge sur lequel j'avais bâti ma vie spirituelle ne se laissa découvrir qu'au terme d'une route en apparence fort détournée. Avant d'aborder le combat spirituel

(6) Moines au sens strict ; il en va autrement chez les religieux de vie apostolique.

(7) Voir, par exemple, *Panorama aujourd'hui*, janvier 1982, p. 8 et 76.

proprement dit, il me fallut consentir à ce que je ressentais d'abord péniblement comme une orgueilleuse et *masculinisante* affirmation de moi-même, consentir à la violence de mon tempérament, à la tournure analytique de mon intelligence, et surtout m'avouer ma capacité d'exister par moi-même, en goûtant la joie de la lutte et de l'effort, sans recourir constamment à la protection, à l'approbation et à l'affection d'autrui, cet autrui serait-il étiqueté « Dieu » (au plan psychologique et non théologique, bien sûr ! — Le fait que la précision soit nécessaire montre combien la confusion est facile et perfide).

Je fus grandement aidée par la remarque d'un ami : « Puisque vous avez ces capacités et que vous êtes une femme, il faut croire que ces capacités sont féminines. » Avis aux théoriciens du droit naturel, si prompts à faire la leçon au Créateur ! Mais le sevrage fut d'autant plus douloureux que j'eus longtemps l'impression de mal faire (malgré les encouragements de mes supérieures), tant le langage de la spiritualité la plus à la page semblait me condamner. Vers 1972, la dénonciation des images aliénantes de Dieu battait son plein, mais elle n'avait pas encore affecté la façon dont on parlait des femmes, toujours présentées comme des êtres purement relatifs, et encensées en tant que tels !

Je ne compris que lorsque l'opération fut assez avancée.

UNE FAUSSE HUMILITE

Le comportement féminin « traditionnel » m'avait permis de travestir en besoins des désirs égocentriques d'enfant attardée : qu'on me cajole, qu'on me soutienne, bref, qu'on s'occupe inlassablement de moi. Il me le permettait — disons plutôt qu'il m'y incitait, car ce comportement renvoie à une conception de la femme comme être « naturellement » déficient puisqu'il ne peut subsister qu'en s'annexant à autrui (relation qui est moins amour que symbiose).

Or nécessité fait loi : le besoin a sur le

désir l'avantage de créer un droit. La faiblesse féminine appelle aide et protection, assorties d'attentions chevaleresques très flatteuses, fleurs et sérénades étant remplacées au couvent par l'image de vitrail de la femme-plus-en-connivence-que-l'homme-avec-le-spirituel, de quoi épanouir le narcissisme le plus rétif ! Mais cette dénaturation du désir en besoin tue la gratuité, qui seule peut répondre à l'attente profonde d'un être ; d'où une frustration que ne peut combler la satisfaction du « besoin », et qui est source d'exigences sans cesse renouvelées.

La contrepartie de la mise sur piédestal de la femme consiste dans l'interdiction qui lui est faite d'exprimer ses désirs. Dans les relations entre les sexes, en effet, l'initiative revient à l'homme ; dissimulation et travestissement sont bel et bien imposés aux femmes par les conventions sociales. Dans un contexte religieux, il est tentant de baptiser « renoncement » et « abandon à Dieu » cette passivité obligatoire. Aussi avais-je le sentiment de faire acte de vertu lorsque je me retenais de quêmander l'affection ou l'attention de mon entourage. Lorsque ses réactions ne répondaient pas à mon attente, je me sentais l'objet d'une brimade : on me refusait ce dont j'avais *besoin*, moi, pauvre créature.

Cette conviction d'être une pauvre créature était à mes yeux de l'humilité ; or elle avait pour fondement, non la reconnaissance de mes limites réelles, mais les limites imaginaires que je m'imposais en m'efforçant de reproduire l'éternel féminin. Je me persuadais que le travail intellectuel me desséchait fatalement, que d'ailleurs je n'y étais pas apte, que je manquais d'énergie et de volonté... Plus je me rapetissais, plus je devenais exigeante pour les autres ; il fallait qu'ils possèdent, *pour m'en faire bénéficiaire*, les qualités dont je me privais. Plus j'étais convaincue de mes manques et moins je pouvais pardonner les leurs. Ce mécanisme explique l'ambition que des femmes très effacées manifestent assez souvent pour leur mari et leurs enfants : elles vivent une existence vicairie, poursuivant un rêve de grandeur par personne interposée, sous de

séduisantes apparences de modestie... double bénéfice !

ACCEPTER UNE AUTONOMIE INTERIEURE

Parce que j'imaginai mes relations à autrui sur le mode de la symbiose, j'éprouvai l'illusion d'une parfaite transparence mutuelle — source féconde de jugements téméraires : je ressentais comme une offense délibérée toute réaction qui n'allait pas dans le sens de mes aspirations. De ce fait, je sentais sourdre en moi la rancune et l'amertume, décuplées par l'angoisse qu'engendre la dépendance, laquelle pousse à son tour à déguiser le désir en besoin pour plus de sécurité : un parfait cercle vicieux. J'avais « tout donné », je m'étais soumise sur toute la ligne et je ne récoltais que trouble et insatisfaction. Où donc était la paix promise par Dieu à ses serviteurs ?

En réalité, il n'y avait pas don mais placement ; j'avais renoncé à l'exercice d'un ensemble de facultés et d'énergies, mais dans le but d'obtenir en échange une situation d'enfant choyée. C'est, me semble-t-il, le sens profond du dicton « Tout talent féminin est un bonheur manqué » : le bonheur infantile que propose la situation féminine « traditionnelle » est effectivement menacée par ce qui favorise l'aptitude à une existence autonome. A quoi s'ajoute l'isolement trop réel dont souffrent souvent les femmes douées, en raison de l'aliénation masculine inséparable du syndrome de l'éternel féminin ; si les femmes utilisent les hommes pour combler leur prétendu manque d'être, les hommes à leur tour ont besoin du repoussoir d'une imaginaire infériorité féminine dans la mesure où ils refusent leur propre finitude.

Dans la communauté monastique très saine où j'étais entrée, ce jeu maladif ne pouvait fort heureusement aboutir qu'à une impasse. Il me fallut, pour pouvoir commencer l'apprentissage de l'amour, accepter une autonomie intérieure que je ressentis des mois durant comme une désagréable

virilisation, avant de l'éprouver pour ce qu'elle était : une plénitude de féminité jusque-là inconnue. De féminité, c'est-à-dire d'humanité qui, chez une femme, est aussi spontanément féminine que le timbre de sa voix. L'authenticité spirituelle était à ce prix ; à ce prix aussi la solitude du cœur où l'on rencontre dans la pauvreté la miséricorde du Dieu vivant.

LIBRE DANS LA VIE RELIGIEUSE

Cette histoire est maintenant pour moi de l'histoire ancienne. Mais le souvenir de ma jeunesse monastique m'inspire une vive sympathie fraternelle pour les femmes « à la fois chrétiennes et modernes » qui se sentent tiraillées entre « la revendication (sic) à l'autonomie et la fidélité à l'Évangile », pour citer un quotidien (8). Car ce tiraillement, qui fut le mien, repose sur une fausse antinomie : l'autonomie personnelle est la condition d'un libre don de soi. Pour bien situer la question, il importe d'éviter deux erreurs aussi fréquentes que dangereuses : confondre statut social et situation psychologique, et à plus forte raison spirituelle, ou au contraire supposer que ces réalités, parce que d'ordre différent, seraient totalement indépendantes.

D'une part, en effet, un statut social de dépendance et de sujétion est compatible avec une vraie liberté intérieure. Beaucoup de femmes ont suivi le conseil de saint Paul aux chrétiens esclaves : mettre à profit une condition de servitude plutôt que de chercher à s'affranchir (1 Co 7,21). Le souci exclusif d'affranchissement juridique, économique et social peut aboutir chez les femmes (comme chez les ouvriers, les Noirs ou les immigrés) à une mentalité systématiquement revendicatrice qui n'est que l'envers du syndrome de l'éternel féminin et

(8) M.-G. Delmasure, « Femmes dans l'Église : pas de porte-parole », *La Croix*, 19 février 1982, p. 2.

présente les mêmes dangers : les féministes comme leurs adversaires distinguent souvent mal entre autonomie et égoïsme (9).

L'Eglise a cependant renoncé (après de longues résistances) à justifier les inégalités sociales au nom des avantages spirituels de la sujétion — sauf lorsqu'il s'agit des femmes. *L'incohérence renvoie tacitement à une différence de nature qui vouerait celles-ci à un statut subordonné.* Il fut un temps où l'on fondait ce statut sur la moindre disponibilité physique des femmes ou leur prétendue infériorité intellectuelle.

Maintenant que ces justifications ont volé en éclats, on se rabat sur des considérations métaphysiques qui échappent d'autant mieux à la réfutation qu'elles se situent en dehors de la réalité observable ; ainsi rejeté dans l'indéfinissable, la « différence » féminine risque d'être ressentie moins comme indigence de telle ou telle qualité que comme carence au plan autrement essentiel de l'être. Il s'ensuit que la différenciation des rôles masculin et féminin, qui ne sera pas forcément ressentie comme dévalorisante pour les femmes dans une société rurale où elle répond à des impératifs pratiques évidents, deviendra pernicieuse une fois transposée dans le contexte urbain post-industriel où aucune nécessité ne l'appelle ; au contraire, dans la bourgeoisie et les classes moyennes, elle aboutit à réserver les tâches physiquement exigeantes au sexe le moins musclé.

Pour rétablir l'équilibre, on compense le manque imaginaire qui caractériserait la nature féminine par une supériorité spirituelle également imaginaire, ce qui ne favorise

(9) Cette confusion fausse l'ouvrage, intéressant à bien des égards, d'E. Le Garrec, *Un lit à soi*, Paris, 1981. En revanche, le beau livre de C. Dowling, *The Cinderella Complex*, New York, 1981, souligne qu'un des effets les plus désastreux du syndrome de dépendance est l'incapacité à aimer vraiment.

guère l'humilité chez les intéressées (10). L'on aboutit ainsi à développer et à cautionner chez les femmes une psychologie qui offre un terrain d'élection aux vices les plus opposés à la charité : prétention de justice, envie, rancune. Tant il est vrai que des renoncements spirituellement fructueux, lorsqu'ils sont librement assumés ou consentis en réponse à une nécessité bien réelle, ont un effet tout opposé s'ils sont imposés arbitrairement.

C'est pour cela, d'ailleurs, que, après avoir longtemps hésité, l'Eglise a voulu que l'entrée dans la vie religieuse résulte d'un choix libre.

ETRE FEMME, ETRE RELIGIEUSE

Nous voici ramenés à notre point de départ. Cela n'a rien de fortuit. Par la sujétion qui le caractérise et que concrétise le vœu d'obéissance, le statut du religieux présente des analogies avec le statut féminin « traditionnel ». On pourrait donc penser que ce dernier prédispose à la vie consacrée. Mais, dès le V^e siècle, on avait constaté que les eunuques faisaient de piètres moines (11). Des êtres mutilés de leur capacité d'autonomie personnelle par une éducation destinée à les faire rentrer dans le lit de Procuste de la féminité conventionnelle, risquent pareillement de ne pouvoir assumer avec fruit les renoncements de la vie religieuse.

Il ne s'agit d'ailleurs pas que des femmes. Une de mes consœurs s'est exclamée un jour devant un article sur « le problème féminin dans l'Eglise » : « Problème féminin ! Il n'y a pas de problème féminin ; il y a un problème masculin, qui est

(10) Comme le souligne justement Tatiana Goritcheva, « avant d'éprouver le sentiment de la vraie faute, les chrétiens doivent s'efforcer de découvrir le sentiment de leur dignité d'hommes, d'acquiescer le complexe de la responsabilité » (Nous, les revenants de l'enfer », *France Catholique/Ecclesia*, n° 1983, 25 mars 1983, p. 12).

(11) Cassien, *Conférences* 4,17 ; 12,5.

l'orgueil, et ils projettent sur nous.» De fait, je n'ai pas encore découvert de plus sûr indice d'humilité chez un homme que l'aptitude spontanée à traiter les femmes en égales. Elle n'est pas excessivement fréquente chez les ecclésiastiques.

S'il est urgent d'établir dans le droit et la pratique de l'Eglise catholique une égalité effective entre hommes et femmes, c'est avant tout dans l'intérêt de la vie chrétienne des uns et des autres. Au mythe de la femme qui existerait trop peu pour pouvoir se donner librement, correspond celui de l'homme autosuffisant jusqu'à n'avoir rien à recevoir. Ce n'est pas en tâchant de reproduire l'un ou l'autre de ces stéréotypes que l'on pourra s'accorder au salut offert en Jésus-Christ.

Les grands commentaires médiévaux du Cantique des Cantiques sont à cet égard fort instructifs. La tranquille impudeur avec laquelle leurs auteurs, masculins, s'identifient à l'Épouse indique que la réalité spirituelle symbolisée par cette image concerne indifféremment les deux sexes et cela ? justement parce que ces écrivains entendent le langage du Cantique au sens symbolique, et non pas psychologique, comme on le fera plus tard. Fait révélateur de ce glissement : à partir du XVI^e siècle, une mystique devenue de plus en plus mystique des états d'âme réservera presque exclusivement aux femmes les images nuptiales. Dans la perspective ancienne, au contraire, la sexualité féminine, dans ce qu'elle a de plus charnellement spécifique, signifie pour tous les croyants ce qu'en Dieu ils ont à *devenir* — car ce n'est pas plus acquis d'avance pour la femme que pour l'homme, et ce dernier ne saurait se décharger sur sa compagne du soin de recevoir dans l'humilité le don de Dieu et d'y répondre avec amour ; s'agissant de l'essentiel de la vie chrétienne, la division du travail n'est pas admise (12).

E converso, les femmes ne peuvent refuser de mettre au service de la communauté

(12) C'est la pointe de la parabole des vierges sages et des vierges folles (Mt. 25,1-13).

croycante les dons qu'elles ont reçus du Seigneur pour la pensée, l'organisation et l'action. L'Eglise ancienne n'aurait jamais admis pareille dérobade ; elle croyait sincèrement, dans son ensemble, à la débilité féminine, mais n'y voyait pas un atout — comme on le fera tardivement, dans la perspective d'une spiritualité qui s'imaginait glorifier le Créateur en annihilant la créature.

En raison de son caractère eschatologique, si souvent évoqué pour fonder le célibat et si allègrement oublié lorsqu'on en vient au « il n'y a plus ni homme ni femme » (13), la vie chrétienne semble particulièrement bien placée pour libérer la vie humaine du carcan nuisible de la spécialisation sexuelle. Loin d'aboutir à l'uniformisation, une telle évolution favoriserait la diversité dont l'expression est entravée actuellement par la conformité à des types masculins et féminins, ce qui ne fait jamais que deux.

Dans le droit monastique, par exemple, le principal facteur de nivellement a été pour les hommes la cléricisation et chez les femmes les « adaptations au tempérament féminin » prescrites par la Curie. Au cours de ces dernières années, le rapprochement entre branches masculines et féminines d'un même Ordre a souvent permis à celui-ci de retrouver et d'affirmer son caractère propre (14). Voie autrement féconde, à mon sens, dans la vie religieuse et ailleurs, que la recherche anxieuse des nuances spécifiques que pourraient apporter l'un et l'autre sexe. Si ces différences existent, elles se manifesteront d'elles-mêmes.

Sœur MARIE.

(13) Alors que Mt 22,30 (cf. Mc 12,25 ; Lc 20, 34-35) se situe dans une perspective d'eschatologie future et Ga 3,28 dans celle de l'eschatologie réalisée !

(14) Du moins lorsque les deux branches ont en commun une même vocation monastique. Il en va autrement dans les Ordres dominicain, franciscain et carmélitain, qui associent moniales « contemplatives » et religieux de vie apostolique.

Féministe et religieuse

Tout d'abord on ne se déclare pas féministe du jour au lendemain. Je me rends compte de plus en plus que c'est une façon d'être qui a grandi avec moi dès ma tendre enfance, à travers les différentes circonstances de ma vie. Ce n'est pas tellement sous le mode de la contestation que je suis devenue féministe que sous celui de l'affirmation, de la ténacité à aller au bout de mon potentiel. J'ai évidemment vécu des phases plus fortes de conscientisation au cours de la période d'études aux États-Unis de 1972 à 1975, pendant l'intensification des mouvements de femmes au Québec dans les années 70 et finalement, depuis mon engagement personnel dans des groupes de militance à partir de 1976.

L'année 1976 a été particulièrement marquante pour moi, alors que je donnais « naissance » à deux collectifs de femmes : « L'autre Parole » qui regroupe des femmes féministes et chrétiennes au Québec, « La Marée montante » qui rassemble des femmes de Rimouski en vue d'une plus grande implication sociale. Ces deux engagements sont précieux pour moi, parce qu'ils m'ont mise en relation très proche avec des femmes ayant toutes sortes d'expériences. Mes premières années de vie religieuse avaient été très cloîtrées et fermées sur le monde intérieur de ma communauté; les changements apportés par Vatican II ouvraient les portes et inauguraient une façon de vivre la vie religieuse sous une forme intégrée à la vie de tout le monde.

J'ai donc une deuxième communauté, celle de toutes les femmes, mariées, vivant en couple, célibataires, seules avec des enfants, séparées, remariées, démunies matériellement, blessées psychologiquement, violen-

tées, etc. Je me sens très heureuse de pouvoir être proche d'elles, de les écouter, de partager mon vécu avec elles. C'est une expérience très forte de solidarité; de moi avec elles, et d'elles avec moi. Je suis devenue une femme avec et parmi les femmes, qui peut parler de son corps, de sa sexualité, de ses aspirations, de ses inquiétudes. La vie religieuse avait eu tendance à séparer ses membres du commun des « mortelles », à les isoler dans les tours d'ivoire qu'étaient les monastères, où tout était si ordonné, si pacifique.

Féministe et religieuse ?

Mes compagnes religieuses sont aussi des femmes, et bien des communautés ont été fondées pour travailler à l'éducation et à la réhabilitation des femmes. Je me retrouve donc dans un milieu tout à fait propice à l'intérêt que je poursuis. Cependant, je me sens souvent marginale, parce que encore peu de religieuses sont réellement conscientisées aux difficultés engendrées par les structures patriarcales de la société. Elles sont informées sur la situation des femmes, mais bien superficiellement, ne se sentant pas concernées par les problèmes de la condition des femmes. Elles se situent souvent en dehors des misères vécues par les femmes, se satisfaisant de leur sort bien protégé de femmes religieuses.

Pourtant, être une religieuse féministe m'apparaît un défi intéressant, parce que les changements à apporter sont nombreux. Les communautés font partie d'une Église dirigée uniquement par des hommes; les femmes religieuses ont conséquemment à affirmer leur désir et leur besoin d'être

acceptées et reconnues dans leurs capacités de s'auto-déterminer comme structure ecclésiale. Les religieuses ont également à expérimenter de nouveaux styles de vie spirituelle où les femmes jouent le rôle principal, par exemple, des retraites prêchées par des femmes, une direction spirituelle assurée par des femmes, et des liturgies eucharistiques qui pourront un jour (?) être présidées par des femmes. Le contenu des prières doit être également révisé pour offrir un langage moins sexiste, plus inclusif.

Je dois dire que dans les groupes de femmes où je participe, je me sens de

plus en plus à l'aise dans mon identité de religieuse. Etre avec d'autres m'a amenée à mieux percevoir mon altérité, ma spécificité comme femme engagée de façon permanente dans un projet spirituel, vivant dans une communauté. De plus, le goût de parler des choses spirituelles émerge de plus en plus au Québec; les recherches sont variées de ce côté-là et suscitent des échanges intenses. D'où la possibilité et le plaisir de communiquer ce qui est au cœur de ma vie avec d'autres femmes qui poursuivent des cheminements spirituels sur des sentiers souvent différents du mien.

Monique DUMAIS, Québec.

Aux Pays-Bas, des religieuses épanouies et désenchantées

Le Concile Vatican II a eu un grand retentissement auprès des religieux et religieuses des Pays-Bas. De nombreux frères et sœurs avaient déjà senti le besoin d'une reconsidération fondamentale de leur choix pour la vie religieuse. Les formes de vie caractérisées par l'autorité, l'uniformité et le formalisme, avaient fini par vider la vie religieuse de son contenu et des valeurs spirituelles qui devaient la nourrir. En outre, nombre de coutumes et règles de la vie des religieuses se heurtaient aux nouveaux codes de comportement social, faits de participation, de coresponsabilité, d'égalité, de

sororité. Sous l'encouragement d'un évêque, Mgr Bekkers de Bois-le-Duc, ainsi que de celui de l'évêque de Rome, le Pape Jean XXIII, on s'attela à une rénovation fondamentale de la vie religieuse selon les lignes tracées par le décret conciliaire « *Perfectae Caritatis* ».

L'appel de « *Perfectae Caritatis* ».

Selon ce décret, la norme la plus haute (« *suprema regula* », n° 2) de toute forme

de vie religieuse est celle qui consiste à suivre Jésus. Toute spiritualité religieuse est dès lors soumise au critère des « sources de la vie chrétienne ». La spiritualité propre à un ordre ou une congrégation ne constitue donc pas la règle absolue. Tout comme le fondateur ou la fondatrice « traduisait » l'évangile en termes de son époque, le Concile appelle les religieux à ses ressources à l'évangile de Jésus en tenant compte des signes de notre temps. Parmi les acquis de notre époque figure une connaissance plus nuancée de la vie de Jésus ainsi que des problèmes que pose la vie individuelle et collective dans toutes ses dimensions. Cela signifie que d'un côté peuvent surgir de nouvelles accentuations dans la spiritualité ainsi que d'autres aspects de l'apostolat. Et que de l'autre tant la spiritualité renouvelée que l'apostolat réorienté devront être reconsidérés et jugés comme une nouvelle tonalité donnée au récit de la *Communauté de Dieu*, c'est-à-dire l'Eglise. Non pas sur leurs propres mérites, mais dans leur participation à la vie de l'Eglise avec tous ses projets, qu'ils soient d'ordre biblique, liturgique, dogmatique, pastoral, œcuménique, missionnaire et social (« participation à la vie de l'Eglise », selon les termes de ce même Décret, n° 2). Et dans un cadre plus large (voir les Constitutions sur la *Liturgie, Lumen Gentium et Gaudium et Spes*), le Concile souligne que cette tonalité peut parfaitement revêtir une coloration locale.

Ces nouvelles accentuations — suivre Jésus, renouvellement fondé sur l'Evangile, participation à la vie de l'Eglise — doivent aussi s'ancrer dans notre temps. « *Perfectae Caritatis* » insiste sur la relation qui existe entre d'une part le récit de Jésus ainsi que celui du fondateur/fondatrice, et, d'autre part, les circonstances évoluant avec le temps (loc. cit. n° 22). Cela veut dire que le Décret ne voit point le ressourcement et la rénovation de la vie religieuse comme une simple imitation, mais qu'il fait appel aux religieuses pour actualiser leur spiritualité et apostolat jusqu'à en faire un service d'inspiration et de secours au monde d'aujourd'hui.

La quête d'une spiritualité de notre temps.

Sous l'impulsion du Concile, nombre de dirigeants religieux aux Pays-Bas optèrent pour une formation très élaborée des frères et sœurs, aussi bien contemplatifs qu'engagés dans la vie active. L'intention était de familiariser les religieux et religieuses avec l'esprit et les documents du Concile. Les études théologiques, l'activité pastorale et la catéchèse étaient particulièrement recommandées. On organisait des journées d'étude destinées à amener les religieuses de tous âges à s'imprégner des nouveaux points de vue développés dans l'exégèse, ainsi que de l'esprit et de la signification de l'Écriture et des dogmes, des sacrements, de la liturgie et de l'œcuménisme. On les encourageait à former des groupes d'échanges et de prendre des initiatives personnelles en vue d'un nouvel engagement religieux. Les missionnaires, revenus au pays pour passer leurs vacances, contribuaient à susciter une nouvelle conscience missionnaire, sous le signe du respect pour l'inculturation dans les civilisations, religions et histoire non occidentales. Des événements comme les révoltes estudiantines de 68, la guerre du Vietnam, l'apparition de nouvelles formes de racisme et de fascisme ne manquèrent pas d'avoir des répercussions dans les milieux surtout des religieux engagés dans l'enseignement et l'assistance sociale. Et la confrontation, grâce aux récits de voyageurs de retour du tiers monde, avec la répression et les processus de conscientisation, qui se développaient de plus en plus, et de résistance contre l'injustice et l'autoritarisme, faisait surgir une nouvelle perspective : le choix délibéré pour les plus pauvres dans la société. La notion de solidarité se concrétisait dans le cadre local : on alla vivre parmi les handicapés, on ouvrit des maisons d'accueil pour les drogués et les prostituées, on devint membre actif de Pax Christi et d'Amnesty International, on soutint les appels à l'aide de jeunes chômeurs jusqu'à ouvrir parfois ses propres couvents pour leurs projets (qu'on aida aussi financièrement), on s'engagea dans les campagnes pour la paix et la sécurité, prit parti avec insistance pour le dialogue avec les dirigeants dans l'église et dans

la société, et — souvent massivement — pour l'émancipation de la femme ainsi que, sur un plan plus modeste, pour la théologie féministe (la chaire qui vient d'être créée à Nimègue bénéficie, entre autres, de l'aide financière de femmes religieuses).

Nombreuses furent les religieuses à trouver une nouvelle identité, parce que le récit de la vie de Jésus devint chair et sang dans leur engagement pour les nécessiteux. Chair et sang, mais aussi pain et vin, car se faire siens, dans le respect, la modestie et le désintéressement, les intérêts négligés d'autrui invite à célébrer. Et lorsque l'engagement de la religieuse s'illumine, comme allant de soi, par le geste sincère, le langage clair, la fidélité active, alors elle parle et prie aussi. Non pas elle seule, mais souvent avec d'autres. Et cet être-ensemble béni est la voie qui amène à rompre le pain, au sens sacramental de l'Eucharistie.

Il n'est, dans ces conditions, pas étonnant que les religieux, hommes et femmes, qui vivent ainsi se prononcent pour l'accession des femmes au ministère (1). Et cela non pas seulement pour des raisons pastorales, mais pour des motifs nés de leur expérience profonde. En opposant une fin de non-recevoir à cette question aujourd'hui, Rome met en jeu l'identité chrétienne de l'église catholique.

L'épreuve : Rome.

De nombreux catholiques néerlandais et leurs dirigeants, tels le cardinal Alfrink ou l'évêque Zwartkruis, se voient, surtout depuis le Concile, traités par diverses instances romaines de manière autoritaire, comme des étrangers non souhaités. Non pas tous cependant. Parmi les quelques sept

(1) La « lettre ouverte au peuple de Dieu » sur l'accès des femmes au ministère, accompagnée de la demande de rouvrir le dialogue, adressée au Pape Jean-Paul II à l'issue de la Conférence Pastorale Nationale (octobre 1978) était le fruit de l'initiative d'une religieuse néerlandaise.

pour cent de catholiques conservateurs, un nombre inconnu se prêtent à un travail de sape, répandant des insinuations mensongères, déformant les réalités de l'église des Pays-Bas auprès des instances romaines, minant l'action des évêques, ne reculant pas devant les invectives et menaces au moyen de lettres anonymes. Beaucoup d'assertions venant de ce milieu trouvent néanmoins une audience complaisante à Rome, malgré les nombreuses preuves contraires qu'on peut trouver sans aucune difficulté dans les publications et les autres médias. Dans quelques ordres ou congrégations de religieux on trouve parfois des traces de ces procédés. C'est là une source du chagrin que partagent de nombreux religieux et religieuses. Car c'est précisément de cette façon que l'église perd sa crédibilité. Et chaque geste venant de Rome — comme lors des récentes nominations d'évêques — qui fait le jeu de la médisance et des agissements en coulisse d'un petit groupe de riches catholiques conservateurs, a pour conséquence que l'indifférence et les départs de l'église augmentent.

Chez les religieux les interventions romaines dans l'action et les structures des communautés locales suscitent de plus en plus de résistances, à côté, il est vrai, parfois de découragement. Résistance contre le centralisme du pape actuel, qui étouffe la voix de l'église des Pays-Bas. Résistance contre la pédanterie des organes de la curie, agissant selon le modèle polonais, qui traitent des fidèles sincères comme des quasi-hérétiques. Bref, résistance contre une église de puissance dont l'autorité ne découle pas de la Mémoire du Christ, mais de la mémoire romaine, fossile de temps révolus.

Rome meurtrit les catholiques néerlandais. Il y a, pourtant, une lueur d'espoir. C'est qu'à la base s'épanouissent des rapports profonds entre les religieux(es) et les autres fidèles dans le partage de la mission commune de porter la paix tout en luttant contre la pauvreté, la violence et l'armement.

Sœur Hadewych SNIJDEWIND o.p.,
Nimègue.

Au Québec, vie religieuse et condition féminine

Sœur Gisèle Turcot qui fut pendant 3 ans Secrétaire générale de la Conférence Episcopale du Québec, brosse ici un tableau très suggestif qui vient heureusement compléter les autres pièces versées au dossier sur les femmes dans l'Eglise au Québec (cf. aussi dans ce numéro p. 67 et p. 71).

L'ouvrage passionnant de Marie Lavigne et Yolande Pinard (1) fournit des clés de lecture extrêmement utiles pour mieux saisir la crise de la vie religieuse féminine au Québec. Trois auteurs abordent directement, en des articles fort documentés, l'histoire des relations entre condition féminine et vie religieuse : Johanne Daigle, Marta Danylewycz et Micheline Dumont (2).

Féministes et religieuses.

Il devient évident, à la lecture de ces chapitres, que l'histoire des rapports entre femmes laïques et religieuses en milieu francophone a connu des heures sombres. Sur le terrain de l'exercice de leur vie profes-

sionnelle, pour ne citer que celui-là, des laïques ont eu le sentiment d'arracher aux « sœurs » le droit d'accéder à des postes de responsabilité et d'autorité à l'intérieur d'institutions alors dirigées par des religieuses. En un sens beaucoup plus large :

A côté des communautés religieuses qui étaient toutes puissantes, dynamiques et bien organisées, écrit Marta Danylewycz, les laïques francophones se voyaient quant à elles attribuer une portion congrue en matière de service social. Leur rôle en était un de soutien. A l'exception d'une poignée de femmes entreprenantes qui dirigèrent les associations charitables et créèrent des maisons pour les pauvres et les nécessiteux, la majorité ne participaient aux activités

(1) LAVIGNE Marie et PINARD Yolande, *Travailleuses et féministes - Les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Ed. du Boréal Express, 1983, 430 p. Distribution pour la France : Distique, 9, rue Edouard-Jaques, 75014 Paris.

D'ALLAIRE Micheline, *Vingt ans de crise chez les religieuses au Québec, 1960-1980*, Montréal, Ed. Bergeron, 1983, 564 pages.

(2) Johanne DAIGLE : *L'éveil syndical des religieuses laïques : l'émergence et l'évolution de l'Alliance des infirmières de Montréal*, 1946-1966, pp. 115-138.

Marta DANYLEWYCZ : *Une nouvelle complicité : féministes et religieuses à Montréal, 1890-1925*, pp. 245-270.

Micheline DUMONT : *Vocation religieuse et condition féminine*, pp. 271-292.

charitables qu'à titre d'assistantes aux religieuses.» (3).

Une telle situation collective, inscrite dans une mentalité où prédominait le conservatisme social et religieux, devint une source de frustrations. Il n'est donc pas étonnant d'identifier deux tendances dans la manière dont s'écrivit, au Québec, l'histoire du mouvement féministe.

Une première tendance insiste sur l'opposition vigoureuse des milieux cléricaux et politiques aux moindres revendications des femmes appelées à se cantonner à leurs rôles d'épouse, de mère ou de célibataire dévouée. A l'opposé, un deuxième courant se dessine : s'appuyant sur le fait historique indéniable que les communautés religieuses ont longtemps exercé un monopole exclusif en matière d'éducation et d'œuvres caritatives en milieu francophone — la situation fut très différente en milieu anglophone à dominante protestante — d'autres recherches tâchent de retracer les préoccupations communes, voire les alliances entre religieuses et féministes.

« Un front uni ».

Car elle vint un jour cette alliance. Lorsque Marie Gérin-Lajoie fonde avec quelques collègues, en 1907, la « Fédération nationale Saint Jean Baptiste », elle enracine la première association féministe dans le contexte solide du mouvement nationaliste canadien-français, des réformes sociales devenues nécessaires par suite de l'industrialisation, et dans le terreau des revendications en faveur de l'obtention des droits civiques et politiques des femmes. Elle puise son inspiration dans l'enseignement social des Papes que les Jésuites s'efforçant de répandre par leur Ecole sociale populaire. Mais elle sait aussi que la Fédération nationale peut compter sur l'appui des communautés religieuses féminines. Tous les historiens notent la présence importante de ces dernières parmi les membres individuels et institu-

tionnels de l'organisation parapluie que constitue la Fédération ; ils observent toutefois le nombre limité de leurs interventions en public lors des assemblées générales.

Marta Danylewycz n'hésite pas à parler de la « constitution d'un front uni » (4) en ce début du vingtième siècle. De cette alliance naîtra à Montréal la première Ecole d'enseignement supérieur pour les filles. Fondée en 1908, cette institution sera connue à compter de 1926 sous le nom de Collège Marguerite Bourgeois, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame qui a toujours dirigé cette institution.

Les deux Marie Gérin-Lajoie : Pionnières féministes.

Deux figures symbolisent d'une manière exceptionnelle, au début du XX^e siècle, l'alliance des féministes et des religieuses au Québec : ce sont les deux Marie Gérin-Lajoie, la mère et la fille, l'une protagoniste de la défense des droits des femmes, l'autre fondatrice d'une communauté religieuse vouée à la promotion de la femme par les multiples voies de l'action sociale. Jennifer Stoddard, actuellement directrice de la recherche au Conseil consultatif de la situation de la femme au Canada, présente ainsi Madame Gérin-Lajoie :

Durant les trois premières décennies du XX^e siècle, Marie Gérin-Lajoie (1867-1945) a dominé le combat pour les droits des Québécoises. Fille d'un ancien juge en chef du Québec, juriste autodidacte auteur d'un manuel sur les lois civiles utilisé dans plusieurs écoles, Gérin-Lajoie réunissait toutes les qualités, expertise, détermination et prestige, pour assurer le leadership des féministes francophones dans une société très conservatrice.» (5)

(4) Id. p. 247.

(5) STODDARD, Jennifer, *Quand des gens de robe se penchent sur les droits des femmes : le cas de la commission Dorion (1929-31)* in Lavigne et Pinard, op. cit., p. 309.

(3) DANYLEWYCZ, Marta, in Lavigne et Pinard, op. cit., p. 247.

L'autre Marie, c'est la première graduée de l'École d'enseignement supérieur pour les filles, la conférencière qui stimule la multiplication des Cercles d'études féminins (6), y compris parmi les ouvrières de manufactures, la promotrice d'une formation professionnelle en service social afin de dépasser les formes traditionnelles d'aide pour s'attaquer aux causes des problèmes sociaux.

Alliance des féministes et des religieuses.

Soutenant la thèse d'une alliance des féministes et des religieuses durant les trois premières décennies du XX^e siècle, Marta Danylewycz écrit :

« L'Institut de Notre-Dame du Bon Conseil (7) est né de cette relation entre religieuses et laïques que les féministes avaient construite au cours des premières années du mouvement et dont elles s'étaient servi pour permettre aux laïques de participer à la réforme sociale et gagner le droit à l'éducation supérieure. Dès le début, la fondatrice de l'Institut indiqua clairement son intention : renforcer cette alliance et la mettre au service des laïques. L'insistance qu'elle mit à décrire le but de l'Institut comme étant de soutenir les laïques et « non les remplacer, les aider et non les dispenser d'agir, les conseillers et non leur enlever toute initiative » (8) illustre bien la nature des relations que sa mère, Marie

Lacoste Gérin-Lajoie, Joséphine Dandurand et Robertine Barry s'étaient efforcées de créer au début du mouvement féministe. » (9)

La relecture de ces travaux historiques suggère que l'évolution des rapports entre femmes religieuses et laïques a suivi un cheminement particulier chez les francophones au Canada. Confinées au point de départ à n'être que les assistantes des religieuses, les laïques ont créé, à l'intérieur du mouvement féministe et grâce à lui, des connivences durables et un lieu de partenariat. Encore aujourd'hui, après une période de distanciation liée à la crise institutionnelle de la « Révolution tranquille », le mouvement féministe est l'un des principaux lieux où femmes et religieuses peuvent approfondir leurs solidarités et militer ensemble.

La même évolution permet sans doute d'introduire sans heurt plusieurs religieuses dans des postes d'animatrices de paroisse, d'animatrices de pastorale scolaire ou de mouvements de jeunes. Le climat de détente et de collaboration n'est pas non plus étranger à la nomination d'un certain nombre de femmes, laïques ou religieuses, comme agentes de pastorale au même titre que des prêtres, auprès des groupes locaux et régionaux de l'AFéas (Association féminine d'éducation et d'action sociale, organisation autonome d'inspiration chrétienne).

Eclairer l'avenir.

Sans sous-estimer l'apport de travaux ultérieurs, les recherches dont nous disposons peuvent éclairer le présent et l'avenir des femmes dans la société québécoise. Féministes et religieuses auront l'occasion de vérifier et d'approfondir leurs préoccupations communes lors de la prochaine assemblée annuelle des supérieurs(es) majeurs(es) qui se tiendra à Montréal du 28 mai au 2 juin 1984. La Conférence religieuse

(6) Les rapports et recommandations des cercles étaient publiés dans *La Bonne Parole*, bulletin de la Fédération nationale St-Jean-Baptiste. Ils témoignent des recherches sur la classe ouvrière, la mortalité infantile, la pauvreté, le syndicalisme, etc.

(7) La fondation de la Congrégation des Sœurs de N.-D. du Bon Conseil de Montréal eut lieu le 26 avril 1923.

(8) GERIN-LAJOIE, Sœur Marie, *Notre rôle d'auxiliaire d'action catholique*, in *La Bonne Parole*, 20, 10 novembre 1932, pp. 1-2.

(9) DANYLEWYCZ, Marta, op. cit., p. 267.

canadienne a en effet décidé d'y étudier le rôle de la femme dans la société et dans l'Eglise. Nous savons déjà que des laïques participent à l'élaboration du thème, au choix des conférenciers(es) ainsi qu'à l'orientation des travaux en ateliers. Nous savons aussi que les femmes pourront compter sur la complicité et l'appui d'une bonne proportion des hommes qui participeront à cette assemblée. Souhaitons que tous et toutes aient pris connaissance des ouvrages cités et d'autres, notamment un volume que

d'aucuns considèrent désormais comme la bible des féministes au Québec : *L'histoire des femmes au Québec*, du Collectif Clio (10).

Gisèle TURCOT, s.b.c.
Montréal.

(10) DUMONT, Micheline, JEAN, Michèle, LAVIGNE, Marie et STODDART, Jennifer, *L'histoire des femmes au Québec*, Montréal, Ed. Quinze, 1982, 521 pages.

CHANT DE BENEDICTION

composé par Marsie Silvestro, pour la rencontre « Les femmes dans l'Eglise prennent la parole », novembre 1983, Chicago.

Bénie sois-tu ma sœur,
Bénie sois-tu sur ton chemin.
Tu as encore des chemins à parcourir
Avant d'arriver à la maison
Et que les vents soufflent ton nom.

Ainsi va doucement ma sœur,
Que le courage nourrisse ta chanson.
Tu as les bons mots
Pour dire les choses à ta façon,
Et des étoiles pour éclairer ta nuit.

Et si tu t'épuises
Et que le chant de ton cœur tarisse
Rappelle-toi seulement que nous t'attendons
Pour te rendre à toi-même et à ta route.

Et nous te bénirons sur ton chemin,
Et nous accueillerons
Toutes les vies que tu as connues
Et nous murmurerons ton nom.

Bénie sois-tu ma sœur,
Bénie sois-tu sur ton chemin.

« BLESSING SONG »

Bless you, my sister,
Bless you on your way.
You have roads to roam
Before you're home
And winds to speak your name.

So go gently, my sister,
Let courage be your song.
You have words to say
In your own way
And stars to light your night.

And if you ever grow weary
And your heart song has no refrain,
Just remember we'll be waiting
To raise you up again.

And we'll bless you on your way,
And we'll welcome home
All the life you've known,
And softly speak your name.

Bless you, my sister,
Bless you on your way.

D'Amérique Centrale,

développer leur "être-femme"

... « Voici le texte que vous m'avez demandé. Correspondra-t-il à vos souhaits ? Il fait écho en tout cas à une inquiétude partagée par un nombre croissant de religieuses. Inquiétude pleine d'espérance pourtant... Je ne suis pas entrée beaucoup dans le thème Eglise, si difficile par ici à cause de la position rigide et fermée de l'Eglise institutionnelle dont les femmes sont absentes. Mais nous croyons profondément en l'Eglise de Jésus-Christ, en marche vers sa transformation où les femmes ont leur rôle ». Sœur Noëlle MONTEIL.

L'article 49 de la Déclaration Finale du V^e Congrès International de Théologie de l'Association Œcuménique des Théologiens du Tiers Monde, qui a eu lieu à New Delhi du 17 au 29 août 1981, me permet de situer le sujet.

« Les femmes sont spécialement victimes de discrimination dans le Tiers Monde. La Théologie, tant dans le Tiers Monde comme dans le Premier Monde, fut pendant longtemps une théologie de blancs et de mâles. Il est urgent qu'elle se libère de ces limitations. Une interprétation sexiste de la Bible légitime la subordination et l'oppression de la femme, et doit être repoussée comme une offense à Dieu. Elle s'oppose, en effet, à la Révélation biblique qui nous dit qu'Il créa le genre humain à son image : Dieu les créa homme et femme.

« La théologie et l'Eglise doivent être honnêtes dans leur profession de respect à l'égard de cet acte de création divine. Ils ne peuvent se contenter de faire un peu plus de place pour les femmes au sein d'institutions et de professions nettement patriarcales. Sinon, il ne saurait être question de théologie valable, ni de véritable transformation sociale, encore moins de libération humaine intégrale ».

Ce texte souligne la grande contradiction dont souffrent les femmes du Tiers Monde en particulier les religieuses, prises entre une Symbolique religieuse masculine et patriarcale avec toutes ses conséquences élitistes et sexistes et l'option préférentielle pour les pauvres avec l'engagement dans les mouvements de libération qui en est la suite logique.

Il me plaît d'ouvrir ces réflexions avec un poème d'une femme en prison qui n'est pas religieuse, Liliane Jimenez. Elle est exilée politique d'Amérique Centrale et vit au Mexique.

Mais, Toi, Solitude, approche et écoute-moi,
 Il y a encore un tout petit espoir de vie,
 J'ai vu mes enfants, chacun dans sa cellule
 doux et tristes comme l'amour même,
 Promesse de jeunesse qui fait marcher le monde...
 Bientôt vont sonner les dernières heures
 de l'année qui agonise en sérénité.
 J'attends que la nuit s'achève
 parce que chaque nuit annonce la vie nouvelle...
 Quelqu'un a ouvert la porte de ma cellule. J'écoute.
 Indifférent, il annonce que mes enfants m'attendent dehors.
 Sur mes pieds, je me suis dressée,
 Mon allure ferme et sereine était celle d'une Reine,
 J'ai levé les yeux cherchant la vie...
 Je veux vivre, me suis-je dit à moi-même,
 pour continuer à lutter,
 pour contribuer de toutes mes forces
 à la libération de mon peuple...

Ainsi, la femme d'aujourd'hui s'éveille, mesure son emprisonnement, et se dresse avec un port de reine pour libérer le monde et construire quelque chose de totalement autre. Elle peut n'appartenir à aucune Eglise institutionnelle, elle croit. Elle croit en elle-même, en ses enfants, en son peuple, en la Vie, elle espère. Elle croit et elle espère. De cette entrée nous reste une image qui nous accompagnera et nous guidera tout au long de notre recherche sur l'identité de la religieuse comme femme.

DEUX DOCUMENTS HISTORIQUES

Mes réflexions vont se concentrer sur la religieuse à l'aide de deux documents historiques : un du XVI^e siècle, novembre 1591, San Cristobal de Las Casas au Chiapas, Mexique, et un autre, du XX^e siècle, décembre 1977, au Salvador.

Le premier document est l'acte de fondation du premier Monastère de femmes à San Cristobal, au temps de la Colonie. L'acte de fondation est une lettre du Roi d'Espagne au Président du Tribunal de Guatemala. Dans cette lettre, Sa Majesté donne l'autorisation de fonder un Monastère dans la Ville. Le Roy formule la raison de la Fondation de la manière suivante : « *En considération pour les premiers explorateurs et colonisateurs espagnols pauvres, pour assurer ainsi un refuge à leurs filles de telle sorte que l'absence de propriété foncière (dot) qui ne leur permet pas de se marier, ne soit pas une occasion pour elles de perdre leur vertu* ». Sa Majesté ordonne donc qu'une rente de 500 pesos en or soit payée sous forme d'indiens qui seront à leur service pour une durée de 20 ans à partir de la date du paiement du premier salaire.

Cette lettre se passe de commentaire, mais elle nous permet d'approfondir ce que nous appelons sexisme et d'en découvrir certaines racines. La religion, la politique et l'économie s'unissent pour opprimer les filles d'espagnols pauvres et en même temps « esclavagiser » les indiens. En réalité, ces jeunes ne renoncent pas au mariage. La société les oblige à ce renoncement parce qu'elles n'ont pas de propriété qui leur permette de se marier. La société les enferme aussi parce qu'elle suppose qu'elles ne seraient pas capables de défendre leur virginité dans le monde. Avant tout, ce sont des filles d'espagnols. En fait, le pouvoir politique et religieux ne protège pas leur vertu, mais bien le patrimoine familial qui serait diminué et divisé si elles avaient des enfants. Par contre l'homme (varon) peut avoir tous les enfants qu'il veut. Il lui suffit de ne pas les reconnaître.

Le message du Concile Vatican II *donne une justification* très intéressante de tels faits, par sa définition de la religieuse. De celle-ci, il dit deux choses : La religieuse renonce à l'amour conjugal et au mariage (bien que selon Paul VI, la maternité soit le rôle spécifique de la femme) et de plus, la religieuse garde la pureté. Tout cela est assez contradictoire car il est inexplicable que la femme renonce au mariage pour se faire plus pure.

De cette contradiction, l'histoire de la culture nous donne une clé. Elle enseigne, en effet, que les religions hiérarchiques se forment au sein des sociétés patriarcales qui donnent naissance à un système symbolique, basé sur la suprématie du masculin, qui pénètre la structure du langage et de l'image, à tous les niveaux. C'est un système symbolique patriarcal où la femme doit jouer un rôle de subordonnée.

Selon la culture grecque qui a imprégné le christianisme, la définition de l'homme = animal politique et raisonnable, ne correspondait qu'au « mâle ». Est *homme*, réellement, *le mâle*, parce qu'il n'a personne qui le commande, il est libre, et pour cela il a un droit de domination. La femme n'avait pas droit de vote, ni de vente et achat, ni de possession d'esclaves. La supériorité masculine et le droit à la puissance économique sont en étroite relation. De même l'identification entre le masculin et l'humain est si forte que les Pères de l'Eglise ont cherché comment permettre à la femme de s'élever au-dessus de son infériorité. Saint Jérôme pense qu'une femme qui a la foi n'est plus une femme, mais devient « un homme », un « être mâle ». Reste la supériorité de la religieuse sur les autres femmes. Cette supériorité a toujours été liée au « mythe » de la virginité. « Une religieuse qui prononce le vœu de virginité, et qui se transforme ainsi en fiancée du Christ, est élevée à la dignité de l'homme = varon (en espagnol), parce qu'elle n'est plus soumise aux hommes et s'unit directement au Christ ». L'image du mariage auquel elle renonce, ainsi que l'image de la virginité consacrée qui lui permet des noces spirituelles, a dominé toute la problématique de la religieuse pendant des siècles.

Le second document que je présente maintenant permet de faire un saut de quatre siècles et nous amène aujourd'hui en Amérique Centrale au Salvador. C'est le texte de la Promesse de Célibat de Silvia Maribel Arriola, 26 ans, le 24 décembre 1977 (en la chapelle du canton de Saint Roc.)

« Moi, Silvia Maribel Arriola Marroquin, désire exprimer, devant notre Pasteur Monseigneur Oscar Romero et la Communauté chrétienne ici présente, que je suis consciente de l'appel que le Seigneur m'a fait, de consacrer toute ma vie au service du Règne de Dieu, et je l'accepte librement, comme témoignage de foi en son règne, réalisant ainsi l'union conjugale est le symbole...

Je promets au Seigneur d'être fidèle

à son Incarnation dans les plus pauvres,

en étant pauvre moi-même et solidaire de leur lutte pour la libération,

en participant à sa mission d'évangélisation au milieu des hommes,

en concentrant toute ma puissance d'affection en Lui et en mes frères,

en vivant une recherche constante de la volonté du Père, à travers sa Parole, l'Eglise, les signes des temps les pauvres...

J'assume en pleine conscience, liberté et volonté, le rôle d'épouse qui ne me permettra pas de m'unir en mariage à personne d'autre. »

Cette religieuse du peuple fut assassinée à la fin de janvier 1981 dans la communauté de Zacamil quand son campement fut bombardé par l'armée. « Elle est une héroïne de la libération d'Amérique Latine, une religieuse, une femme, une consacrée, une guerrière... etc. » dit, Enrique Dussel dans Concilium (n° 189, novembre 1983, p. 421). Une poésie populaire chante en son honneur :

*Nous n'oublierons jamais ce mois de décembre,
et ton geste si beau, en la Chapelle Saint Roc,
quand tu as promis de donner, pour toujours,
ta vie entière, pour répondre au cri des humbles.
Tu as donné ton sang frais et vigoureux,
pour ton peuple mourant de faim et piétiné.
Mille roses victorieuses fleurissent déjà,
sur ton corps frêle, mis en pièces !*

C'est bien un bond, dans le temps et dans l'espace, qui nous enlève, du monastère cloîtré des filles de colons espagnols, jusqu'au campement de la Résistance du Salvador, où meurt une jeune religieuse qui a consacré sa vie au service du Règne de Dieu, par une promesse de célibat. Celle-ci n'est pas seule. Enrique Dussel cite également une entrevue avec la Sœur Rosa qui raconte :

« L'Eglise du Salvador, dans les années 60, est entrée dans un mouvement de changement profond. Il y a eu une très riche expérience de conversion dans les communautés religieuses. Guidées par Mgr Chavez, beaucoup abandonnent leurs collègues catholiques, et s'en vont au désert, pour écouter le peuple et apprendre de lui. Plusieurs furent expulsées. Quatre sœurs américaines furent assassinées, après avoir été violées. La Sœur Silvia Arriola mourut assassinée. Je crois qu'elle est la première religieuse guerrière, du martyrologe d'Amérique Latine, comme Jeanne d'Arc... »

Ici, s'impose de nouveau à nous l'image de la femme captive, qui se dresse et s'avance, avec son port de reine. Ainsi s'avancent ces religieuses. Elles sont en marche, elles luttent, et, certaines sont assassinées ! Quelle force admirable, quelle foi, quelle espérance ! Quel contraste avec les pauvres espagnoles nobles enfermées dans un monastère par leur société ! Avant d'entrer plus avant dans notre question sur la possibilité pour les religieuses, en général, d'assumer en plénitude leur « être-femme », je vais illustrer maintenant la modeste lutte, sans gloire, de la vie quotidienne, avec deux exemples, pris également en Amérique Centrale.

« La Mère Victoire de la Roca naquit et grandit dans un quartier des plus anciens et des plus peuplés de Guatemala (la capitale) nommé, la Palmita. Elle a 20 ans quand s'éveille en elle le désir de la vie religieuse. Dès le début, elle commence à souffrir de violentes coliques hépatiques présage du cancer qui la tenaille aujourd'hui. Malgré la mentalité très conservatrice de sa Congrégation, elle sut en grande fidélité à l'Esprit-Saint, penser et agir avec liberté, sensible, chaque jour, davantage aux souffrances de ses frères, surtout des indigènes, des paysans et des pauvres des quartiers marginaux.

Ceux qui l'ont bien connue savent qu'elle offrait ses souffrances comme rédemption pour la cause des pauvres. Consciente du ravage que le cancer faisait en elle, elle consacrait avec un enthousiasme redoublé, tout son temps et toutes ses énergies à la lutte pour la conquête d'une société où les pauvres pourraient vivre avec toute la dignité des fils de Dieu (image de Dieu).

C'est pour cet engagement que Mère Victoire fut condamnée à disparaître. Le couvent fut fouillé, puis détruit, et Mère Victoire séquestrée. »

A son tour, Sœur Marguerite Garcia nous partage ses sentiments et sa foi. Elle nous dit la source où elle puise le courage d'espérer malgré tout. Voici des extraits d'un texte intitulé : « Le Martyre, Signe d'Espérance. » Il fut écrit en la fête des défunts et veut faire mémoire « des milliers de frères anonymes qui, pour l'amour de leur frère et pour construire le Règne de Liberté et de Justice ont subi la torture et l'assassinat. »

« OU EST DIEU ? Dans la lutte prolongée du peuple de Guatemala, nous rencontrons le Silence de Dieu. Nous rencontrons l'absurde. Cependant, nous chrétiens, sommes responsables de continuer à écrire l'Histoire de Jésus de Nazareth avec nos paroles et nos actes et nous sommes responsables de rendre témoignage à l'Espérance qui nous anime.

« DIEU PARLE PAR SON SILENCE. Le Dieu en qui nous croyons est un Dieu qui, dans l'Histoire a toujours assumé la cause des « petits ». En Jésus né pauvre, Dieu réalise et ratifie son option et donc meurt aussi comme les pauvres de la terre... Quand Jésus, à l'agonie, crie son angoisse, Il se heurte au silence de Dieu.

« OU RECONNAITRE DIEU ? Notre problème en face de Dieu n'est pas tellement de le prouver mais bien de le reconnaître justement là où nous ne penserions jamais le trouver... En fait reconnaître Dieu dans la Croix...

« MARIE A SU RECONNAITRE LA PRESENCE DU SEIGNEUR. Comme elle, vivons le défi de suivre les traces de Dieu dans l'Histoire Concrète...

« L'ESPERANCE NAIT DE LA PRATIQUE. L'exaspération de la lutte au Guatemala nous oblige à approfondir le pourquoi de notre persévérance : une espérance qui, à la fois, naît de la pratique révolutionnaire et la renforce ».

La femme captive qui se dresse et s'avance avec son port de reine, s'impose de nouveau à nous... Et nous voilà, avec toute une richesse de textes, de témoignages et de vie sur lesquels il nous faut réfléchir et qu'il nous faut analyser.

ELEMENTS NOUVEAUX

Dans les deux derniers exemples apparaissent quelques éléments nouveaux qui seront à reprendre dans la conclusion :

- L'Esprit Saint comme source de décision personnelle.
- La Lutte comme moyen de construire une société nouvelle, libre et juste.
- L'Espérance comme la force qui anime.

Il ne s'agit donc plus seulement dans la vie des religieuses de donner du sens à ce qui n'en a pas, au moyen de la symbolique religieuse des noces et de la virginité, par exemple, ni de risquer sa vie pour assurer un changement de pouvoir, par la lutte populaire.

Il s'agit, en fait, d'une vie d'amour et d'espérance illuminée par la foi en Jésus-Christ, Libérateur et en Marie la femme pauvre, la femme prophète qui annonce la libération des pauvres de la terre (au sens des opprimés).

Une première observation s'impose au sujet de l'importance de l'image des « Noces » dans la Promesse de Célibat de Silvia alors qu'elle utilise un langage nouveau, parlant de célibat et non de vœu de chasteté. Il me vient donc une question : La force, qui meut ces femmes chrétiennes consacrées, leur permet-elle de questionner et de dépasser la symbolique primordiale du christianisme ? Ces femmes sont-elles, même, conscientes de la ségrégation sexiste qui les opprime ? et de l'insulte faite à l'image de Dieu en elles ? (Le texte d'introduction parle de « offense à Dieu ».)

Voilà une question très sérieuse. Le bond gigantesque, du monastère de clôture du temps colonial à la lutte pour la libération du peuple de Dieu, fait peut être l'économie

du cheminement historique qui les sépare, c'est-à-dire de la prise de conscience, de la critique, de la dénonciation et surtout d'une autre ouverture sur un autre horizon. La ségrégation dont il s'agit est, en effet, la conséquence logique de tout un système économique, politique et social, légitimé par un système de valeurs. Celui-ci assigne à un sexe des attributs de supériorité sur l'autre, et établit un ordre social où un sexe jouit de privilèges au détriment de l'autre. L'inconscience de cette injustice structurelle et culturelle a des conséquences graves pour les personnes et pour la société. A son insu, la guerrière sera utilisée par l'état-major militaire révolutionnaire, la religieuse sera utilisée par le clergé, la militante politique par les dirigeants de partis. Tout cela sous des formes bien subtiles mais non moins réelles. Le langage et l'idéologie appartiennent à un monde hiérarchique et masculin donc élitiste et sexiste. Tout cela fera, que le projet de société, pour lequel ces femmes donnent leur vie, sera marqué des mêmes caractères, et, comme le dit la Déclaration de New Delhi, citée plus haut, « il ne saura être question d'une véritable transformation sociale et encore moins de libération humaine intégrale ». C'est très grave. L'Image des « Noces » qui joue un rôle très important dans la vie de foi, personnelle et communautaire, des religieuses, est très belle en soi. Mais elle ne va pas sans soulever des problèmes quant à l'image de la femme qu'elle projette. Dieu masculin, Dieu époux, est celui qui a l'initiative. Par contre, l'humanité, l'épouse, est l'infidèle, la faible, la soumise, la dépendante. En effet, les « Noces » sont encadrées dans un contexte global où le sexisme est déjà incorporé à la structure sociale qui donne lieu à une société où les femmes sont entièrement subordonnées aux hommes et à leur merci, malgré les aménagements de la modernisation et les apparences d'égalité.

EVEILLER DES INQUIETUDES - SUSCITER DES PISTES

En conclusion, j'aimerais poser quelques questions et ouvrir quelques pistes de recherches en commun, puisque cet exposé n'avait pas d'autre prétention, que celle d'éveiller des inquiétudes :

- *La femme religieuse peut-elle prendre conscience du sexisme qui l'opprime, malgré la force des images et des valeurs intériorisées ?*
- *La religieuse peut-elle libérer son « être-femme », sans cette prise de conscience ?*
- *Sans cette prise de conscience, la participation héroïque à la lutte de libération peut-elle conduire à un projet de société totalement autre, imprévisible (parce que hors modèle), et donc révolutionnaire ?*

Enfin, je propose comme pistes de recherche :

- *De l'excès d'esprit viril qui caractérise notre société contemporaine, résulte un terrible rétrécissement de vision. Il s'est affirmé au détriment des énergies féminines véritables qui peuvent et doivent être libérées. Comment ?*
- *La révolution réelle des femmes qui veulent suivre Jésus-Christ doit prendre corps dans la solidarité étendue à toutes les femmes, et dans l'appel à dénoncer toutes les formes de domination et d'injustice : tous les fétiches et toutes les idoles, en commençant par le sexisme. Comment ?*
- *La communauté chrétienne, à l'écoute de l'Esprit-Saint (dont les Pères de l'Eglise ont toujours parlé en termes féminins), l'Eglise Rénovée, le Royaume (qui est déjà là et toutefois, pas encore) jaillissent de la force en marche des femmes vers l'Unité. Comment ?*

Le point final avec un brin d'humour ! « Ne craignez pas gens de peu de foi ». Cette Unité dans le Christ ne se fera jamais au détriment de la justice ni au détriment des forces masculines authentiques. Elle se fera seulement au détriment des « idoles » à commencer par celle du *pouvoir* ! Elle est transparence et témoignage ! Elle est transparence du Divin et *témoignage rendu à Dieu*.

Sœur Noëlle MONTEIL, Mexicali.

PINTASILGO, Maria de Lourdes, Les Nouveaux Féministes, Ed. du Cerf, 1980, Paris 29 Latour-Maubourg.

PAUL VI, L'émancipation véritable de la femme... consiste en la reconnaissance de ce qui est spécifique de la personnalité féminine : sa vocation à la maternité.
Discours aux avocats italiens, 9 décembre 1972.

CONCILIUM, n° 189, novembre 1983, p. 421, Silvia Arriol.

BRECHA, n° 4, juin 1981, p. 15, Silvia Arriol.

BRECHA, n° 7, 1982, p. 10, Sœur Margarita Garcia.

BRECHA, n° 8, 1982, p. 20, Mère Victoire.

Portrait

UNE SUPERIEURE : LA PANCHA

Dans un quartier de la périphérie de Santiago au Chili, vit « la Pancha », c'est-à-dire « la Grosse ». C'est le surnom d'une femme qui, en religion, s'appelle sœur ANNA.

Elle vit dans ce quartier, la Villa Francia, au milieu du peuple le plus démuné qui puisse se trouver au Chili. Le chômage atteint 60 % de la population, la prostitution est un des moyens les plus usités pour faire vivre la famille, l'alcoolisme est la consolation générale.

Anna participe à une coopérative de chômage. Avec les chrétiens du quartier, elle cherche tous les petits travaux qui peuvent permettre de gagner un peu d'argent. Il faut chercher, trouver, organiser la répartition des tâches et des gains entre tous, secouer l'inertie, vaincre l'égoïsme et maintenir la joie.

Elle passe le plus clair de son temps dans une baraque de bois qu'elle a baptisée Foyer, pour attendre et accueillir

alcooliques et prostituées. On peut manger, parler, dormir, jouer aux cartes ou aux dominos. Elle même joue de la guitare pour redonner à ces cœurs blessés le goût et la possibilité de partager un peu de joie. Certains soirs, on danse.

La Pancha est fondatrice et supérieure de sa Congrégation. C'est elle qui l'a créée, il y a quelques années. Quand on lui demande pourquoi et comment elle a réalisé cette fondation, elle répond : « Nous étions quelques femmes désireuses d'une vie religieuse très proche de l'Évangile. Au lieu de commencer par écrire une règle bien précise, nous avons décidé d'aller vivre dans les quartiers les plus pauvres de la ville. Actuellement, nous sommes quatre-vingt, aux quatre coins de cette banlieue. Nous nous réunissons pour prier et partager notre expérience. Mais nous n'avons pas encore écrit notre règle... »

Michel PINCHON, Normandie.

Femmes dans l'Église de Flandre

Sœur Harlindis CLAES, de Harent, nous envoie toute une série d'informations pour nous montrer combien les religieuses sont partie prenante dans l'évolution de l'Église de Flandre. Elle a tenu à replacer leur travail dans le cadre plus général des initiatives de l'ensemble des femmes pour faire avancer la situation des femmes dans l'Église.

Nous sommes en 1984. Que s'est-il passé au cours de ces dernières années et notre position de « Femmes dans l'Église » a-t-elle avancé ? La réponse à cette question est à la fois : « oui et non ». D'un côté il y a mouvement, intérêt, prise de conscience, rencontre, et de l'autre peu de concret. De timides essais seulement ont été fournis en vue de la direction à prendre. Mais le problème de la femme dans l'Église à tous les égards se précise plus clairement et plus résolument : éditions spéciales de revues, livres, conférences, groupes de travail, rencontres, etc. en sont une preuve véritable.

Citons quelques exemples du pays des Flandres.

En 1983 ont eu lieu en après-midi et en soirée au Centre Théologique et Pastoral du diocèse d'Anvers, une série de quatre conférences, intitulées : « Femmes et hommes dans l'Église et dans la Société ». Elle suscita beaucoup d'intérêt, surtout de la part des femmes, aussi bien laïques que religieuses. Ces différentes conférences, surtout celles qui étaient données par des femmes ont également trouvé ailleurs une grande audience.

Comme thèmes, entre autres :

- La situation de la femme dans l'Église ;
- Vers une collaboration plus harmonieuse entre hommes et femmes dans l'Église et dans la Société ;
- Féminisme et Christianisme ;
- Exégèse féminine ;
- Le langage dans la liturgie, etc.

Dans le cadre de la Paroisse universitaire des étudiants de l'université catholique de Louvain, existe depuis quelques années déjà un groupe de travail appelé : « Femme et Christianisme », qui s'adresse également aux femmes ne faisant pas partie du milieu universitaire. Des week-ends d'étude, des soirées bibliques et de dialogue ont lieu régulièrement. Un contact a été pris avec la hiérarchie.

En 1984, ce groupe de travail réalisera un événement exceptionnel. Une journée ouverte aura lieu le 5 mai, consacrée au problème de « La Femme dans l'Église ». On espère réunir le maximum de femmes de Flandre, et particulièrement celles qui se trouvent déjà engagées sur ce terrain. Il ne s'agira pas tellement d'en venir à une action

de polémiques, ou de relever des griefs. Il s'agira surtout de se rencontrer, de se reconforter à travers tout ce qui existe de positif et de bon et qui se réalise dans l'Eglise par les femmes. Tout cela devrait être constaté et écouté davantage, par les femmes elles-mêmes, par les hommes, et par la hiérarchie de l'Eglise.

La journée s'organisera d'une part en travail de groupe consacré à des suggestions ou à des réalisations dans lesquelles les femmes sont déjà actives :

- catéchèse,
- pastorale scolaire,
- travail paroissial,
- liturgie,
- dispensaire,
- travail de formation et mouvements d'adultes...

La situation en Flandre sera analysée par ailleurs au cours d'une assemblée plénière. A partir de là, chaque groupe essayera d'en arriver à formuler clairement certains appels, signes, convictions, en vue de les faire parvenir aux dirigeants de l'Eglise. La presse sera invitée afin d'en informer un plus large public et de le sensibiliser.

Nous espérons que cette journée deviendra une journée mémorable pour la « Femme dans l'Eglise de Flandre » et l'occasion d'un nouveau départ.

□ En 1980, dans le diocèse de Malines-Bruxelles, sous l'initiative du Vicariat des Religieuses, s'est constitué également un groupe de travail sous le nom de : « Place et sens de la femme dans l'Eglise ».

Son but a été formulé comme suit :

1. Faire prendre conscience à nous-mêmes et aux autres des possibilités pastorales (sans exclusion du sacerdoce) de la femme dans l'Eglise, en prêtant une attention particulière à la religieuse dans l'Eglise.
2. Développer et stimuler tout ce qui, dans ce domaine, est déjà aujourd'hui possible et en train de se réaliser.
3. Faire des études personnelles et communautaires en ce qui concerne les Ecritures et la femme, et publier tout ce qui peut conduire à une remise en valeur de la femme dans l'Eglise.
4. Se documenter et s'informer auprès des groupes déjà existants de tout ce qui concerne « la question de la femme ».
5. Examiner les possibilités laissées aux religieuses pour l'assistance pastorale de l'homme d'aujourd'hui (malades, personnes âgées, baptême, mariage...).
6. En temps opportun prendre contact avec l'autorité de l'Eglise.

Seules les religieuses sont jusqu'à présent membres de ce groupe, puisqu'elles désirent d'abord prendre conscience de ce problème dans leur milieu propre. L'intention existe de prendre éventuellement contact avec d'autres groupes par la suite ou de demander également aux laïques d'en faire partie. Les démarches entreprises jusqu'à présent ont été peu nombreuses.

Une étude par contre a été faite en ce qui concerne l'activité pastorale de la religieuse et d'autres femmes au sujet de l'administration des sacrements, en particulier du sacrement des malades et de celui de la réconciliation.

Souvent dans l'assistance pastorale des malades, des personnes âgées, etc., la femme reste la compagne tout au long du chemin et s'installe alors une grande confiance humaine et une grande foi. Il paraît alors étrange qu'au moment de l'administration d'un sacrement il faille avoir recours à un serviteur masculin. Cette étude, faite par une religieuse, assistante sociale, a été communiquée aux évêques de Bruxelles qui l'ont reçue avec bienveillance. (Les femmes tiennent une grande place dans le service des malades.)

A l'occasion du dernier Synode sur le sacrement de pénitence des conclusions ont été envoyées au secrétariat de la conférence épiscopale.

Nous désirons en tant que religieuses être solidaires des autres femmes de l'Eglise, dans leurs recherches et leurs efforts. Nous sommes convaincues que notre souci au sujet de la place vraiment juste de la femme aura son influence sur la société, et que la société d'autre part nous oblige sur ce terrain à être des femmes de notre temps. Il reste dans l'Eglise un retard à rattraper afin d'obtenir l'égalité de la femme et de l'homme sur toute la ligne. Nous sommes d'avis qu'il est juste de donner aux femmes et aux hommes un égal accès à tous les ministères et services dans l'Eglise.

Dans certains diocèses de Flandre se créent des organismes de formation de ce que nous appelons « une aide pastorale ». A la formation, qui dure normalement quatre ans, succède une nomination ecclésiale dans un secteur pastoral ; p.e. pastoral d'hôpital, paroisse, mouvement d'adultes, etc. Quelques dizaines de religieuses travaillent déjà de cette façon. Cette activité réelle, surtout de la part des femmes dans les secteurs autrefois réservés au clergé, crée une possibilité plus grande d'accès pour la femme à un ministère dans l'Eglise.

Le Conseil Pastoral Interdiocésain (I.P.B.) a étudié déjà la question de la femme dans l'Eglise en 1974 et y est revenu en 1983. Le Conseil, en s'adressant aux évêques, a formulé d'une façon expresse des recommandations et a demandé e.a. d'approfondir sérieusement la question du ministère de la femme. La réponse jusqu'à présent a été minime, le problème par contre a été clairement défini.

Un des plus importants mouvements féminins de Flandre : le mouvement de formation catholique pour femmes du monde rural (K.V.L.V.) a choisi comme thème de l'année 83-84 pour la réunion de ses membres : « la femme dans l'Eglise ».

L'Assemblée Nationale des commissions diocésaines de l'œcuménisme a traité également en 1983 le thème de « La femme dans l'Eglise ». Tout cela montre une prise de conscience méthodique de ce problème dans notre pays.

Reprenant la question que nous nous posions au début : « Avons-nous avancé quelque peu en tant que « Femmes dans l'Eglise » en 1984 dans l'Eglise de Flandre ? », nous pouvons dire que quelque chose est en train de se développer, qu'on y travaille de plusieurs façons, qu'il y a des signes d'espérance, et que la prise de conscience de ce problème augmente de jour en jour.

Nous devons dire également qu'il reste encore beaucoup à faire et que la route sera longue. Nous autres femmes, nous devons nous encourager les unes les autres, ne pas abandonner, certaines que c'est l'Esprit de Dieu qui nous anime, là où nous construisons ensemble « un ciel nouveau et une terre nouvelle ». C'est ainsi que va naître un monde où « il n'y a plus ni Juif ni Grec, ni esclave ni homme libre, ni homme ni femme, où tous ne sont qu'un dans le Christ Jésus. » Gal. 3,28.

Zuster Harlindis CLAES (Belgique).

Rencontres aux Etats-Unis

De retour d'un voyage d'études aux Etats-Unis, deux Françaises relatent leurs rencontres avec des religieuses américaines. Le choc des cultures se révèle des plus suggestif.

Caractéristique américaine désormais bien connue : les religieuses sont à l'avant-garde du mouvement féministe. Beaucoup d'entre elles ont des responsabilités pastorales extrêmement importantes. Et ce n'est pas par hasard que les deux noms les plus emblématiques, même ici en Europe, à l'évocation de ce thème, sont ceux de Sœur Teresa Kane (intervenue au moment de la visite du Pape aux Etats-Unis) et de Jeanne Mansour (responsable des affaires sociales et de la santé au Michigan).

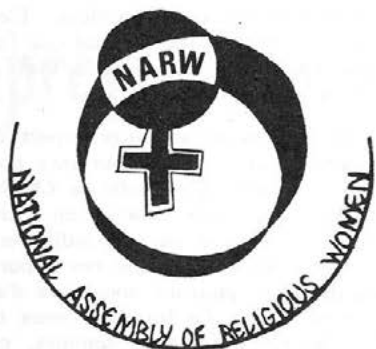
A ne pas oublier non plus, le poids et la détermination des Supérieures Majeures (Leadership Conference of Major Religious).

C'est dans ce cadre que l'on peut interpréter les rencontres que nous avons faites, rencontres trop rapides qui nous interdisent de parler en général des religieuses américaines mais nous permettent d'évoquer quelques figures fortes, décidées et très chaleureuses...

Les petites sœurs de l'Assomption tiennent un centre de la santé et de la famille dans ce qu'on appelle aujourd'hui le « Harlem espagnol ». C'est un des secteurs les plus pauvres de Harlem, habité par les hispano-américains. Ces sœurs proposent différents services aux personnes et surtout aux femmes de ce quartier. Soins de santé et conseils d'économie familiale mais, au-delà des premiers besoins physiques,

elles envisagent une « approche plus holistique » (c'est un des mots-clés des Américains qui se rangent parmi les partisans d'une approche globale de tout problème et de toute situation). Au cours du déjeuner (pauvre) que nous avons partagé avec elles ou plutôt qu'elles ont partagé avec nous, elles ont abordé la question des religieuses dans l'Eglise selon un biais particulier. Leur nom d'abord. Elles ne veulent plus être appelées « nuns » (nonnes), ni même « sisters » (sœurs). Plutôt « churchwomen » — mais toutes les femmes dans l'Eglise ne sont-elles pas aussi femmes d'Eglise ? Peut-être le terme « women religious » (femmes religieuses) prôné par un autre mouvement de religieuses « Network » leur conviendrait-il mieux ? L'idée qui prévaut en fait c'est que





toutes ces distinctions devraient être abandonnées. Ce qui compte, c'est une communauté comprenant femmes, hommes, laïcs (ques), prêtres (hommes et femmes), religieux (euses).

Très solidaires du mouvement de revendications des religieuses, assez ironiques au sujet de Jean-Paul II, elles émettent des réserves vis-à-vis de l'action de la WOC (Conférence pour l'ordination des femmes), action jugée trop radicale, trop terroriste, qui disqualifie les revendications les plus légitimes et va à l'encontre du but recherché.

Grass root action.

Pour elles, un travail en faveur des femmes ne se sépare pas d'une action menée *par* des femmes. Action qu'elles réalisent surtout dans le domaine de la justice sociale, dans un cadre qui déborde d'ailleurs largement celui des Etats-Unis et doit devenir une préoccupation à l'égard du monde entier. Cette action va de la promotion des femmes de leur quartier par le biais d'une éducation familiale, de la rédaction d'un journal de quartier, ou d'une responsabilisation au niveau de la paroisse, à une protestation contre les menaces qui pèsent sur le Nicaragua ou encore le boycott des conserves Campbell (multinationale coupable d'exploitation des ouvriers en Amérique

Latine). Ceci n'excluant pas le réalisme ni l'humour, car comme le fait remarquer l'une d'elles : « Si nous continuons à boycotter les produits de l'injustice, un de ces jours, nous ne pourrons plus rien manger du tout, ici, aux Etats-Unis. »

L'attitude maîtresse serait avant tout le choix d'une action silencieuse mais en profondeur qui enracinerait une réalité différente avec une telle force qu'on ne pourrait plus s'y opposer ou la détruire : « *Grass root action* », l'action d'une herbe qui s'enracine et qui étend progressivement, « comme du chiendent », si cela n'avait pas en français une connotation péjorative.

« *Grass root action* ». C'est Sœur Janet Richardson, membre de la délégation du Saint Siège à l'ONU pour les questions concernant la femme, qui nous alertera la première sur ce terme. « Les catholiques se sont aperçus que l'action à la Télévision, les grandes déclarations étaient insuffisantes. C'est donc à la base qu'il faut s'attaquer aux problèmes, — dans le cadre paroissial, dans les associations, etc. — pour changer les mentalités et les situations. Les faits sont notre travail, c'est sur ce travail que s'appuieront les déclarations des évêques ».

C'est elle aussi qui évoquera le langage inclusif (inclusive langage), une revendication unanime des minorités et particulièrement des femmes qui le demandent dans tous les domaines. On ne dira plus « l'homme » lorsque l'on veut parler de « l'être humain ». On ajoutera le féminin dans une phrase s'adressant à des hommes et à des femmes. Un point sensible : le langage liturgique : « frères et sœurs », « pour tous » au lieu de « pour tous les hommes, jusqu'à Dieu, Père-Mère », que l'on retrouve de plus en plus souvent.

Janet Richardson participe à un groupe d'aide aux femmes vietnamiennes dont les enfants métis américains sont violemment rejetés par les communistes. Elle est membre de la WOC. Elle est active aussi au sein d'un groupe de lutte contre le militarisme (en 1983, manifestation devant la Maison Blanche ; action prévue en 1984 :

à partir du 1^{er} janvier, pendant toute l'année, les membres de ce groupe se relaieront devant le Pentagone, en signe de protestation).

Vatican !

Chez les sœurs de Foucauld — qui habitent, elles aussi, un quartier très pauvre mais à Brooklyn, et qui travaillent en milieu carcéral — c'est une jeune novice, Pearl, qui nous initiera aux subtilités du vocabulaire catholique américain. A notre question : « Comment vous situez-vous ? » elle nous répondra : « Je suis très " Vatican " ». Et d'ailleurs, tout le monde sur le campus (du collège dont elle vient de sortir) est très " Vatican ". Cette réponse nous laisse un peu perplexe. Mais nous apprendrons le lendemain comment il faut comprendre cette expression ambiguë. Etre très

Vatican, c'est être très Vatican II et non seulement tout Vatican II, mais aussi tous les développements qu'il implique. C'est aussi une manière discrète de dire que l'on n'est pas toujours d'accord avec tout ce que fait et dit Jean Paul II...

Pearl incarne aussi un autre aspect du catholicisme américain : l'importance donnée à la spiritualité. C'est celle de Charles de Foucauld qui a particulièrement attiré Pearl. Cela ne nous a pas été indifférent. Nous y avons vu un signe de ces apports mutuels que nous pouvons nous faire d'un continent à l'autre. Ce fut pour nous un privilège de rencontrer ces femmes, ces religieuses qui nous ont fait croire avec un nouvel enthousiasme au « Nouveau Monde »...

Danielle PENUËL-MONNERON
Nathalène ISNARD

Vous voulez connaître :

- les débuts de la question femmes-Eglise ;
- les textes du Concile qui nous servent de charte ;
- l'historique du groupe Femmes et Hommes dans l'Eglise, fondé en 1970 ;
- nos soutiens œcuméniques et à l'étranger.

Commandez les bulletins :

« *Solidaires entre critique et espérance* »
(n° 8, 20 F)

« *Adam et Eve où êtes-vous ?* »
(n° 9, 20 F)

Vous voulez savoir comment

« *Des femmes aussi font l'Eglise* »
témoignages et réflexions du Colloque de Lyon, 1982

Commandez le bulletin :
(n° 11, 20 F)

et le dossier du Colloque
(30 F)

Après le couvent

Le témoignage donné ici ne prétend évidemment pas être représentatif de l'ensemble des expériences de celles dont on dit qu'elles « ont quitté ». On connaît trop les drames provoqués par l'incompréhension ou l'injustice des milieux ecclésiaux — laïcs y compris.

A l'occasion de ce dossier, plusieurs ex-religieuses nous ont demandé d'insister sur la diversité des motifs de départs et surtout de mettre fin à ces préjugés suspects qui ne s'intéressent qu'au vœu de chasteté. Elles auraient tenu à témoigner d'autres raisons : manque de respect pour leur liberté de conscience ainsi que pour leur désir d'études. La place nous a manqué pour ouvrir ici un tel dossier.

Anne Jensen, née en 1941, de 1964-1977 membre d'une communauté bénédictine contemplative, maintenant collaboratrice scientifique à l'Institut Oecuménique de Tübingen.

« Tu as été religieuse ? Mais ce n'est pas possible : tu es tout à fait normale ! » C'est une réaction assez stéréotypée. Faut croire que dans la tête de la plupart des gens des religieuses sont des êtres anormaux...

Tout en ayant quitté le couvent par peur de me déséquilibrer, je ne suis pas de cet avis. Dans mes treize ans de vie religieuse, j'ai connu beaucoup de sœurs parfaitement équilibrées, épanouies et heureuses. Evidemment, j'y ai rencontré aussi des personnes névrosées — mais pas plus que dans la vie ordinaire.

On m'a demandé de parler de mon expérience « après le couvent ». Qu'en dire ? Dans un sens, mon expérience n'est certainement pas typique : je connais trop bien les difficultés de la réadaptation de bien d'autres — difficultés que je n'ai pas connues. Sur plusieurs plans, j'ai eu de la chance : premièrement, j'ai vécu dans une communauté empreinte de confiance fraternelle (qu'on veuille bien me pardonner ce sexisme dans le langage) : tout en sachant que j'avais décidé de partir, mes sœurs m'ont demandé d'exercer la fonction de

sous-prieure jusqu'à mon départ. J'ai donc pu m'en aller en toute amitié. Deuxièmement, j'avais une certaine sécurité matérielle : un petit héritage qui de droit appartenait à la communauté après mes vœux a été partagé de commun accord entre moi et la congrégation. Troisièmement, j'avais un but fixe en partant : faire des études théologiques. Dès le départ, j'avais en même temps un petit travail à l'institut œcuménique de Tübingen — et cela signifiait une responsabilité et des contacts humains stables. Enfin, j'avais eu, en entrant au couvent, une personnalité assez faite (grâce à Dieu, je n'ai pas souffert d'une « éducation catholique » !) : en quittant le couvent, j'ai pu reprendre mon ancien style de vie sans grandes difficultés.

Pas de problèmes ?

Pas de problèmes alors ? Pas tout à fait. Refaire des études, etc., à 36 ans, signifie de vivre la plupart du temps avec des personnes nettement plus jeunes que moi. Quoique je me suis toujours intégrée faci-

lement dans ces groupes, cela me pèse parfois : j'ai la nostalgie de l'âge mûr ! Ce qui m'a posé problème aussi : dépenser de l'argent pour moi. Acheter un livre rien que pour le lire ? J'en avais perdu l'habitude. Finalement, je l'ai réapprise, mais une question de fond demeure : quel standard de vie est légitime à l'heure actuelle ? Et je ne suis pas du tout sûre d'avoir bien fait en reprenant un style de vie bourgeois moyen : logement spacieux, une voiture... Finalement, le plus grand problème : se refaire une identité, vivre avec la conscience d'une infidélité, au moins au plan objectif de l'engagement pris librement. D'autres problèmes demeurent : la difficulté de rattraper un retard dans la carrière professionnelle, le peu de probabilité de trouver encore un compagnon de vie...

Mes rapports actuels avec ma communauté ? Ils ont évolué autrement que je ne pensais. J'avais rêvé d'une amitié concrétisée en contacts fréquents, par le partage de nos expériences différentes. Mais lors de mes premières visites, j'ai dû constater que les préoccupations quotidiennes divergent très rapidement ; un partage au plan communautaire était plutôt exceptionnel. Ce qui reste c'est une amitié de fond et de très forts liens individuels.

Valeurs monastiques.

Ce que je pense maintenant de la vie religieuse ? J'y ai vécu des choses qui me manquent maintenant : ce coude-à-coude d'une véritable communauté chrétienne dans la vie de tous les jours. Ce qui me manque, c'est cette prière, fruit et sommet d'une vie commune. Maintenant, je vais à l'Eglise, un peu comme je vais au cinéma... Ce qui me manque aussi, c'est un partage réaliste des faiblesses et des défaillances de tous les membres d'une communauté dans la vieille institution de la « coulpe ». Rien n'est si libérant que de pouvoir ouvertement reconnaître ses torts et de voir que les autres reconnaissent les leurs également. Savoir que chacun doit vivre avec ses fautes et s'accepter dans une indulgence consciente et un pardon réciproque —

cela me semble une des plus belles réalisations chrétiennes des communautés religieuses.

Ce que je regrette : la coupure d'avec la vie — encore que cette expression est sans doute fautive : peut-on réellement se « couper de la vie » ? Ce que je veux dire : l'éloignement des réalités simples de la vie, le manque de confrontation avec les grands courants du monde moderne. Par cette coupure, je n'entends pas un certain retrait extérieur, une clôture matérielle pratiquée raisonnablement ; j'entends par là « l'esprit de clôture » par lequel on s'abrite dans une zone sans contradictions. Parfois je me suis demandé si l'imprégnation constante par la liturgie — que j'ai toujours beaucoup aimée — et par une pensée religieuse uniforme ne produit pas quelques effets analogues au lavage de cerveau : on n'est plus capable de penser que dans des catégories préfabriquées. Je déplore cette coupure non seulement face à la vie et la société humaine, mais également face à la « Grande Eglise ». Les communautés religieuses constituent parfois une église parallèle. Cela permet sans doute les réalisations chrétiennes, dont j'ai parlé tout à l'heure, et dont on rêve avec nostalgie dans l'anonymat des paroisses ordinaires. Ce qui plus est, dans une communauté religieuse, on peut vivre relativement à l'abri des abus de la hiérarchie ecclésiastique (une communauté de religieuses est une république des femmes !) parce que on vit dans une institution relativement indépendante des structures ordinaires de l'Eglise.

Que signifie pour moi aujourd'hui ma vie religieuse passée ? Je crois qu'on ne peut pas regretter une partie de sa vie même si, dans un sens, on y échoue. C'était une aventure exaltante de ne miser sur rien que sur Dieu. Je ne regrette pas de l'avoir risquée, ne fut-ce que pour un temps.

Que dirais-je à d'autres tentées par cette vie ? La scène finale de « Les jeux sont faits », de Sartre, me vient à l'esprit où Pierre et Eve disent au jeune couple : « Essayez... Essayez tout de même. » Ça vaut la peine.

Anne JENSEN, Tübingen.

Religieuses en France, moins visibles mais plus significatives

On excusera le paradoxe mais le portrait de la religieuse française — s'il faut à tout prix en tenter un — ressemble à m'y méprendre à un anti-portrait. Je ne parle pas ici des moniales, repérables encore en leur monastère, mais de celles, dites *de vie apostolique ou active* dont théologie, règle et portrait ne sont pas encore bien dégagés de la mystique monastique et ne se distinguent pas forcément des typologies nouvelles : femmes célibataires, disponibles aux autres, *laïques engagées* et qui se disent parfois *missionnaires*...

Elles étaient 95.000 en 1969 ; elles sont en 1983, 72.807, réparties en 372 congrégations. Mais les 319 novices ne se répartissent que sur 116 congrégations, la situation se faisant donc particulièrement impressionnante et douloureuse pour beaucoup. « Nos sœurs » aussi sont âgées : 53 % ont plus de 65 ans et 7 % seulement moins de 45... Pourtant, signe d'espoir, la plus grande hémorragie de celles qui quitteront volontairement est dépassée et le nombre des novices, descendu à 200 en 1970, a nettement remonté. De nombreuses petites congrégations se sont parfois groupées en *Union*, ce qui, disent-elles, leur est acceptable au sein des grandes familles spirituelles (dominicaines, ignatiennes, franciscaines...) qu'elles prétendent repérer tout de suite, alors que le lien ténu mais pourtant têtue qui enracine une

sœur dans telle ou telle congrégation particulière reste à l'observateur du dehors un signe bien mystérieux ! Quelque chose de l'ordre d'une histoire de jeunesse et de famille.

Quels signes pour quel message ?

Revenons au portrait : la vie apostolique n'interpelle plus aujourd'hui au moyen de signes convenus et certains. Elles se sentent partagées ces religieuses qui le sont si peu et le redeviennent tant, sans costume et sans couvent ! Regret, souci, de ne plus porter « message » aussi fermement établi mais conviction que l'ascèse de signes trop péremptores peut devenir elle-même le signe, plus profond, d'autres valeurs à dégager.

Et pour les gens de la rue ? demanderez-vous... Eh bien, dans cette France sécularisée, qui a encore le moyen, le besoin ou l'envie d'identifier des religieuses ; une enquête serait plaisante qui demanderait aux gens quand ils ont vu leur dernière religieuse, s'il y en a encore beaucoup et ce qu'elles font... Mais qui les a découvertes par hasard raconte volontiers qu'elles sont compétentes, aimables, efficaces et remplacent fort bien les curés.

En tout cas, plus de Mère Javouhey et pas non plus de Sœur Teresa Kane ou Mansour... Plus de supérieure en butte à l'autorité ecclésiale et pas non plus de religieuse influente dans la vie publique ni intra-ecclésiale, ni civile. Elles sont absentes de la

En 1983 :

372 congrégations de vie apostolique

	Religieuses	Novices
1969	95.000	600
1979	77.683	200
1983	72.807	319 réparties sur 116 congrégations

53 % des religieuses ont plus de 65 ans
7 % moins de 45 ans

vie politicienne. Si elles travaillent et qu'elles soient syndiquées, elles y restent discrètes (modestie ou effet plus général du machinisme dans les syndicats ?). Elles sont — et cela de plus en plus *visiblement* grâce à la télévision — pour ainsi dire totalement absentes des médias, même religieux, du monde littéraire, artistique (sauf peut-être des moniales ?), des carrières administratives, libérales, du débat philosophique, social, religieux et œcuménique. On a du mal à nommer quelques conférencières, sinon dans les cercles restreints et spécialisés des facultés catholiques où peu d'entre elles ont accédé déjà au doctorat. Elles sont inconnues aussi, ou presque, dans les cercles de prise de position féminine ou débats féministes.

Présence nouvelle.

Si elles restent toujours et surtout présentes dans les secteurs de l'enseignement et de la santé, les sœurs le sont autrement. Ici et là, elles ont parfois abandonné la direction d'hôpitaux, pensionnats et écoles, pour rester sur place comme salariées.

Elles ont droit alors à la même couverture sociale que celle des prêtres (la Caisse d'Assurance Maladie des Cultes - CAMAC) ; ce qui apparaît là, à certains(es) comme un excellent principe de *socialisation* ne manque pas d'être fustigé par d'autres comme un danger de *sécularisation* et *laïcisation*.

Force majeure du vieillissement des effectifs et puis « mise à la retraite » ont en tout cas un effet certain : les religieuses sont beaucoup plus présentes au monde des personnes âgées : elles y participent ! « Avant, nous ne nous arrêtons jamais » me dit-on dans cette communauté ; maintenant, pour la sœur et pour son groupe de vie, c'est apprendre à vieillir et mourir plus disponible socialement, comme tout le monde.

Vieilles — comme vous et moi —, salariées en petites communautés de quartier, infirmières ou filles de salle, aides ménagères, catéchistes, aumôniers, elles sont sur toutes les brèches les religieuses, et leur présence nouvelle n'est évangélisatrice que d'être, d'abord, pleinement humaine. On craindrait d'en trahir le sens en le décrivant comme un « accompagnement » ; il s'agit plutôt

Les 7.840 moniales se répartissent ainsi :

- 1.813 Bénédictines dans 44 monastères
 - 2.150 Carmélites dans 120 monastères
 - 680 Cisterciennes dans 16 monastères
 - 1.178 Clarisses dans 54 monastères
 - 461 Dominicaines dans 18 monastères
 - 1.127 Visitandines dans 45 monastères
 - 439 Moniales d'Ordres divers dans 29 monastères
- (Annonciades, Chartreuses, Sacramentines, etc...)
-

d'un « vivre avec » qui ne leur épargne ni les doutes, ni les choix, ni les découragements d'une disponibilité et parfois d'une militance de base usante et qui pourtant n'y suffit pas... Elles sont présentes dans

tous ces nouveaux lieux de conscience chrétienne que sont les groupes de CCFD (Comité Catholique contre la Faim et pour le Développement), d'Amnesty International, de l'ACAT (Association des Chrétiens contre la Torture), les groupes de soutien aux émigrés, etc...

Souvent, on ne découvre leur état — qu'elles ne cachent ni n'affichent — qu'au signe nouveau et non immédiat de la qualité de leur présence : c'est leur refus en face de la course aux biens de consommation (aventures sexuelles y comprises...) qui va étonner ; leur disponibilité aux autres qui va surprendre. Et puis, cette communauté de partage des biens — fric, weekend, bagnole et vacances — et du partage des décisions à laquelle elles se réfèrent si on les interroge plus avant. Et dont elles disent qu'elles les engagent aux autres et au Christ...

Aumôneries.

Enfin, le champ neuf de leur présence en aumônerie — hôpital, lycée, prison, paroisse sans prêtre — semble déterminant. Elles sont en train d'y créer des formes nouvelles, repérables, de « prendre conscience d'une identité, d'une spécificité de religieuse en aumônerie ». Comment ? Eh bien, celle-ci qui y a des responsabilités diocésaines dans une équipe d'animation et formation essaie de me les expliquer : d'abord, on a souvent besoin d'elles pour faire une médiation entre la présence des prêtres et l'étape où des laïcs se prennent en main. Elles en sont conscientes et certaines d'entre elles essaient de préparer ainsi des places aux laïcs, aidant parfois avant de se retirer ailleurs, jusqu'à ce que ceux-ci soient bien formés et bien admis.

Mais surtout, elles sont une présence d'une densité qui se repère et elles l'avouent comme en s'excusant : « C'est bête comme formule, mais on nous dit : Vous, les religieuses, vous êtes plus près de Dieu ». La présence intégrée de la prière dans notre vie, je crois, et notre engagement à une

vie de prière... On nous confie des auses, des cheminements difficiles à porter. Les jeunes se montrent très sensibles au fait que nous soyons présentes, disponibles, solidaires de leurs interrogations et difficulté et que ceci ne produise pas coupure, bien au contraire, avec notre vie de prière. Une autre faculté des femmes en aumônerie est celle de maîtresse de maison : on sait rendre la vie quotidiennement possible. Et puis encore, on souffre des agressions, des nonsens de la vie, on partage vraiment la maladie et la mort. Savez-vous combien l'une d'entre nous a enterré de jeunes cette année ? Onze. Les morts — drogue, suicide, mais surtout motos — et les accidents sont une épreuve terrible pour les copains, copines et familles. A ce moment-là, il faut les soutenir mais seule la vraie présence amicale et totalement disponible peut suggérer de creuser le sens de l'horrible ou du trop bête... Les religieuses en aumônerie me semblent aussi être plus attentives aux laissés-pour-compte, à ceux qu'un groupe juge inintéressants et ingrats.

Ministères et contrats.

Voici, sans aucun doute, la prise de position la plus marquante qui émana de religieuses ces dernières années, encore qu'elle ne dépassât guère le petit monde confessionnel. En mai 1980, au cours d'une rencontre plus large, elles s'étaient collectivement identifiées pour la première fois comme sœurs aumônières dans l'Enseignement Public. En octobre de la même année, leur première session nationale donna spontanément lieu à la rédaction d'une adresse aux Evêques de France et au Comité National de l'Aumônerie de l'Enseignement Public. Celle-ci « posait la question des ministères dans l'Eglise », relevait la nécessité de permanents, avec contrat et rémunération, qui soient mandatés par l'évêque et intégrés aux instances pastorales de réflexion, d'orientation et de décision ». On regrettait cette image néfaste du prêtre que l'on peut et ne doit appeler que pour les sacrements. On suggérait la diversité possible de ministères ordonnés. Pour terminer, on y lisait :

« Enfin, notre situation de permanentes nous rend témoins du rôle irremplaçable tenu par des femmes dans la vie ecclésiastique. Au cours de notre réflexion, nous n'avons pu éviter de nous poser la question suivante : le ministère ordonné continuera-t-il à être confié uniquement à des hommes ? »

L'accueil fut mitigé, on s'en doute. En France, on est particulièrement formaliste. De plus — est-ce dû à leur ecclésiologie ou à des événements de « groupes de pression » qui ne firent guère pourtant qu'une flambée ? — les évêques semblent traumatisés devant toute expression hors du cadre prévu par eux. Ils demandèrent aux sœurs de s'identifier, ce qu'elles firent dans une Commission Nationale des Religieuses de l'Aumônerie de l'Enseignement Public, à laquelle s'intéressent désormais et l'aumônerie de l'Enseignement Public et l'Union des Supérieures Majeures de France (U.S.M.F.). La question des ministères reste persistante mais sous-jacente à d'autres priorités ; évoquée plutôt que vraiment exprimée. Pourrait l'éclairer une importante session tripartite entre clercs, laïcs et religieuses des aumôneries de l'enseignement public, à Lyon, en novembre 1984.

Quant au contrat particulier qui lie certaines religieuses (et d'autres laïques aussi) par une clause de conformité d'opinion, à leurs employeurs ecclésiastiques, il suscita discussions et déceptions lors de sa mise en place il y a deux ans. Il ne serait que provisoire et à titre d'essai affirment ceux qui en espèrent ainsi.

Structures.

L'Union des Supérieures Majeures de France (USMF) (1) ne regroupe pas les moniales mais travaille en collaboration avec leur secrétariat. Elle est représentée auprès de l'Union Internationale des Supérieures Générales dont le siège est à Rome (2). Les relations avec l'épiscopat se font au sein de la commission épiscopale de l'état religieux et les évêques ont pris

l'habitude d'inviter à leurs travaux de Lourdes la présidente et la secrétaire de l'USMF et éventuellement quelques autres religieuses. Le regroupement au sein de l'Union Européenne des Conférences de Supérieur(e)s Majeur(e)s offre l'intérêt d'une collaboration internationale mixte.

Au fond la situation structurelle des religieuses en France semble assez proche de celle dont souffrent d'autres associations ou groupes féminins : *isolement* en tant que groupe repérable et *émiettement* de celles qui sont de plus en plus souvent investies d'autorité au niveau des diocèses, secteurs ou de quelques instituts spécialisés nationaux (responsables en catéchèse, pastorale, aumônerie, liturgie et quelques présences encore très rares dans les conseils épiscopaux). Ni l'*isolement* (parfois dû à l'esprit encore très « congrégationniste » des supérieures, me dira l'une d'entre elles), ni l'*émiettement* ne correspondent heureusement au tissu dense et riche des prestations, solidarités, influences des religieuses dans la vie sociale et ecclésiastique de base. Mais le problème dépasse, on s'en rend bien compte, celui de l'identité des religieuses et des problèmes posés par une certaine errance actuelle des signes spécifiques. Il renvoie à la réalité de l'appareil ecclésiastique lui-même, non exempte d'un vieux mais tenace sexisme.

M.-Th. van LUNEN CHENU,
Bourgogne.

(1) U.S.M.F., 10 bis, rue Jean-Bart, 75006 Paris.

(2) U.I.S.G., Piazza di Ponte S. Angelo, 28, 00186 Roma (cf. biblio, p.).

R.M.E., 10 bis, rue Jean-Bart, 75006 Paris (Religieuses en milieu d'éducation).

REPSA, 106, rue du Bac, 75017 Paris. Publie une excellente revue.

FEDEAR, 10, rue Jean Bart, 75006 Paris (Fédération des équipes apostoliques de religieuses).

TÉMOIGNAGES

Les religieuses apostoliques nous ont dit leurs projets, leurs difficultés, leurs espoirs. Voici maintenant une série de témoignages de religieuses qui nous disent comment dans les lieux les plus divers : en prison, à l'hôpital... elles déploient leur vie de femmes et comment parce que femmes, elles conçoivent leur ministère.

Religieuses en prison, une communauté enfouie

Sœur Marie Bernard est responsable de la communauté du Dépôt de la préfecture de police de Paris et de la formation des novices de sa congrégation. Nous sommes allés la voir.

F. et H. — *La communauté du dépôt, qu'est-ce que c'est ?*

M. B. — Le Dépôt est un endroit où les gens qui ont « fait quelque chose de mal » et ont été arrêtés passent une nuit, quelquefois plusieurs, en cellule. Ils viennent des commissariats de police où on ne peut les garder et restent ici 24 ou 48 heures, exceptionnellement 5 ou 6 jours. Il n'y a que deux issues : le retour chez soi ou la prison. Le quartier des hommes est confié à des policiers et nous, nous avons la responsabilité du quartier des femmes.

Nous sommes dix sœurs et une surveillante chargées d'accueillir toutes les femmes arrêtées dans Paris, depuis celle qui n'avait pas ses papiers en règle, jusqu'à la criminelle en passant par toutes les catégories de vol, d'escroquerie, de trafic de drogue ou les terroristes.

Elles sont fouillées, puis réparties selon qu'elles sont mineures ou majeures, en garde à vue (c'est-à-dire encore dans la phase policière de l'enquête) ou de droit commun (déjà inculpées et déférées à la justice). On les soigne. On leur donne de quoi se laver, manger. Sauf récidive, on ne les revoit jamais.

F. et H. — *Vous faites le même travail que les policiers chargés du quartier des hommes ?*

M. B. — Oui ! Nous dépendons par contrat du préfet de police. Mais je crois que le fait d'être des femmes est important. Les personnes qui arrivent ici sont terriblement cloquées. Elles sont humiliées, extrêmement inquiètes, écrasées. Quand, en arrivant ici, elles trouvent des femmes, elles sont soulagées et portées à nous faire confiance.

F. et H. — *En quoi consiste votre travail ?*

M. B. — Nous travaillons petitement. Par exemple, nous nous sommes battues plusieurs années pour que dans les cellules, on remplace les paillasses sordides par des matelas propres. Ce n'est pas grand chose, mais c'est très important.

Ce qu'on voit arriver ici, ce sont des personnes humaines qui nous ressemblent. On est toujours tenté de ramener les gens à leurs actes. Or elles disent souvent « je ne sais pas ce qui m'a pris, je n'étais plus moi-même ». Alors, ici, on tâche de faire la différence entre l'acte qu'elles ont commis et la personne qu'elles sont. On le leur dit.

On ne revoit pas les femmes qui passent ici donc on ne sait jamais quel impact nous avons. On ne peut rien « évaluer ». Le sens de notre mission est clair. Une présence humaine et humanisante dans ces maisons où circulent haine et désespoir. Cela nous le faisons au nom de Jésus-Christ, mais ça, ça nous regarde !

F. et H. — *Le fait que vous soyez des religieuses, ça compte quand même ?*

M. B. — Bien sûr, nous sommes en costume. Alors, quelquefois, elles nous demandent pourquoi nous sommes là et la conversation s'engage là-dessus. Il arrive qu'on dise à une femme qu'elle est un enfant de Dieu, aimée de Dieu. J'indique la direction de La Mecque aux musulmans qui désirent prier.

Nous sommes au dépôt depuis qu'il a été créé dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Avant nous tenions la prison Saint Lazare.

Notre congrégation des sœurs de Marie-Joseph a été fondée tout de suite après la Révolution par une personne emprisonnée sous la Terreur, pour tenir les prisons. En 1971, nous nous sommes unies aux sœurs de la Miséricorde de Bordeaux avec lesquelles nous travaillons depuis très longtemps, qui, elles, accueillaient les prostituées. Nous sommes donc « sœurs de Marie-Joseph et de la Miséricorde ». Nous avons toujours été en prison ! Nous sommes une communauté priante et vivant de la fois à l'intérieur des prisons pour qui la « prise en charge spirituelle » des détenues est extrêmement importante.

F. et H. — *Vous êtes donc, au milieu de femmes, une communauté de femmes ?*

M. B. — Oui et ce n'est pas rien ! Notre groupe est uniquement féminin et ces « éléments féminins » y sont démultipliés ; par exemple je crois que nous sommes plutôt portées à nous empêtrer dans le détail des choses qu'à avoir une vue générale. Nous sommes très sensibles (mais les hommes le sont autant que nous).

Les choses retentissent beaucoup sur nous. Nous sommes capables de beaucoup de délicatesse, mais nous sommes aussi assez facilement meurtries. Il me semble aussi que, dans les communautés d'hommes, les compétitions pour le pouvoir sont plus accentuées. Chez nous le goût du pouvoir n'est pas exclu mais il me semble que ça se passe plutôt sur le mode de l'influence qu'on peut exercer ou non sur les autres ou sur la façon dont on se débrouille pour être reconnue.

F. et H. — *Vous êtes aussi responsable de la formation des novices. Qu'est-ce que ça signifie ?*

M. B. — Actuellement, il y a trois novices, une jeune de 22 ans, une professeur de lycée et une infirmière de la prison de Fresnes. Elles choisissent d'une part d'être religieuses, d'autre part d'être religieuses en prison. C'est étonnant, aujourd'hui, de tout quitter, de rompre avec le milieu dans lequel on vivait et de s'engager dans un système

de vie en communauté consacrée par le Seigneur. C'est cette consécration qui prime tout. Le fait de pouvoir, en étant consacré dans la vie religieuse, approcher des gens en totale détresse est second. Ce choix n'est pas rationnel. On ne choisit pas ça comme on choisit une voiture. C'est une histoire qui tient par des bouts de ficelle. On est amené là par des circonstances qui paraissent minimes. On est appelé, je crois que c'est Dieu qui mène l'affaire.

Mon rôle de formatrice c'est précisément de faire prendre conscience aux novices de cette histoire, de cet appel.

Et puis je les accompagne par la prière, la réflexion, l'échange tout au long de leurs deux années de noviciat : une année d'études bibliques et théologiques, une année de stages dans nos différents lieux de travail.

F. et H. — *Comment voyez-vous leur avenir, votre avenir ?*

M. B. — Je ne sais pas. Je sais seulement qu'au fur et à mesure des événements elles auront à vivre leur engagement. L'option profonde c'est la confiance en Dieu. Si on se remet totalement à Dieu dans la confiance, le problème de l'avenir ne se pose pas.

Tout est affaire de petit à petit, de disponibilité totale, au fil des événements.

Il y a des jours, on se dit : « — qu'est-ce que je fais là ? J'ai bousillé tout ce que j'avais par ailleurs ».

Mais qu'est-ce que je fais là, ça signifie aussi quel est le sens de ma présence ici ? Comment ne pas passer à côté de l'essentiel de ce que je suis venue faire ici ?

Je suis comme les femmes qui passent ici. En un acte j'ai bousillé toute ma vie d'avant.

Ma chambre est une cellule, semblable à celles des prisonnières. Mais moi j'y suis volontairement.

F. et H. — *Il y a une chapelle ici, vous célébrez l'eucharistie. Il y a donc un homme « nécessaire » ?*

M. B. — Oui, nous avons un aumônier. Il célèbre l'eucharistie et donne l'absolution. Nous reconnaissons le ministère du prêtre. Mais nous ne nous sentons pas dépendantes. Dans le temps, les communautés de femmes étaient très dépendantes des hommes. Le supérieur désigné par l'évêque faisait la pluie et le beau temps. Les religieuses étaient manipulées de l'extérieur. Il y a dix ans encore, les sœurs demandaient à l'aumônier pour qui voter. Maintenant, si un prêtre voulait s'ingérer dans nos affaires, la communauté y mettrait immédiatement le holà.

Les congrégations de femmes se sont réellement prises en main. Nous avons modelé une nouvelle constitution agréée par Rome. Notre supérieure générale est élue démocratiquement et elle gouverne la congrégation avec son conseil. Le problème du pouvoir du prêtre, pour moi, ne se pose pas. Ça ne me viendrait jamais à l'esprit de lui demander ce que je dois faire ici. Notre aumônier est lui-même religieux. Il vit en communauté. Nous échangeons avec lui les questions que pose ce type de vie sur un pied d'égalité. Nous partageons très paternellement.

Nous sommes une communauté... enfoutie !

(Interview recueillie par Joëlle CHABERT, Paris).

En périphérie, mission d'Église

Précisons déjà ce que nous sommes. Une fraternité de 4 ou 3 Dominicaines vivant sur un quartier de Marseille depuis plus de vingt ans — à l'origine le plus grand bidonville des quartiers sud et en voie de résorption jusqu'en 86 — ayant sa place dans les médias, « Portes ouvertes à la Carpolle », « bombes » à la Carpolle, départ de la « Marche de Solidarité » à la Carpolle. Les événements heureux et les drames s'y mêlent dans une terre riche d'humanité. Nous vivons sur ce terrain qui nous a façonnées plus que nous ne le façonnons, en professionnelles : deux infirmières à domicile, une infirmière aux Baumettes, reliées à des tas de gens qui en veulent et qui y viennent plus au titre d'une passion que d'un métier. Ceux qui y vivent sont des maghrébins (la majorité), des gitans et depuis peu des européens. Nous répondons à des besoins de santé qui vont bien au-delà de la maladie et qui conduisent à une présence. C'est peut-être cela qui nous situe le mieux, une présence qui se mesure à une génération, voisins de tous les instants par l'habitat et le partage. Nous n'avons aucune mission d'Église, j'entends confiée par l'Église hiérarchique, qui nous situe à la « périphérie » comme sont à la périphérie tous ceux avec qui nous vivons — marginales ou spécialistes selon que l'on nous situe par rapport à un monde ou un autre.

En fait que disons-nous de nous-mêmes ?

Si faire Église c'est la certitude qu'une bonne Nouvelle est à dire avec les mots de tous les jours pour une annonce d'un message de paix et d'amour, nous faisons Église. Nous sommes avec des croyants, musulmans ou gitans catholiques qui prient, qui nous interrogent sur notre foi,

nos pratiques, peuple hétéroclite, cosmopolite, chercheur de Dieu, peuple en marche au même titre que nous.

Nous avons des lieux de rencontre — aumônerie gitane où chacun, sœur, frère se retrouve au niveau de ce qu'il vit avec les gitans, baptêmes, veillées auprès des morts, pèlerinages et la vie de tous les jours. Nous avons des lieux de réflexion au sein des équipes Maghreb — équipes nationales — et où, au plan local nous avons pris l'initiative de réfléchir avec des musulmans, parce qu'il nous semblait impossible de continuer à se retrouver entre seuls chrétiens pour discuter de la vie ou de la « croyance » de l'autre.

Nous faisons une lecture de la Bible et du Coran, nous laissant interpeller par la Parole de Dieu, cherchant à arriver à une forme de prière qui ne sera peut-être que silence, écoute et cœur plus ouvert.

Dans tout cet ensemble nous nous voulons libres et nous le sommes, peut-être parce que nous n'entrons pas dans une institution définie, quadrillée.

A certaines périodes, certains responsables d'Église ont pu s'interroger sur notre ligne religieuse mais les années ont passé... Ce que nous vivons, d'autres le vivent en bien des points cardinaux de Marseille et d'ailleurs. Ce message de fraternité s'est enflé telle une semence, et pour la première fois cette année à Noël des évêques ont adressé aux immigrés qui sont en France une parole de fraternité et de paix.

Sœur Marie Bénédicte, DMC,
Marseille).

A l'hôpital, un aumônier

Rencontre avec Sœur Cécile Martin Laval, aumônier de l'hôpital Trousseau et sa collaboratrice Odile Bertrand.

(L'hôpital Trousseau est un hôpital d'enfants).

Sœur Cécile, vous êtes aumônier d'hôpital, qu'est-ce que ça veut dire ?

Le plus simple est de vous raconter concrètement notre travail d'hier, par exemple :

D'abord, il y a eu la mère de Céline. Céline a 3 mois et, depuis 3 mois, elle est en réanimation. A sa naissance, elle allait très mal. Ses parents, désespérés, ont demandé qu'elle soit baptisée. J'étais indisponible. Il y avait une infirmière chrétienne dans le service. C'est elle qui a baptisé Céline avec l'accord des parents. Depuis, nous avons bien fait connaissance. Hier, quelqu'un a dit à la maman de Céline : « les bébés en réanimation depuis leur naissance sont anormaux ». Alors elle a craqué et elle est venue à l'hôpital insulter le patron du service et l'accuser de « faire des expériences sur sa fille ». Ce médecin sait que nous sommes en relation. Il nous a appelées. La maman de Céline était dans un désarroi total. Il n'y avait rien d'autre à faire qu'à l'écouter longtemps. Ecouter, reprendre un mot sur lequel nous puissions porter témoignage, c'est cela aussi notre travail.

Plus tard, je suis passée voir Catherine, une jeune leucémique. Elle regardait la télé avec son père. Je les ai laissés. Et là, j'ai rencontré une des médecins du service très angoissée : elle venait de vivre, quelques jours auparavant, la mort de Jérémie. Elle lui avait tenu la main jusqu'au bout et elle

voyait venir la mort d'un autre enfant. Elle n'en pouvait plus. Alors, nous sommes restées un long moment ensemble, à parler. Quand un enfant meurt, le travail des médecins est terminé. Nous, après la mort d'un enfant, il nous arrive de revoir ses parents ; il y a une suite ; d'une certaine façon, il y a de la vie qui continue.

Ecouter, accompagner, parler, c'est donc ça votre travail ?

Essayer de créer des relations vraies, susciter des contacts, être auprès des enfants, aider les parents, entendre les soignants...

Nous ne pouvons pas aller partout. Nous allons là où on nous demande. Mais dès qu'on établit une relation en profondeur avec quelqu'un dans un service, ça fait boule de neige et les contacts se multiplient. Il y a environ 30 services dans l'hôpital. Il y en a que nous visitons tous les jours : les grands brûlés, la réanimation, les services de « pointe » où il y a le plus de souffrance et de misère. Il y en a d'autres où nous allons selon les besoins des enfants et des familles. Nous y allons aussi pour le personnel qui vit des choses difficiles.

L'aumônerie d'hôpital, c'est un travail sérieux, qui va très loin. Ce n'est pas un service qu'on rend en passant. Quand on commence à accompagner quelqu'un, on va jusqu'au bout. Et nous représentons une institution.

Vous dites : « Nous représentons une institution », n'attend-on pas parfois de vous des actes rituels de « fonctionnaires » ?

Pas trop, peut-être justement parce que nous sommes dans un hôpital d'enfants. La question de l'absolution ou du sacrement des malades par exemple, ne se pose pas vraiment. Le seul sacrement qu'on nous demande, c'est le baptême. Or celui là, précisément n'importe quel chrétien peut le donner.

Il ne faudrait surtout pas réduire le prêtre à un « distributeur » de sacrements que les autres ne pourraient pas donner. Mais les gens qui demandent l'aumônier, ne s'attendent-ils pas à voir un prêtre ?

Si. Les parents qui appellent l'aumônier pour baptiser leur enfant attendent plutôt un prêtre. Quand la secrétaire leur dit : « j'appelle sœur Cécile », ils sont étonnés. Mais une fois qu'on fait connaissance, il n'y a plus d'obstacle. Et puis, je suis religieuse. Pour les gens, une religieuse, c'est une femme d'Eglise; pas un prêtre mais pas non plus n'importe quelle femme; c'est un petit quelque chose en plus. Odile est mère de famille et ça compte aussi. Les gens disent : « elle a des enfants, elle. Elle peut comprendre. » Nous sommes dans un hôpital d'enfants et les femmes bénéficient d'un à priori : on leur reconnaît une manière privilégiée d'aborder les enfants, d'être proches d'eux qu'on accorde moins aux hommes et encore moins aux prêtres.

Et puis, nous ne sommes pas seules : l'autre jour, un père avait préparé avec moi le baptême de son nouveau-né en danger de mort. Au dernier moment, il a demandé la permission de ne pas assister à la célébration. Il était à bout. Le personnel est resté pour prier, pour voir, pour rien... Ça fait une assemblée d'Eglise.

Quand un enfant meurt vous chargez-vous des funérailles ?

Il n'y a pas de chapelle à l'hôpital. Nous demandons aux parents ce qu'ils souhaitent.

L'autre jour, Norbert est mort. Ses parents m'ont dit : « on ne veut pas que notre fils soit enterré comme un chien. On veut un enterrement religieux ». Je leur ai proposé de contacter une paroisse. Mais ils m'ont répondu : « c'est à l'hôpital que Norbert a souffert pendant 9 mois, c'est là qu'il a vécu avec d'autres enfants, les infirmières, les médecins; alors c'est à l'hôpital que ce serait le mieux. »

J'aurais pu m'occuper seule de cette célébration mais j'étais trop atteinte. J'ai fait appel à un ami prêtre; nous avons préparé ensemble la célébration qui a eu lieu ici.

Récemment, un couple a perdu son enfant. Ils n'avaient pas la foi mais ils voulaient passer à l'église. Nous avons préparé la cérémonie avec un prêtre de la paroisse voisine. Les parents ont eux-mêmes trouvé des gestes très parlants et, après, ils nous ont écrit que ça les avait aidés.

Certains parents ne peuvent supporter d'être devant leur bébé mort. Ils préfèrent garder le souvenir de leur enfant vivant et ils abandonnent le corps. La semaine dernière, un bébé est mort, venant d'une maternité. Ses parents n'ont pas voulu le voir. Au téléphone ils nous ont demandé de prier près du corps et de venir parler avec eux ensuite. La jeune maman était au fond de son lit, à la clinique. Nous sommes restés longuement ensemble. Le papa a craché toute sa haine contre « Dieu qui laisse mourir les petits enfants ». Mais, quand nous les avons quittés, ils nous ont embrassés et ils nous ont remerciés du fond du cœur.

Comment voyez-vous l'avenir ? Que souhaitez-vous ?

Je voudrais que les aumôneries d'hôpitaux soient signes de vie. Je voudrais que quelque chose de la tendresse de Dieu y paraisse. A travers l'aumônerie se tissent des liens où se joue un « accompagnement » qui a quelque chose à voir avec l'amour de Dieu pour les êtres humains.

Quand je vois un enfant, un père, une mère souffrir je me mets en rogne contre

Dieu : « Seigneur, cette souffrance des enfants, des familles, des infirmières, je n'en suis pas responsable, je n'y peux rien. C'est insupportable. Débrouille-toi. » Et puis, je pose tout ça devant lui. Je ne sais pas bien qui est Dieu, mais quelquefois je me dis que si on se prenait moins au sérieux, si on faisait plus confiance... il pourrait davantage. Il pourrait mais pas dans le sens où nous entendons habituellement « pouvoir ». Dieu est tout puissant en amour, pas en pouvoir. C'est notre demande

qui est importante. Dans l'évangile, quand quelqu'un demande avec confiance, quelque chose se produit... Alors...

En tout cas, je peux dire une chose : il faut aider les enfants à vivre jusqu'au bout. La mort peut ne pas être uniquement génératrice de mort. Au cœur de la mort, il y a des clins d'œil de la vie.

(Interview recueillie par Joëlle CHABERT, Paris).

A Palerme le 21 novembre 1982, Jean-Paul II rencontrait trois mille religieuses, représentant toutes les congrégations de Sicile. Ceci est extrait de son discours.

LA FIERTE SAINTE ET HUMBLE DES RELIGIEUSES

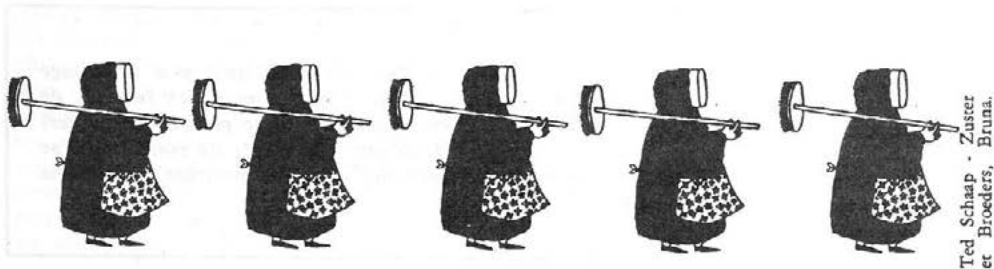
Tout d'abord, je voudrais vous faire la recommandation suivante : gardez et développez une conception juste et élevée de la vie et de la consécration religieuse, dans la ligne de ce que le Magistère a toujours enseigné et enseigne encore.

En second lieu, n'oubliez pas votre rôle spécifique de femme à l'intérieur de l'Eglise et au service de l'humanité. Aidez-vous vous-mêmes et aidez l'Eglise, avec l'aide de l'Esprit et appuyées sur une réflexion pondérée, à mettre de mieux en mieux en lumière ce rôle. Comme la Très Sainte Vierge Marie est partie intégrante du plan

divin du salut, ainsi la femme, surtout si elle est religieuse, est à l'image de Marie, la femme idéale, et elle a donc elle aussi sa part propre et essentielle dans le salut de l'humanité. Et puisqu'elle reproduit en elle le mystère marial, la religieuse est aussi l'image de l'Eglise dont Marie, comme le dit le Concile (Lumengentium, n° 63), est la « figure », le « type ».

Si vous êtes toujours convaincues du rôle irremplaçable qui est le vôtre, vous en concevrez une fierté saine et humble, et vous ne serez pas tentées de désirer d'autres rôles ou d'autres fonctions qui dénatureraient votre image dans l'Eglise.

7 décembre 1982 - Osservatore Romano.



Ted Schamp - Zuster et Broeders, Bruna.

En hôpital psychiatrique, les aspirations de l'aumônier

Sœur Marie Bénil est aumônier de l'hôpital spécialisé Vinatier de Lyon.

Au début de mon ministère, j'aurais souhaité consacrer comme le prêtre, actuellement cela ne m'intéresse plus. Inconsciemment, est-ce que je ne revendiquais pas une certaine forme de pouvoir ? Actuellement, je suis beaucoup plus sensible au problème du sacrement des malades et de la réconciliation. Dans ces deux sacrements, la question du pouvoir ne se pose pas comme dans l'eucharistie. Pour moi, il s'agit alors davantage du rapport à l'homme souffrant et culpabilisé.

.....

J'aimerais donner le sacrement des malades. C'est peut-être parce que je suis une femme et aussi une infirmière. Je suis faite pour guérir et soulager. Je ne dis pas que le sacrement guérit, mais c'est un geste que j'aimerais faire... Je ne peux faire que très peu de signes, or nous en avons besoin.

.....

J'aimerais aussi pouvoir donner l'absolution, pouvoir dire : « Tes péchés sont pardonnés, ce n'est pas moi qui pardonne, c'est Jésus ».

.....

Un jour une malade vient me trouver très angoissée : « Je viens de faire des bêtises, je veux me confesser ». Elle m'a raconté ce qui lui était arrivé, puis s'est mise à genoux : « Vous me donnez l'absolution ? » Ne pouvant faire ce geste je lui ai rappelé l'évangile de la femme adultère et lui ai dit que Dieu l'aimait et pardonnait, mais cela ne lui suffisait pas, elle voulait l'absolution. J'avoue que j'ai ressenti cette impossibilité d'une façon assez douloureuse. Je crois que la femme est faite pour donner la vie. J'avais l'impression que cette malade me demandait la vie. Elle voulait renaitre.

(Extrait des propos recueillis par Mireille DEBARD pour « Lumière et Vie », n° 151,

On parle beaucoup du visage paternel de Dieu. Je crois qu'il y a un visage maternel de Dieu à présenter. Ne serait-ce pas notre rôle à nous les femmes de montrer ce visage maternel de Dieu ? Je ne crois pas que notre place (d'aumônier) soit exactement la même que celle du prêtre. Il détient une forme de pouvoir qui se rattache au fait qu'il est un homme. Je ne revendique pas sa position, je cherche la mienne. (Sœur Marie BENIL).

Dans la ville,

religieuse incognita

Venant de Bretagne, arrivant à Paris, il fallut penser d'abord à trouver un appartement.

Mi-temps.

La communauté de départ comptait trois sœurs et nous souhaitions qu'il y en ait une quatrième sans tarder. Il valait donc mieux trouver tout de suite un appartement suffisamment spacieux pour quatre célibataires. En début je pensais d'ailleurs que ce ne devait pas être trop difficile. Nous avons d'abord cherché dans le monde des religieuses. Sans résultat.

Sans signes distinctifs.

Puis je suis allée frapper à la porte de quelques grands presbytères. Sans doute n'avais-je pas assez de signes distinctifs ? Toujours est-il que l'expérience fut éprouvante. Je comprenais très bien que les prêtres en aient assez de se voir sollicités pour des services semblables tous les jours et plusieurs fois par jour. Aussi est-ce sans trop d'amertume que je collectionnais les longues attentes, les entrevues très brèves, les ajournements et les refus. Toutefois, venant d'une ville de province où j'étais très connue et reconnue avec mon statut et mes responsabilités, je trouvais assez pénibles les soupçons éventuels.

Pas convenable ?

Ne trouvant rien par l'intermédiaire des paroisses, je me suis mis à lire les petites annonces. Nouvelle série de déceptions.

Une fois pourtant je crus trouver : quatre pièces très propres dans une petite rue assez tranquille du 14^e et un loyer raisonnable. Ma candidature fut retenue et la personne qui faisait visiter l'appartement me fit asseoir pour remplir les formalités d'usage. « Le nom de votre Mari ? » Je suis célibataire. « Mais alors pourquoi quatre pièces ? » Nous serons trois au moins... je veux dire trois femmes (la précision répondait à une interrogation muette sur le visage de mon interlocutrice). « Alors ce n'est pas possible, les propriétaires sont des gens très convenables et qui tiennent à la moralité des locataires ». Mais... nous sommes une communauté de Religieuses ! « C'est encore pire. Inutile d'insister ». Avec les deux autres sœurs je commençais à m'interroger sérieusement sur ce que représentait à Paris le témoignage de plusieurs religieuses vivant ensemble.

A proximité.

Nous n'avons jamais trouvé à un prix accessible pour nous un logement assez grand. La communauté a tenu bon, nous

sommes quatre depuis quatre ans. Mais chacune a cherché un appartement à proximité, ou du moins pas trop loin, de son travail. Nous nous retrouvons et nous partageons le plus possible entre nous. Pour ma part j'ai vécu six ans dans un immeuble ancien du 14^e. Deux jours après mon arrivée une voiture d'origine bretonne a soupçonné que j'étais bretonne aussi au vu de mon nom sur la boîte aux lettres. Ainsi naquit une relation profonde qui a duré six ans. Je ne saurais dire le nombre de services de toutes sortes que nous nous sommes rendus. Nous parlions de tout, de religion aussi.

Beaucoup d'autres relations se sont établies peu à peu : avec un jeune couple à l'occasion d'un début d'incendie chez eux, avec deux étudiants à cause de leur tapage nocturne, avec les uns et les autres devant les boîtes aux lettres. Les gardiens n'ont jamais pu comprendre pourquoi je recevais tant de gens de toutes sortes et me l'ont fait savoir. Tout le monde a fini par savoir

qui j'étais. Cela m'a valu de grands sourires et quelques passe-droits de la part du facteur antillais.

Dans l'immensité de l'ordinaire.

Depuis cinq mois je suis en banlieue, toujours seule et appartenant à la même communauté. Ici j'ai d'emblée été connue comme religieuse et je retrouve les attentions de ceux qui fréquentent l'église de lieu. Mais en circulant dans les rues ou au milieu des tours des villes nouvelles, au marché ou dans les grands magasins, j'expérimente encore l'incognito, la force d'un regard bienveillant, l'immensité de l'ordinaire. Et j'aime me rappeler le mot de la jeune voisine de Paris à qui je faisais mes adieux : « Je ne vous l'ai jamais dit, mais parce que vous étiez là tout près, avec mon mari on s'est souvent dit : et si Dieu existait vraiment ? »

POURQUOI, MON EGLISE ?

Tu me dis oui quand j'ose dire Dieu par ma présence à l'hôpital,
Tu me fais confiance quand je parle en ton nom,
Tu dis oui à mon intimité avec le mourant.
J'écoute celui qui geint,
Je prie à la place de celui qui ne peut plus parler,
Je veille, je tiens une main,
Je partage l'Eucharistie, mais
Mon accompagnement s'arrête là...
Si mon frère malade, depuis si longtemps en chemin avec moi, demande l'onction de mes mains...
Tu me dis « non ».
Et ça nous fait mal...
Il paraît que les premiers chrétiens assuraient cette fonction ?
Alors dis-moi, mon Eglise, pourquoi je ne puis aller jusqu'au bout de mon accompagnement,
Dis-moi pourquoi, mon Eglise...

Suzanne GOMAS, aumônier à l'hôpital Curie, Paris.

(Extrait de Aumônerie d'hôpital, n° 101, janv. 84 - 106, rue du Bac, 75007 Paris).

5 ans de formation mixte

Il ne s'agit plus dans ce dernier article du dossier « Témoignages » des initiatives de telle ou telle congrégation apostolique, mais de la relation d'une expérience de formation qui nous intéresse au plus haut point à Femmes et Hommes : une équipe mixte de formateurs pour un groupe mixte inter-congrégations de novices.

Depuis presque cinq ans maintenant, je fais partie d'un groupe de formateurs, femmes et hommes, religieuses et religieux, qui reçoivent de leur congrégation mission d'initier des jeunes à la vie religieuse. Notre rôle est d'assurer ensemble une partie importante de la formation des novices qui se regroupent régulièrement ; c'est ce que nous appelons l'inter-noviciats ignatien de la région de Lyon. A titre d'exemple, voici comment se compose cette année ce regroupement :

- 9 formateurs, 7 femmes et 2 hommes, de 9 congrégations différentes ;
- 30 novices, 14 femmes et 16 hommes, répartis sur 2 années.

Pourquoi ce regroupement au niveau des congrégations ?

Et pourquoi ce regroupement mixte ?

On pourrait invoquer un manque d'effectifs dans chaque congrégation et une pauvreté dans l'encadrement. Il est sûr que les petits nombres ont provoqué une recherche de moyens adaptés dans la mise en commun des forces disponibles pour la formation de ces jeunes. Pourtant je crois que le ressort fondamental est plus profond. Et après dix années d'existence, nous pouvons dégager deux enjeux importants :

— partager, en vue d'une réalisation commune, les richesses de nos expériences de vie humaine, baptismale, ecclésiale et religieuse, en tant que femme ou en tant qu'homme d'aujourd'hui, et ceci à égalité de responsabilité. Ce partage et cette collaboration sont mis au service de la formation des jeunes ;

— préparer des femmes et des hommes pour l'Eglise d'aujourd'hui et de demain, capables d'inventer une nouvelle manière de travailler ensemble à l'évangélisation du monde.

Une source commune : Ignace de Loyola.

Nous formons donc une équipe de femmes et d'hommes, de congrégations très différentes par leur nombre, leur charisme propre, leur zone géographique d'influence, leur type d'engagement dans l'Eglise, leur rapport au monde. Mais nous avons une source commune qui fait l'unité de ce groupe et qui est pour nous un point de référence essentiel : nous nous rapportons tous à l'expérience spirituelle fondatrice d'un homme du XVI^e siècle : Ignace de Loyola. Il a été l'initiateur dans l'Eglise d'un grand courant spirituel qui porte encore ses fruits aujourd'hui chez des laïcs autant que chez

des religieux. L'un de ces fruits a été l'émergence dans l'Eglise d'une vie religieuse apostolique en rupture d'avec l'unique modèle monastique. Cette vie religieuse a obtenu droit de cité plus vite chez les hommes que chez les femmes. Il aura fallu plusieurs siècles aux congrégations féminines pour vivre librement de cette inspiration... et tout n'est pas gagné aujourd'hui !

Nous nous appuyons donc sur cette expérience fondatrice (les premières années de la conversion d'Ignace, donc bien avant la fondation de la compagnie de Jésus) puisque c'est en elle que s'enracine réellement mais de façons différentes nos diverses familles religieuses. Ceci est important pour comprendre comment nous pouvons nous dire différents, mais pourtant à égalité dans cette collaboration.

Le respect de la vocation personnelle.

Avant d'aborder directement cet aspect, je voudrais rappeler l'objectif principal de la formation première :

Il s'agit d'initier un jeune à vivre son engagement baptismal selon sa vocation personnelle nouvellement reçue et reconnue, dans une forme précise de vie religieuse apostolique et ignatienne : celle que propose une congrégation, porteuse de toute une tradition vivante.

Intégration à un corps apostolique et respect de la vocation personnelle de chacun, fragilité des générations qui montent et exigence d'une vie évangélique en pleine pâte humaine, autant d'éléments qui nous demandent de mettre l'accent sur une formation visant à une bonne structuration de la personne dans toutes ses dimensions. La spiritualité ignatienne nous offre bien des éléments qui nous permettent d'atteindre cet objectif.

Chaque congrégation a un noviciat qui lui est propre avec son formateur ou sa formatrice ainsi que ses exigences particulières de vie et de formation. Mais pour chaque noviciat, un des temps forts de cette formation est la participation à l'inter-

noviciats ignatien. En période dite ordinaire, au cours de la première année, les novices se retrouvent deux jours entiers par semaine. Viennent s'ajouter des périodes plus longues de sessions ou de retraites. Les stages, que nous appelons volontiers « expérimentations », se situent hors noviciats ou inter-noviciats. Mais la plupart du temps, un bilan en est fait dans le cadre de l'inter-noviciats.

C'est l'équipe des formateurs qui pense le déroulement de ces temps en commun, tant du point de vue du contenu que de la pédagogie à mettre en œuvre pour atteindre les objectifs visés.

Dans ce travail commun, deux convictions nous habitent :

— la nécessité de prendre en compte chaque formateur dans ce qu'il est réellement en tant que personne, avec son histoire, ses richesses, ses limites, sa formation, son intégration dans telle ou telle famille religieuse ;

— la foi dans la mission reçue qui nous met tous à égalité pour ce travail nous demandant de mettre en œuvre toutes nos compétences pour la réalisation de cette mission, étant certains en même temps que ce n'est que l'espace dans lequel un Autre travaille.

Une articulation harmonieuse.

Dans le concret, cette collaboration n'a rien de bien extraordinaire. Simplement, elle existe dans les faits. Quelques exemples permettront d'en avoir une idée :

— les interventions à faire auprès des novices : on met en commun les documents utiles, y compris l'intervention des années précédentes faite par un autre. On défriche ensemble, on travaille, on partage nos réactions et réflexions. Puis on fait confiance à celui ou celle qui aura à intervenir. Mais après, on fait une évaluation commune, soit immédiate, soit en fin de trimestre, en fonction des fruits obtenus à court terme ou à plus long terme. J'ai vu un même sujet remis sur chantier plusieurs années

de suite. Ce qui est donné ou vécu n'est plus l'œuvre d'une personne mais d'une équipe ; les jeunes le sentent très bien.

— les retraites : chaque formateur « accompagnant » ses novices (au sens où il est entièrement responsable du cheminement personnel de chacun). S'il ne se sent pas prêt à le faire, ses novices sont pris en charge par un autre formateur du groupe. Quand il y a des interventions à faire au groupe entier des novices en retraite, il y a toujours systématiquement alternance d'un homme et d'une femme. Ce n'est pas sans importance quand on sait qu'il y a un parcours d'un mois entier avec une ou deux interventions par jour. Et il est toujours entendu qu'il y a priorité du chemin personnel du novice sur le parcours commun du groupe, ceci au jugement de chaque formateur.

— le soutien mutuel et la collaboration se situent aussi à un autre niveau plus délicat mais important : c'est ce que nous appelons la corresponsabilité. Il ne s'agit plus de l'organisation et de la mise en œuvre de la formation à l'inter-noviciats, mais de la vie même du groupe, de chacun de nos noviciats et des questions que nous pose l'accompagnement personnel des jeunes. Les plus anciens dans la responsabilité peuvent aider par leur expérience, mais les plus nouveaux bousculent les certitudes et posent des questions fondamentales. Nous nous aidons à aller toujours plus avant dans notre responsabilité, mais dans une grande discrétion, et surtout en laissant chaque formateur prendre les décisions pour ce qui concerne son propre noviciat.

Une équipe de formateurs qui rayonne.

Presque dix ans de travail en commun ont permis de développer bien d'autres activités qui dépassent le cadre du noviciat : la prise en charge des jeunes pendant cette période nous a rendu attentifs aux jeunes en recherche de vocation ou simplement d'un sens à donner à leur vie, puis de proche en proche aux religieux et religieuses en cours d'insertion dans la vie de l'Eglise

après leur formation, et enfin aux hommes et femmes que nous cotoyons en recherche de sens, de points de repère, de lieux de discernement. Cette équipe de formateurs a été et reste une des plaques tournantes de la recherche et de la mise en œuvre d'un certain nombre de propositions qui ont pris corps dans la région lyonnaise et se sont développées grâce à un réseau de relation entretenu par ce travail commun.

Pour les formateurs, une complémentarité hommes/femmes.

Pour moi c'est la première fois que je peux trouver dans une structure d'Eglise un type de collaboration, d'échange et de partage de responsabilité où les différences de personnalité, de sexe, de formation ou de type d'insertion dans le monde et dans l'Eglise ne sont pas d'abord conflictuelles ou agressives mais constructives. Je suis plus moi-même, et c'est certainement tout gain pour la mission qui m'est confiée.

L'objectif même de la formation dont j'ai parlé plus haut nous oblige à nous situer, nous aussi formateurs au niveau de l'être, et ceci dans notre manière d'agir, d'intervenir ou simplement de vivre. La médiation d'un apport d'ordre biblique, théologique, anthropologique ou autre n'est pas première, même si elle a son importance au niveau du contenu. Si nous acceptons de nous situer autant qu'il nous est possible en vérité par rapport à nous-mêmes, nos différences prennent alors tout leur sens.

Un des fruits de cette collaboration est la complémentarité des approches masculines et féminines.

Une de mes collaboratrices en témoigne.

« Qu'il en soit ainsi par nature ou comme résultat de notre culture ou de notre éducation, il faut bien admettre qu'il y a dans l'analyse des situations, dans l'appréhension des questions, dans la manière de s'investir dans une tâche, des différences assez marquées et assez générales pour

qu'on puisse parler d'approches de type masculin et d'approches de type féminin. Le compagnonnage avec des hommes au sein d'un travail d'équipe assez important nous permet de mieux situer, en évitant peut-être le risque de démesure, ce qu'on peut appeler les « qualités féminines » (intuition, sensibilité, sens des nuances...). Je pense qu'il en est de même du côté masculin. »

Cette complémentarité me permet de développer mes capacités personnelles, telles qu'elles existent en moi, sans référence à une image de type féminin ou masculin. Mais ce n'est pas sans combat. Par exemple j'ai trouvé très dur d'avoir à parler devant des formateurs hommes et devant des jeunes, hommes ou femmes, souvent beaucoup plus formés que moi sur un plan professionnel, intellectuel ou technique. Quand j'ai osé parler à ma manière, avec l'aide de la réflexion de l'équipe, j'ai beaucoup progressé. Cela ne se réalise pas en un jour, car la parole, en milieu ecclésial, a longtemps été confisquée par les hommes. Et on ne change pas facilement des habitudes bien ancrées en nous par une longue histoire des femmes et plus particulièrement des religieuses, combien encore souvent dépendantes des hommes !

Du côté des formateurs-hommes, il est parfois difficile d'accepter de travailler dans une équipe à forte majorité féminine. Mais c'est considéré finalement comme très fructueux : « pour moi cette collaboration évite l'intellectualisme ; elle permet à mon affectivité de transparaître dans ma manière d'être. Les femmes, par leur manière d'être et d'agir, provoquent ma réflexion par leur intuition, réflexion qui sans cela resterait stérile parce que trop cérébrale. Mais l'éducation côté homme ne fait que commencer. Autre chose est de parler collaboration en mixité, autre chose est de la vivre effectivement. Plus difficile est pour l'homme de ne pas prendre trop vite le pouvoir laissé libre par crainte par la femme. Là encore, il est nécessaire d'insister avec patience pour que la femme prenne le pouvoir et de lui donner des moyens appropriés pour qu'elle y parvienne » (d'un de mes collaborateurs).

Pour les novices, un apprentissage de la reconnaissance mutuelle.

Les réactions sont diverses devant cette proposition du travail en mixité. Elles vont d'un accueil très favorable chez beaucoup à une surprise voire même une forte opposition chez quelques-uns, surtout côté masculin. Quelles que soient les expériences déjà vécues en mixité des jeunes qui se présentent au noviciat, l'éducation à un véritable partenariat homme-femme, à une vraie reconnaissance des différences n'est pas terminée. Dans les meilleurs des cas, elle est tout juste amorcée. Et l'entrée au noviciat risque de faire oublier cet aspect puisqu'ils choisissent de mener leur vie dans des communautés unisexuées. L'inter-noviciats joue alors un rôle non négligeable, voire même indispensable pour une telle éducation.

Les conditions de vie pendant cette période sont propices à faire remonter les questions profondes :

— les novices sont en train de perdre leur identité sociale. Ils ne sont plus médecin, technicien, assistante sociale, orthophoniste, ouvrier... responsables syndicaux, militant à l'ACAT, permanents de mouvements... Ils sont réduits à être Christian, Jacqueline, Pierre ou Marie...

— ils ne sont pas confrontés ensemble à une tâche commune à réaliser ;

— de plus, ils sont réunis dans la même perspective d'un célibat vécu dans la chasteté.

Ils n'ont donc plus de fonction, ni de rôle à jouer. Pas de refuge possible dans un « personnage », du moins pas longtemps. La seule issue est celle de la vérité et donc de la reconnaissance mutuelle. Il peut donc se faire, si nous y sommes attentifs, une vraie redécouverte du sexe opposé.

Dans le quotidien des rencontres, on voit apparaître des comportements révélant l'existence en eux, de préjugés archaïques dont nous sommes tous imprégnés, et ceci chez des jeunes certainement convaincus de l'égalité de l'homme et de la femme. Il est

alors important de les laisser apparaître et d'oser les nommer et les reconnaître, au risque de surprendre profondément les intéressés eux-mêmes. A partir de là et à la faveur de cette période de restructuration intérieure, il peut s'amorcer une vraie conversion des mentalités.

Par ailleurs, dans un milieu effectivement mixte, il y a une manière très réaliste d'aborder les questions posées par la chasteté vécue dans le monde d'aujourd'hui. Et la présence au cours de la formation de laïcs, célibataires ou couples leur permet également de découvrir positivement et dans une perspective de complémentarité les diverses vocations dans l'Eglise.

Nous rencontrons encore une vraie difficulté devant la différence de niveau intellectuel, ce qui ne devrait pas être un obstacle, compte tenu de ce que je disais plus haut. C'est que nous sommes encore très

imprégnés de modes de pensée ou d'agir et peu inventifs pour nous en dégager. Il nous reste du pain sur la planche. Il en va de l'avenir de l'Eglise.

En tant qu'équipe de formateurs, nous restons avec beaucoup de questions non résolues et nous sommes conscients des insuffisances et des limites de notre recherche. Mais il nous semble que nous avons à poursuivre dans le sens d'une conversion de notre propre manière de voir.

Il reste à nous tous, dans l'Eglise, une longue route à parcourir pour rejoindre un peu mieux notre véritable identité d'homme ou de femme selon le dessein de Dieu :

« Dieu créa l'homme à son image,
à l'image de Dieu il le créa,
homme et femme il le créa ».

Suzanne VALENTIN,
sœur de la Retraite, Lyon.

NOS EDITIONS

Tous les exemplaires de l'ancienne série, encore disponibles	5 F
Les numéros 1 à 6 de la nouvelle série	10 F
Le numéro 7, <i>Culte marial et psychanalyse</i>	}
Les numéros 8 et 9, <i>spéciaux anniversaire</i>	
Le numéro 10, <i>Des évêques s'engagent</i>	15 F
Le numéro 11, <i>Les femmes aussi font l'Eglise</i>	}
Le numéro 12, <i>Prendre nos corps à cœur</i>	
Le numéro 13, <i>Feu La Virilité</i>	20 F
Le numéro 14, <i>Re-Concilier</i>	20 F
Le numéro 15, <i>Jésus, Marie, mais où est donc passé Joseph ?</i>	20 F
Aux Editions CEFA, Bruxelles, trois brochures :	
<i>Saint-Jean de la Croix est-il féministe ?</i> , Yvonne Pellé-Douël	8 F
<i>Pour une liturgie non-sexiste</i> , quelques textes et expériences	12 F
<i>Et vos filles prophétiseront</i> , deux théologiennes parlent de l'Eglise de demain. Elisabeth Shüssler-Fioranza, Mary Hunt	15 F
Dossier du colloque de Lyon, septembre 1982 :	
<i>Des femmes aussi font l'Eglise</i>	30 F
Dossier Plate-Forme Familles :	
<i>Familles et sexualité, Interrogation chrétienne 1980</i>	20 F
<i>L'Eglise et les femmes</i> (bibliographie analytique 1980-1982)	10 F

NOUVEAU DROIT CANON

Un monde où il n'y a plus ni homme, ni femme

Nous ne pouvons reprendre dans les limites de la revue tout ce qui est dit dans le nouveau droit canon sur le nouveau droit des religieux (ieuses), en particulier sur les très grands progrès faits quant au respect du caractère particulier de chaque institut. Cet article est donc essentiellement centré sur la situation des religieuses.

Arrêtons-nous quelques instants sur la place faite à toutes les femmes dans la vie de l'Eglise.

— « Le Code, prenant acte que « les femmes là où elles ne l'ont pas encore obtenue réclament la parité de droit et de fait avec les hommes » (Gaudium et spes 9 § 2) s'est efforcé de leur donner accès aux fonctions ne découlant pas directement des ministères ordonnés ». C'est dire que comme les laïcs-hommes, elles peuvent — grande nouveauté — siéger comme juge dans un tribunal ecclésiastique, si elles en ont la compétence, « coopérer à l'exercice du pouvoir judiciaire de l'évêque », dans la curie diocésaine être chancelier ou notaire (sauf pour certaines causes concernant les prêtres), membre du conseil des affaires économiques ou économiste du diocèse !

— « Une timidité demeure pour leur permettre d'accéder à des ministères liés plus particulièrement au culte ».

Comme les laïcs hommes, elles peuvent assurer la prédication dans les églises — « homélie exceptée » (?) — présider les prières liturgiques, conférer le baptême, distribuer la communion. « Cependant les fonctions de l'acolyte (celui qui sert à l'autel) ne sont pas permises aux femmes.

Elles ne peuvent donc pas être non seulement prêtre ou diacre, mais non plus lecteur ou acolyte.

— « Cette ouverture se présente la plupart du temps comme une possibilité offerte, une suppléance à assurer là où manquent les ministres ordonnés ou institués ».

« Les laïcs — hommes et femmes — peuvent être amenés à coopérer avec l'évêque... peuvent être habilités à présider les prières liturgiques... peuvent être délégués par l'évêque pour assister aux mariages en tant que témoins officiels de l'Eglise, là où manquent des ministres ordonnés ». Une paroisse peut leur être confiée (sous la responsabilité d'un curé) en raison de la pénurie de prêtre, etc., etc...

La situation des religieuses.

Les consultants ont mis en œuvre l'élimination de toutes formes de discrimination

entre religieux et religieuses. Et ceci par deux ordres de mesures :

1. en supprimant des mesures qui n'afectaient que les religieuses : entre autres l'obligation du postulat, la dot à fournir...
2. en appliquant à tout institut de droit diocésain et aux monastères « sui iuris » (1) des mesures qui ne s'appliquaient qu'aux Instituts de femmes. Par exemple : nécessité d'autorisation de l'Évêque pour certaines aliénations de bien, présidence par l'ordinaire du lieu de l'élection de la ou du supérieur, recommandations au sujet des confesseurs...

— ou en ne faisant plus mention d'autres points anciens de divergence... sauf !

Dernier point : la clôture des moniales.

Si la vie des religieuses apostoliques est traitée par le nouveau Code de la même manière que la vie apostolique masculine, pour les moniales une discrimination — et pas des moindres — subsiste : la clôture.

La « clôture papale » est maintenue pour les moniales contemplatives. La clôture

(1) Monastère qui ne fait pas partie d'une congrégation monastique, donc n'a pas, au-dessus de son supérieur, un supérieur majeur, c'est-à-dire la majorité des monastères de moniales.

— Les citations de cet article proviennent d'un article fort documenté : « *La femme et la religieuse - situation dans le Code de 1983* », d'Éliane de Montebello, p.s.a. dans le numéro de mai 1983 de la revue « *Vie Consacrée* » (61, rue de Bruxelles, B 5000 Namur - Belgique), publiée par le Centre de Documentation et de Recherche Religieuses.

— Voir également « *Le nouveau droit des religieux* » de M. Dortel-Claudot, s.j. dans le numéro de septembre 1983 de la revue de la REPSA.

constitutionnelle, adaptée à la tradition de chaque famille monastique, a été refusée.

Pourquoi la commission a-t-elle transgressé le principe de non-discrimination sur ce point ? et sur ce point seulement ? Pourquoi pour les moniales contemplatives et pas pour les moines ? Quand on parle du monde des monastères qui « ne réagit pas à l'unisson » sur cette question de clôture, oublie-t-on qu'autour de cette institution, dont la finalité première a été de séparer les moines des moniales avant que de séparer les moniales du monde (2), s'est développée toute une « mystique »... qui est devenue mystificatrice ?

La commission de révision a suivi les directives émanant de l'Assemblée plénière de la Congrégation pour les religieux et les Instituts séculiers. Ceci expliquerait peut-être cela ?

Malgré leur déception, bien des moniales s'efforcent et s'efforceront de prouver par leur pratique que la prudence qui a guidé cette décision discriminatoire n'est pas toujours la première des vertus à honorer et que l'essentiel est d'être fidèle à l'esprit.

Madeleine BACH-GENY, Strasbourg.

(2) M. Dortel-Claudot S.J. « *La clôture des moniales, des origines au Code du droit canonique* », dans la revue « *Vie consacrée* », 1967.

M.-Th. van LUNEN CHENU et Louise WENTHOLT, *Le statut de la femme dans le code de droit canonique et dans la convention des Nations Unies*, in *Praxis juridique et religion*, tome 1, fascicule 1, 1984, pp. 9-25, éd. Cerdic-publications, Palais universitaire, 9, place de l'Université, 67084 Strasbourg Cedex. Revue semest., ab. Fr. : 110 FF, étrang. : 130 FF. Cette nouvelle revue se veut ouverte aux interrogations actuelles du droit des religions et de leur statut dans la société. (Un fascicule sera envoyé à titre publicitaire aux groupes et instituts qui en feront la demande).

(suite bibliographique p. 69).

FRANCE : FEMMES - ÉVÊQUES

Textes de la Commission de Recherches

Les deux textes que nous publions ci-dessous ont été élaborés par le groupe de recherche sur la place des femmes dans l'Eglise et la société mis en place par les évêques français.

■ *On se souvient peut être du communiqué de presse du Conseil Permanent à l'issue de sa réunion de mars 1982, les évêques notaient « combien l'opinion était sensibilisée aux problèmes et aspirations des femmes » ; « Dira-t-on toujours que l'Eglise est sourde à ces aspirations, aveugle à ces problèmes ? » Et ils mettaient à leur ordre du jour la question de l'importance croissante de la participation des femmes à la vie de l'Eglise.*

■ *Le texte présenté ici fut élaboré en deux sous-groupes qui demandent dans une conclusion commune la mise en place d'un processus et d'une structure appropriée de recherche et de dialogue. Cette recommandation rejoint celle que notre groupe avait présentée aux évêques, en septembre 82, dans un dossier argumenté, aujourd'hui disponible, et qui contribua à la création de ce groupe d'étude (prix de 10 FF, cf. FHE n° 10, pp. 1-2). Ce dernier fut composé de 17 femmes aux responsabilités et expériences diverses, mais il n'a été réuni que trois soirées en avril, juin et octobre 83.*

■ *A l'heure actuelle, nous ne connaissons pas la suite donnée par l'épiscopat à ces textes. Affaire à suivre dans nos prochains numéros.*

TEXTE DE LA COMMISSION DE TRAVAIL N° 1

MODE DE PARTAGE DES RESPONSABILITES DANS L'EGLISE :

LA PLACE DES FEMMES

Ecartant d'emblée une réflexion générale sur des aspects théoriques, ce groupe s'est proposé de décrire des situations concrètes et de voir comment des avancées peuvent s'avérer possibles dans des domaines précis, sans rencontrer d'obstacles, ni théologiques, ni canoniques. Ces constats ont été suivis de propositions à l'intention des évêques.

Les membres du groupe ont donc cité un certain nombre de cas relevant de leur propre expérience.

Entre autres :

1. *Dans les aumôneries de lycées ou de collèges dont les responsables sont souvent des laïcs, et pour la plupart des femmes, des modes de célébration autres que l'Eucharistie sont recherchés. Ceci pose la question du statut liturgique de celles qui organisent et président régulièrement ces célébrations.*

2. *Dans une prison où une religieuse est « aumônier adjoint ». Elle y fait un travail d'animation et joue un rôle de conseillère spirituelle. Elle est bien acceptée par le personnel de la prison mais elle n'a eu aucune nomination officielle et ne jouit d'aucun statut.*

3. *Dans une délégation de catéchistes auprès de l'évêque, pour une réunion sur la catéchèse au niveau de la région : lorsque le responsable est un clerc, il appartient de droit à certaines instances diocésaines. Mais s'il s'agit d'une religieuse ou d'une laïque, elle n'y est pas toujours insérée.*

PREMIERE PROPOSITION

Quand une tâche est confiée à une femme, qu'elle puisse faire partie des instances où elle aura à répondre de cette tâche. Quand on a une responsabilité, qu'on puisse en répondre à tous les niveaux.

Qu'on veuille à ne pas marginaliser des secteurs pris en charge par une femme (ou un laïc, car la question déborde le problème féminin et il faut continuellement la désenclaver pour la resituer dans celle du laïc).

4. *Dans une expérience de préparation au baptême faite par une religieuse, le prêtre vient baptiser « en coup de vent », sans avoir participé à la préparation, ce qui provoque toujours une certaine déception.*

DEUXIEME PROPOSITION

On demande que soient exploitées les possibilités du Canon 230 : la notion de « mandat temporaire » en fonction des besoins de l'Eglise.

5. *Dans la rédaction de la plupart des annuaires diocésains, on signale que lorsqu'une paroisse est confiée à une équipe, seuls les prêtres sont mentionnés.*

TROISIEME PROPOSITION

Le fait qu'un nom soit inscrit ou pas dans l'annuaire a non seulement une importance pratique, mais une grande portée symbolique. Qu'on y soit attentif.

6. *Dans les ADAP. Peu d'évêques parlent de l'existence de ces assemblées, et la prise de conscience des laïcs se fait mal ; ils ne mesurent pas l'importance d'une formation pour remplir le rôle d'animateur.*

QUATRIEME PROPOSITION

Ne pas reculer devant des gestes de reconnaissance officielle, sinon la masse ne bougera pas. Mais, pour que certains acceptent une responsabilité, insister sur l'aspect également collectif de cette reconnaissance et éviter d'isoler, de marginaliser une personne.

7. *Dans des « ministères » de conseil spirituel : Des religieuses dans des aumôneries et en d'autres lieux, comme aussi des mères de famille, exercent souvent un ministère d'accueil, d'accompagnement, de conseil spirituel.*

CINQUIEME PROPOSITION

Que ce ministère soit explicitement reconnu comme apte à être exercé par des femmes.

8. *Dans des cas de « vocation » ecclésiale féminine* : Des femmes accomplissent de fait, ou ont l'intention de se préparer à accomplir un service d'Eglise de manière permanente (avec une certaine stabilité) et souhaitent se former tout en ayant à gagner leur vie. Ceci pouvant être autant le fait de femmes mariées que célibataires.

Quel lieu institutionnel permet de s'y préparer, d'exercer un discernement, de trouver une formation adaptée ? (Ce qui ne veut pas dire penser des itinéraires uniquement réservés aux femmes).

Quel avenir ? Lorsque la question est entendue, c'est de manière assez diverse selon les diocèses.

SIXIEME PROPOSITION

Que les diocèses se préoccupent :

1^o) des moyens de formation offerts pour acquérir ou perfectionner une réelle compétence (cf. Code, canon 231) ; voir les itinéraires manquants.

2^o) des ressources à trouver pour ne pas priver de formation celles et ceux qui ne pourraient en couvrir les frais (ceci demande parfois de quitter pour un temps son emploi, ou de réduire son temps de travail professionnel, par exemple) ;

3^o) du lien entre formation et exercice d'une activité effective en responsabilité au service de l'Eglise (mission confiée, entretien de la formation, etc.) ;

De plus :

4^o) Quand un diocèse utilise les services d'une personne, que la question de justice soit posée (formation, rétribution, réinsertion).

UNE QUESTION

Parmi les participantes de ce groupe, plusieurs souhaitent que la question de la *diaconie* des femmes fasse l'objet d'une discussion approfondie, dans le cadre de la situation pastorale actuelle.

(Quels sont les enjeux pour l'Eglise de l'admission des femmes au diaconat sacramentel permanent ?).

TEXTE DE LA COMMISSION DE TRAVAIL N° 2

Quel visage l'Eglise offre d'elle-même aux femmes de notre société par son organisation, sa façon d'être, ses prises de position, etc.

On pourrait résumer le débat du groupe, débat qui fut assez divers et éclaté, en un certain nombre d'observations et propositions et en deux suggestions immédiates.

A — *Les observations et propositions.*

1. Il paraît nécessaire d'insister sur la *diversité des femmes*. Les femmes dont nous parlons sont diverses, par leur statut personnel, leur style de vie, leur insertion sociale, leurs engagements personnels, leurs convictions politiques ou philosophiques, leurs rapports à l'Eglise ou à la foi.

Pas plus qu'on ne peut dire aujourd'hui l'enfant, la famille, le jeune, on ne peut dire *la* femme.

Il serait donc important que soit accepté un discours pluriel, reflet de la réalité diverse.

2. En revanche, l'Eglise (hiérarchique, officielle) semble garder *une* conception de la femme, une idée de *la* vocation féminine, une proposition d'*un* modèle féminin.

Même si le discours le dit moins qu'autrefois, les actes le répètent encore.

Même si la parole de tel ou tel évêque semble différente, le poids du discours « collégial » annihile toute diversité.

Même si telle ou telle personnalité peut prononcer des paroles plus libres, celles-ci se comparent toujours à un discours officiel « qu'il faut contourner ou enjamber ».

On demande vigoureusement qu'éclate ce discours trop univoque.

3. Il est noté que beaucoup d'institutions ont été transformées par le changement du statut des femmes dans leur sein : famille, école, entreprise, municipalité, etc.

Or, par l'immutabilité de son organisation et de sa hiérarchie, uniquement masculine, l'Eglise semble dire que les transformations des rapports entre les hommes et les femmes dans le monde contemporain n'ont rien à voir avec elle. Pire, l'Eglise semble redouter toute évolution, ces futurs possibles.

Tout système d'organisation est un langage, et un langage agissant. Il serait bon de s'avouer à voix haute ce que dit l'organisation masculine et hiérarchique de l'Eglise.

4. Est-il encore possible que seulement des hommes parlent au nom des femmes, à la place des femmes ?

Une telle situation paraît de plus en plus difficilement supportable, surtout lorsqu'il s'agit de questions touchant à la morale sexuelle.

Le discours masculin et clérical paraît fade, pauvre, nullement marqué par une confrontation homme-femme de qui pourrait naître de la vie. Ni assez charnel, ni assez transcendant, ce qui est dit déçoit, irrite ou laisse indifférent. Ne se cache-t-il pas, dans ce comportement, un refus du corps, des corps, de la rencontre interpersonnelle, souvent douloureuse et conflictuelle, mais qui renvoie chacun au mystère de lui-même et de sa sexualité ?

5. Le moment n'est-il pas venu d'évacuer une idée chère à l'Eglise, mais pleine d'ambiguïté, *celle de la complémentarité* entre l'homme et la femme ? La complémentarité peut cacher l'inégalité des deux termes appelés à se « compléter », de même qu'une certaine fixité des rôles et fonctions, appelés eux aussi « à se compléter ». A ce terme, on préfère ceux d'*altérité*, de *partenariat*.

On note aussi qu'au sein de l'Eglise *coexiste* aujourd'hui *une théorie d'égalité avec une pratique de subordination*.

6. On rappelle combien subsiste encore chez de nombreuses femmes une *éducation chrétienne qui empêche l'amour de soi*, pour ne connaître que l'amour d'autrui, jusqu'au sacrifice, jusqu'à l'oubli de soi, voire jusqu'à la mort, qui oublie *aussi l'autonomie* au profit de la dépendance.

7. On appelle également le « consensus éducatif » qui a longtemps existé entre l'Eglise et notre société, ce qui a longtemps permis aux femmes d'être en accord avec elles-mêmes dans l'Eglise. C'est parce que la société et ses normes éducatives ont évolué plus vite que l'Eglise que la situation des femmes chrétiennes est devenue si inconfortable, engendrant parfois jusqu'à un sentiment de culpabilité de vouloir vivre une vie de femme de 1983.

On arrive jusqu'à une sorte d'exclusivité : être une femme ou être une chrétienne.

8. On remarque que les personnes qui entrent aujourd'hui dans l'Eglise le font le plus souvent parce qu'elles sont attirées par l'existence de petits groupes où la communication est forte, par les mouvements qu'elles peuvent rencontrer, par des « communautés de base » dont la force d'attraction leur est sensible.

Tous, mais les femmes en particulier, y expriment très fortement le désir d'être personnellement reconnus, de voir être pris en compte les aspects les plus quotidiens et les plus concrets de leur vie.

Cette démarche est à l'inverse du discours « lourd », globalisant, très général, du pouvoir institutionnel. Il y a un divorce de plus en plus grand entre ces deux tendances.

Or, l'unité n'est pas le contraire de la diversité.

B — *Les suggestions immédiates.*

1. Plusieurs membres du groupe de travail ont noté que lors de « moments de crise » ou lorsqu'il fallait voir plus clair dans des questions difficiles (ACO, guerres coloniales, problèmes de l'immigrations, etc.), la hiérarchie de l'Eglise a suscité, de façon diversement durable ou organisée, des « lieux d'écoute » qui ont permis à diverses parties de parler et de s'expliquer.

Le moment n'est-il pas venu d'instituer un tel lieu à propos des problèmes de la situation des femmes dans l'Eglise ?

Le groupe souhaiterait qu'ensemble, des évêques et des femmes puissent écouter la diversité et la richesse des femmes d'aujourd'hui, en dehors de leur qualité de mère, sans s'adresser uniquement à des mouvements ou organisations féminines. Rencontres qui devraient être directes, sans l'abri des rapports écrits, parce que « le papier, ça protège ! »

Ceci contribuerait à réhabiliter en partie, ou tout au moins à reconnaître le combat des femmes, le seul que la hiérarchie aujourd'hui semble ne pas sentir, ne pas comprendre, ne pas admettre.

2. Enfin, la commission, unanime, a exprimé le désir que l'expression de notre groupe de travail se fasse directement auprès de la hiérarchie, sans intermédiaire masculin et clérical. Ceci serait un geste symbolique qui montrerait que quelque chose est appelé à changer.

QUESTIONS AU CONSEIL PERMANENT

Il est apparu au groupe que la question de la place des femmes dans l'Eglise était tellement importante et vitale qu'elle ne pouvait pas être traitée ponctuellement.

Le groupe souhaiterait donc qu'il puisse y avoir un travail suivi dans des modalités à trouver qui ne surchargeraient pas le Conseil permanent.

L'apport d'un groupe permanent pourrait se situer à deux niveaux :

- *Au niveau d'une écoute pour une meilleure compréhension des femmes de ce pays et de ce temps ;*
- *Au niveau d'une recherche pour un meilleur partage de l'annonce de la Parole afin que celle-ci soit vraiment une « parole homme-femme ».*

INTERNATIONAL

Nouvelle équipe responsable et priorités à l'UMOFIC *

Nous sommes en retard pour relater l'Assemblée des déléguées de l'UMOFIC à Antigonish (Nouvelle Ecosse, Canada) du 14 au 18 juin 1983. La nouvelle équipe responsable est placée sous la présidence de Eleanor Elizabeth Aitken (Canada) et la vice-présidence générale de Vera Ham Rijdsdijk (Pays-Bas). Elle comprend cinq vice-présidentes régionales : Afrique, Clare Chibesakunda (Zambie) ; Amérique Latine, Emma Masso (Argentine) ; Amérique du Nord, Kay Horsell (U.S.A.) ; Asie-Pacifique, Sri Setijati Soedito (Indonésie) ; Europe, Doris Weber-Kauf (Suisse) et une Secrétaire Générale, Sr Lydwien Nieuwenhuis (Pays-Bas). Le nouveau Conseiller Ecclésiastique nommé par le Vatican est le Père Zubillaga.

(*) UMOFIC : Union Mondiale des Organisations Féminines Catholiques.

Première rencontre nordique entre femmes pasteurs.

Cette rencontre a eu lieu en Norvège du 8 au 10 septembre 1983 dans le plus vieux et le plus grand des presbytères norvégiens « Christopher Brun heimen » près de Lillehammer.

Dans tous les pays nordiques l'Eglise soutenue par l'état est une église luthérienne, et dans toutes ces églises (sauf dans l'église finlandaise), les femmes peuvent maintenant être ordonnées pasteurs. Donc rien de plus naturel que l'idée de cette rencontre; 34 participants dont 15 norvégiennes, 12 suédoises, 5 danoises et 2 islandaises — chose assez étonnante puisqu'il y a seulement 6 pasteurs femmes en Islande.

Une représentante de chaque pays exposa succinctement quand et comment les femmes étaient arrivées au sacerdoce et la situation actuelle des femmes pasteurs dans leur église nationale. Le plus étonnant

fut le récit d'Audur Eir Vilhjamsdottir, qui a été la première femme ordonnée en Islande. Car dans l'île des Saga une communauté choisit son pasteur comme une ville élit son maire.

Cette première rencontre fut un si grand succès, que les participants ont pris la décision d'une seconde en 1984. Cette fois-ci, ce sont les suédoises qui l'organisent à Baastad du 27 au 29 août. Le 27 et une partie de la journée du 28, le débat aura certainement lieu en langue scandinave. Mais il est fort probable que l'après-midi du 28 et la journée du 29 se dérouleront en anglais. Car la théologienne catholique américaine Rosemary Radford Ruether viendra faire un exposé et discuter avec les pasteurs luthériennes. Le 30 et le 31 août, elle participera à une conférence à l'université de Lund.

Una JART.

Personne à contacter : Pasteur Eva Brunne, Stiftsbyran, Erstagatan 1, S-11636 Stockholm, Suède. Téléphone 1946-8-440285 (ou 1946-8-409969, ou 1946-8-326386).

ALLEMAGNE FEDERALE

Théologie féministe à l'Université de Hambourg.

La théologienne Dagny Kaul, professeur de théologie protestante à Oslo, a été chargée par l'université de Hambourg d'un cycle de cours sur la théologie féministe durant le premier semestre de l'année académique 83-84. C'est la première fois qu'un enseignement de théologie féministe est dispensé officiellement dans une université allemande. Cette nomination fait suite à un séminaire sur la mariologie et à une série de conférences sur la femme dans la Bible et l'histoire de la chrétienté, organisée les années précédentes par le professeur Otto Hermann Pesch, de la faculté de théologie de Hambourg, et qui avait connu un succès inattendu.

(Publik-Forum, 3-2-84).

Signalons, en outre, que nous donnerons ultérieurement un compte rendu de l'état des travaux du programme de recherche « Femme et christianisme » entrepris depuis juin 1982 par l'Institut de Recherche Ecuménique de l'Université de Tübingen, dirigé par Hans Küng, avec la participation financière de la fondation Volkswagen. (Sonderforschungsprojekt Frau und Christentum, Institut für Ökumenische Forschung, Nauklerstrasse 37 a, D-7400 Tübingen I.)

ESPAGNE

Première femme pasteur.

La consécration de la première femme pasteur de l'Eglise Evangélique Espagnole, Esther Vidal, a donné lieu à une cérémonie très suivie. L'imposition des mains lui a été donnée par les pasteurs présents et par des représentants, hommes et femmes, des Conseils de paroisse des Eglises de Madrid, et de Séville où elle exerce son ministère (6 novembre 1983).

ETATS-UNIS

La rencontre des femmes à Chicago.

La rencontre de la « Coalition des femmes dans l'Eglise » (Coalition Women of the Church), tenue le 11-13 novembre à Chicago, a réuni 1 200 femmes catholiques. Les échanges ont porté sur le thème : « De génération en génération : les femmes dans l'Eglise prennent la parole ». Plusieurs prises de positions énergiques ont émané de cette rencontre. Ainsi, « Le groupe pour la survie de la planète » (Planet Survival Caucus), en demandant que l'on mette fin aux politiques de la terreur et que l'on porte l'accent sur la qualité de la vie, s'est opposé à certaines orientations du gouvernement américain. Une lettre fut adressée aux évêques, leur demandant de déléguer quelques-uns d'entre eux aux frontières du Nicaragua et du Honduras, pour y constater le rôle des forces américaines. Par ailleurs, les femmes hispaniques, les catholiques lesbiennes et la WOC (Conférence pour l'ordination des femmes), ont fait entendre la

pluralité de leurs voix. Ces groupes insistent sur l'indispensable principe de la reconnaissance de la diversité dans l'Eglise ; ils plaident pour une écoute entre femmes de façon qu'elles se constituent comme sujets face à l'institution ecclésiastique.

Les évêques engagent l'Eglise américaine.

Des évêques sont venus nombreux à cette rencontre des femmes. A leur propre conférence nationale, fin novembre à Washington, quatre théologiennes présentaient une étude approfondie de théologie féministe. Tous ces efforts conjugués et creusés depuis plus de dix ans se sont révélés convainquants puisque la conférence épiscopale américaine a décidé de s'engager à la rédaction d'une lettre pastorale sur les femmes. Quand on sait l'ampleur du processus de concertation ainsi impliqué — comme ce fut le cas pour la rédaction de la lettre sur l'armement nucléaire qui fut élaborée pendant quatre ans — on ne peut que se réjouir de la richesse du travail collectif auquel vient de s'engager l'Eglise américaine.

« Les questions posées par les femmes sont actuellement les plus sérieuses parmi celles que nous avons à régler. Il ne s'agit pas d'un phénomène passager et nous ne pouvons pas y répondre par l'indifférence ou en les traitant de façon superficielle » a dit le cardinal Joseph Bernardin, archevêque de Chicago, lors de la clôture de cette conférence.

FRANCE

Constitué en association féminine, le Groupe d'Orsay.

Après plus de six ans d'existence officielle et quatre colloques très appréciés à Orsay, le groupe d'Orsay a décidé de se constituer en Association. S'il reste largement ouvert à des femmes de toutes confessions chrétiennes et si notamment des catholiques y sont engagées, le groupe a choisi de manifester clairement son apparte-

nance protestante; et ceci d'autant que l'Association *Jeunes Femmes*, bien connue et dont il fut l'une des émanations, est devenue, elle, une association d'inspiration chrétienne, mais a-confessionnelle.

Groupe d'Orsay : Maison du protestantisme, 47, rue de Clichy, 75009 PARIS.

Association pour une retraite convenable.

Nous avons déjà signalé cette Association qui lutte pour que soit trouvée dans la dignité et la justice une solution au problème d'une retraite décente pour les 8 à 10 000 religieuses qui ont quitté leurs congrégations.

Le régime mis légalement en place (par concertation entre l'Etat et les autorités religieuses) assure une retraite (en 1983) de 14 250 F par an soit 1 187 F par mois. Comment une femme seule peut-elle vivre avec cette somme ?

Actuellement à celles qui en font la demande, la Caisse de péréquation des moines et moniales et la Caisse des religieuses apostoliques accordent un complément de l'ordre de 17 250 F (1 437 F par mois) (ce qui correspond à ce que les diocèses accordent en espèces ou en nature aux prêtres retraités). Mais d'une part aucune assurance n'a pu être donnée sur la pérennité de cette mesure, d'autre part c'est bien une mesure d'ordre caritatif. Les anciennes religieuses demandent une mesure de justice.

A.P.R.C., 33, rue d'Allouville, 44000 Nantes.

GRANDE-BRETAGNE

Femme pasteur chinoise honorée à Londres.

« Le pasteur anglican Florence Li Tim Oi, 76 ans, chinoise, doyenne des femmes ordonnées, est arrivée à Londres le 20 janvier pour fêter ses quarante ans de sacerdoce, par une célébration eucharistique à Westminster Abbey. De nombreuses femmes ordonnées l'entouraient, lui marquant tout le respect qu'inspire cette femme qui, consacrée en 1944, en pleine occupation japonaise

de la Chine, a connu la Révolution culturelle et ses tribulations en poursuivant avec fidélité son ministère.

L'Eglise d'Angleterre refusant toujours l'ordination des femmes, c'est l'ancien évêque de Hong-Kong, le Right Rev. Gilbert Baker qui a présidé la « célébration » à laquelle les femmes pasteurs « assistaient ». L'assemblée pria pour que dans un jour proche l'Eglise d'Angleterre reconnaisse enfin le ministère pastoral des femmes. »

(*Réforme*, 11-2-84).

L'archevêque de Canterbury, Dr Robert Runcie, a envoyé un message de soutien à cette dernière, dans lequel il se réjouit de voir une femme « exercer son ministère au sein de la famille anglicane ». Selon le Mouvement pour l'ordination des femmes (MOW), c'est la première fois que le Dr Runcie se prononce si nettement en faveur des femmes prêtres. (BIP).

PAYS-BAS

Officialisée.

Le Conseil Œcuménique des Eglises des Pays-Bas a formé récemment en son sein une section « La femme dans l'Eglise et dans la société ». Cette section prend la place du groupe de travail du même nom, dont la fonction se trouve ainsi officialisée, d'autant que désormais les églises membres du Conseil y nomment elles-mêmes directement leurs délégués. La section a désigné comme sa présidente sœur A. Van Pinxteren.

(Vrouw en Woord, déc. 1983).

DU QUEBEC

La prochaine conférence de l'Assemblée générale des religieux canadiens (qui regroupe toutes les communautés religieuses féminines et masculines du Canada) aura pour thème *Le rôle des femmes dans la société et dans l'Eglise*. Cette conférence se tiendra à Montréal en mai 1984.

(Tiré de CCWO News Letter, janvier 1984).

Marie œcuménique.

La Revue Concilium a fait paraître son numéro d'octobre 83 sous le titre : *Marie dans les Eglises*, titre qui annonce une visée œcuménique sur un thème qui jusqu'ici divise assez fortement les différentes confessions.

On peut donc lire, dans ces pages, des expressions diverses du discours sur Marie qui apportent des points de vue non toujours traditionnels et, de ce fait, générateurs de discussions et de recherches. L'article de Schalom Ben-Chorim, par exemple, peint une Marie juive, femme de son peuple et de son temps, mère d'un fils imprégné lui-même de culture juive. Ce portrait ouvre des horizons sur la situation historique de Marie, un point sur lequel la tradition catholique glisse facilement.

En étudiant les textes néo-testamentaires, protestants et catholiques insistent sur un retour nécessaire, pour la théologie, à une image de Marie mieux fondée bibliquement, « déagée des proliférations » qui la déforment et mieux accordée à sa dimension christologique fondamentale. Mais pour ce faire, il convient de prendre conscience des conditions d'élaboration et du rôle de ces « images mariales ». Aussi, plusieurs textes, celui de Catharina Halkes, comme ceux de Kari Bressen et John McKenzie, engagent la réflexion sur la distinction absolument essentielle qui doit être faite entre Marie historique, Marie de la dogmatique, Marie de la dévotion.

La réflexion très riche de ce numéro a encore le mérite d'aborder la question, importante pour l'œcuménologie contemporaine, des rapports entre mariologie et féminisme, de façon à la fois critique et constructive.

En résumé, une lecture utile d'opinions plurielles qui, toutes, font appel au sérieux d'un travail théologique appliqué à établir le rôle de la mère de Jésus dans le message biblique, sans la détourner de son sens symbolisateur et lui permettant, au contraire, de signifier avec plus de vérité salutaire

l'action du Christ et de l'Esprit dans l'histoire de l'humanité.

Marie-Jeanne BERERE, Lyon.

Thérèse d'Avila.

« Histoire d'un désir » (1)... titre prometteur ! Il laissait entrevoir qu'on allait dire ce qui est en jeu avec Thérèse d'Avila.

Il serait injuste de prétendre qu'il n'en est rien, mais comment à la lecture de ce numéro du Supplément, ne pas faire trois constats ?

Le premier est d'une telle banalité qu'on ose à peine l'évoquer : sept articles et sept hommes. Inutile d'épiloguer ! Le deuxième consiste à se demander comment l'on peut s'intéresser à cette mystique comme à un objet de sciences, une sorte de fossile sorti des sables.

Le lecteur n'est guère dérangé par ce qu'une femme expérimente et dit de Dieu quand il lui tient au cœur et au corps à un tel point.

Le troisième constat n'est pas sans lien avec les deux précédents : Pourquoi si peu de place faite au contexte social, culturel, ecclésial où Th. d'Avila vécut sa foi ?

Pourtant d'entrée de jeu, J. Saignieux ouvre ce numéro par des pages lumineuses sur ce que signifiait être femme, dans l'Espagne du XVI^e siècle et de l'Inquisition ; sur les conflits à affronter quand on avait vocation à dire et à enseigner comme Thérèse. Dommage que cela finisse par une « leçon d'humilité intellectuelle » !

Cette lecture trop exclusivement spirituelle court le risque de confiner l'expérience mystique de Th. d'Avila dans les profondeurs intimes. Comme si elle ne s'articulait pas avec son œuvre de réformatrice du Carmel et sa prise de parole. Bref, si peu de mise en jeu du corps et de la parole : histoire d'un désir encore trop désincarné, qui nous perd dans un lointain XVI^e siècle.

Claude PLETTNER, Paris.

(1) THÉRÈSE D'AVILA - *Histoire d'un désir*. Le supplément n° 146 - septembre 83 - Editions du Cerf.

INTERNATIONAL

Consécration.

Nous saluons la décision de la revue internationale de théologie « Concilium » qui considère la théologie féministe comme un des 12 secteurs principaux de son champ d'études. En effet, tout en transformant son mode de parution, elle vient d'étendre son domaine déjà vaste, comme l'on sait, à la théologie féministe et à la théologie du tiers monde. En conséquence, elle publiera désormais régulièrement, c'est-à-dire tous les deux ans, un numéro entièrement consacré à la théologie féministe. Dans son numéro 190 (décembre 1983), qui comporte un très riche bilan des 19 années d'existence de la revue, la rédaction, en annonçant cette décision, écrit : « Nous sommes conscients qu'une section spéciale pourrait isoler la théologie féministe, c'est-à-dire que celle-ci pourrait être marginalisée, et tomber ainsi hors du champ de vision et de l'intérêt de la théologie dans son ensemble. C'est le contraire qui est notre intention : dans la situation actuelle de la théologie, la concentration de la théologie féministe dans une section spéciale nous paraît, du moins stratégiquement, justifiée ».

Féminisme et théologie.

Deux articles, publiés par la « Herder-Korrespondenz » (éd. Herder, Freiburg i.b.r.) dans ses livraisons de décembre 1983 (pp. 573-578) et de janvier 1984 (pp. 29-33) ont donné au théologien Klaus Nientiedt l'occasion de procéder à une description historique et analytique du mouvement féministe depuis le XIX^e siècle dans la mesure où celui-ci touche au rapport femme-église, ainsi qu'à un bilan de la situation actuelle de la théologie féministe. Son exposé, qui se base surtout sur la littérature allemande et américaine, donne un aperçu ouvert, équilibré et assez détaillé des problèmes qui se posent et se conclut par une évaluation provisoire et critique de l'état de la question.

Sur le nouveau droit canon :

— INTERNATIONAL

Vie Consacrée : le code de 1983, n° 63, 1983, 70 pp., in l'Union Internationale des Supérieures Générales (UISG), Piazza di Ponte S. Angelo, 28, 00186 ROMA. Ce bulletin paraît en français, en allemand, anglais, espagnol, italien et néerlandais. Outre l'étude générale du code, trois articles spécialisés sur *les religieux et le nouveau code de droit canon, le nouveau droit des religieux, le code : changement pour les congrégations féminines de droit pontifical*.

— CANADA

Elisabeth LACELLE, « *Le nouveau code de droit, pour les femmes, un baluchon d'es-pérance ?* », in *Revue L'Eglise canadienne*, 16 juin 1983, pp. 621-626.

Cf. p. 59.

— ASIE

« *East Asian Pastoral Review* » (Revue Pastorale pour l'Est Asiatique) publie dans son numéro 4/1983 le texte de quelques exposés faits lors de la quatrième rencontre des femmes religieuses d'Asie (Asian Meeting of Religious), tenue à Changhua (Taiwan) en avril 1983. Mentionnons l'intervention d'Aloysius Chang S.J. sur la signification de la notion de la qualité de la vie pour les femmes en Asie et l'activité des religieuses sur ce plan, ainsi que les réflexions de Sœur Pushpam Cnanapragasam, religieuse de Sri Lanka, sur le rôle des femmes et l'Écriture (resp. pp. 363-370 et 371-376).

— QUEBEC

— La revue *Pastorale Québec*, de juin 1983, est entièrement consacrée à la condition féminine dans l'Église. Les deux responsables de la coordination de ce numéro très spécial l'introduisent ainsi : « Nous avons voulu présenter nos joies, nos souffrances, nos contradictions, notre vécu de femmes dans l'Église et en même temps exprimer notre désir de faire progresser une Église qui interpelle de plus en plus le sens d'une justice évangélique ». Souli-

gnons la richesse et la diversité des perspectives présentées dans ce numéro, où des hommes aussi ont pris très heureusement la parole.

— « *Enfanter une Société Nouvelle* » est le titre du numéro d'août 1983 de *L'autre Parole*. Dans le numéro de décembre, portant sur « Nos Béatitudes », Ginette Boyer demande comment les évêques du dernier Synode ont réagi à l'intervention de Mgr Vachon sur la réconciliation des femmes et des hommes. Que devons-nous comprendre du silence qui a entouré cette intervention bien argumentée ? (FHE, n° 15, pp. 33-35).

— Annine PARENT-FORTIN, « *La nouvelle conscience des femmes dans l'Eglise d'ici* », in *Revue L'Eglise Canadienne*, 20 octobre 1983, pp. 109-112.

L'auteur est répondante à la condition féminine pour le diocèse de Québec ; elle a prononcé cette intervention à la sixième Assemblée mondiale du Conseil Œcuménique des Eglises de Vancouver.

— Ginette BOYER, « *Le mouvement des femmes et les femmes dans l'Eglise* », in *Revue Relations*, décembre 1983, pp. 320-323.

— EUROPE

PRO MUNDI VITA, *Vie religieuse : nouveaux départs ?*, Bulletin 92, 1^{er} trimestre 83, 6, rue de la Limite, Bruxelles, 40 pp.

On saura gré à Pierre DELOOZ, l'auteur de ce très remarquable fascicule, d'avouer d'emblée la difficulté de cerner et, encore plus, définir les *nouvelles formes de vie religieuse*. A contrario, ce ne sont pas les *réformes de la vie religieuse traditionnelle* qui sont présentées ici mais une *description de certaines formes de vie, plutôt communautaire, explicitement inspirée par l'Evangile, ayant résisté à quelques années d'expérience, et non en rupture avec les Eglises chrétiennes*.

Ainsi, 33 exemples choisis en Europe, présentés sobrement et clairement, éclairés en conclusion d'un commentaire sous forme de questions et réponses. Le sociologue chré-

tien s'y montre attentif à en dégager, sans extrapoler, les lignes d'évolution et soucieux d'aider à une lecture correcte de leur sens et valeur.

— FRANCE

Sur les religieuses.

Les nonnes au Moyen Age, de Michel Parris, éd. Christine Benneton, 1983, et *Le corps et l'âme. La Vie des religieuses au XIX^e siècle*, d'Odile Arnold, Seuil, *L'univers historique*, 1984.

Le premier traite d'un domaine encore mal connu, celui de la vie religieuse féminine au Moyen Age. Il décrit les problèmes de fondation des monastères comme la vie quotidienne des religieuses, au plan religieux, mais aussi matériel. Ces assemblées de nonnes, de toutes conditions, et de religiosité diverses ont été rarement étudiées, comme tout ce qui concernait les femmes. Aussi cet ouvrage est-il précieux par les fenêtres qu'il ouvre sur cet univers à l'abri des regards du monde.

Le deuxième a pour but la description de la vie intérieure des couvents au XIX^e siècle. Il part d'une approche toute nouvelle : la place du corps dans la pensée et la vie concrète de ces femmes auxquelles on inculquait l'idée que le corps était un ennemi à surveiller, à soumettre et à mortifier. Au cours de son étude d'historienne, Odile Arnold fait ressortir de grandes figures de religieuses, certaines que l'on connaît, et d'autres restées inconnues. Il révèle aussi l'influence de l'Eglise dans l'éducation des filles au XIX^e siècle, et par là sur notre société, non seulement religieuse, mais au sens large du terme.

France QUERE, Denys PRACHE, *Dis-moi, Denys, qui sont ces femmes de la Bible ?* Ed. Centurion, 1983, 65 F.

Lui, pose les questions et elle, répond. Dialogue à deux voix pour faire surgir d'une même et longue histoire ces femmes méconnues et incomprises. Ardentes et la tête haute, Sara, Agar, Rebecca, Debora, Dalida, la fille de Jephthé, Ruth, Bethsabie, Jézabel,

Judith, Esther, Abishag... et Eve. Seule France Quéré pouvait leur rendre la parole. (Un très bel album illustré à offrir aux adultes et adolescents.)

M.-Th. van LUNEN-CHENU, *Femmes, féminisme et théologie*, in *Initiation à la pratique de la théologie*, t. V, Pratique, pp. 268-322, éd. du Cerf, 1983.

Arlette WELTY-DOMON, *Soleil de justice - Passions en Amérique Latine*, Les éd. Ouvrières, 1983, 192 p. C'est là, écrit par une femme de pasteur du Doubs, une biographie de Sœur Alice Domon, assassinée en Argentine.

Agnès GUEURET, *L'engendrement d'un récit. L'Evangile de l'enfance selon Saint Luc*, Cerf 1983.

Si nous tenons à faire mention de cet ouvrage d'une haute technicité — il s'agit d'une analyse sémiotique selon les principes de Greimas des premiers chapitres de St Luc, analyse en tous points remarquable, c'est pour plusieurs raisons.

C'est pour rappeler une évidence qui nous tient particulièrement à cœur et que nous aimerions voir partagée par tous dans l'Eglise, des plus petits aux plus grands : on peut être femme et fournir un travail qui rivalise avec les meilleurs. Il faudra bien un jour en tirer les conséquences, en matière d'institutions ecclésiales, par exemple.

C'est enfin en écho à notre colloque d'Orléans (1981) sur Marie et les modèles de féminité. Nous avons alors particulièrement apprécié la thèse de l'auteur. Le Magnificat serait à mettre sur les lèvres non de Marie mais d'Elisabeth. Ce faisant, on ne retire rien à Marie. On découvre sa vraie mission de croyante parmi les croyantes et croyants : susciter la foi et l'action de grâces chez celles et ceux qui l'approchent.

Hommes et femmes en catéchèse, c'est le thème du n° 94 de la revue CATECHÈSE (revue trim. de pastorale catéchétique sous le patronage de la Commission Nat. de l'Enseignement religieux, avec le concours

de l'Institut Supérieur de Pastorale Catéchétique), 6, avenue Vavin, 75006 Paris, 160 pp., 25 F.

Le sommaire de ce numéro passionnant et de haute tenue est à lui seul suggestif : *Collaborer. Comportements et aspirations des femmes : de profondes mutations. Féminisation du personnel catéchétique. La place des femmes dans l'éducation de la foi ; quelques points de vue depuis le XX^e siècle. Du sexe des catéchistes. Images d'hommes dans les documents catéchétiques. Et puis Paroles de femmes : Animatrices en catéchèse et militantes... « Ma sœur ou Mademoiselle ? » Gare aux femmes ! Comment on devient responsable diocésaine. D'auxiliaire à partenaire. Et vous me disiez Dieu avec des mots à vous... Femmes des Evangiles et A la recherche de l'identité perdue. La tentation de la complémentarité.*

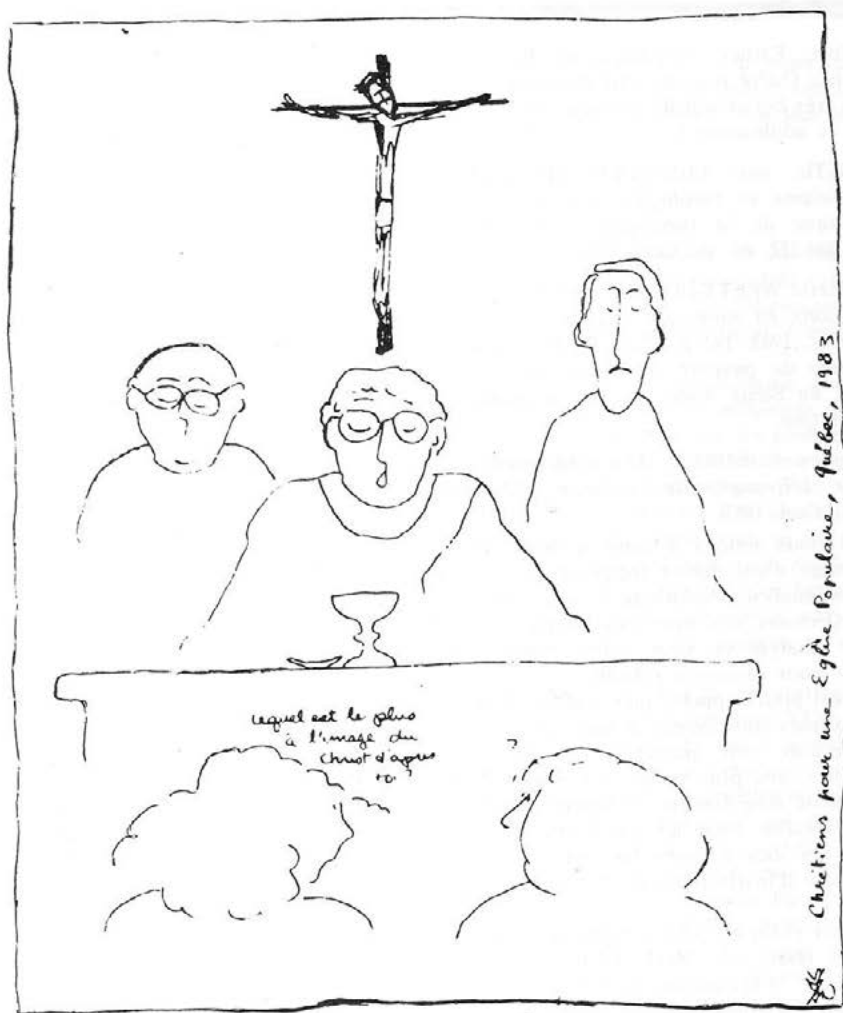
Associer cette lecture à celle du compte rendu de la session pastorale de l'Université du Québec à Trois-Rivières sera tout à fait pertinent et profitable.

— DU QUEBEC

— Une session de pastorale ayant pour thème « *Femmes et Hommes dans nos Eglises* » a été organisée, au printemps dernier, par le département de théologie de l'Université du Québec à Trois-Rivières.

Plus de trois cents personnes, prêtres, animateurs et animatrices de pastorale, se sont réunies pour « réfléchir sur leurs attitudes et chercher ensemble comment travailler à construire ce monde nouveau ». Dans les actes de ce colloque, nous retrouvons deux textes très intéressants d'Elisabeth Lacelle : une analyse du discours officiel de l'Eglise sur les femmes, et sur le discours des femmes dans l'Eglise, sur laquelle nous reviendrons dans notre prochain numéro sur les femmes et leurs paroles.

(*Femmes et hommes dans nos Eglises*, Session de Pastorale, 3, 4-5 mai 1983, Département de Théologie, Université du Québec à Trois-Rivières, 1983).



Ce numéro de « Femmes et Hommes dans l'Eglise » a été préparé par Madeleine BACH-GENY, Joëlle et Alain CHABERT, Anne FORTIN, Marie-Thérèse van LUNEN CHENU et de nombreuses religieuses que nous remercions.

Ce numéro double : 35 F

ABONNEMENTS 1984 (partant de janvier)

France et Europe : 80 F — Autres pays : 90 F

A verser au CCP Paris 1612-25 A, Femmes et Hommes dans l'Eglise
14, rue Saint-Benoît, 75006 Paris

FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE

Depuis quelques années, des initiatives diverses se sont fait jour, un peu partout dans le monde, pour tenter de faire reconnaître la pleine dignité et responsabilité des femmes, tant dans la vie ecclésiale que dans la vie sociale.

La promotion des femmes constitue certes une étape indispensable, mais celle-ci ne prend sens que dans la perspective d'une véritable confrontation et collaboration entre hommes et femmes partenaires. *Le respect de leur égalité dans la richesse de leurs différences constitue le fondement même de toute vie communautaire. L'Église ne peut plus exercer sa mission sans s'y appuyer.*

L'Église hiérarchique n'est pas étrangère au principe de ce nouveau partenariat, mais les questions portent sur sa pratique. Le concile VATICAN II a dénoncé «comme contraire au dessein de Dieu toute forme de discrimination... qu'elle soit fondée sur le sexe, la race, la couleur de la peau...».

Notre groupe international FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE s'est fondé en 1970 pour mettre en œuvre la collaboration entre hommes et femmes, laïcs, clercs, religieuses, religieux. Il s'est donné pour objectifs de coordonner et susciter, sur base de ce nouveau partenariat, une nouvelle pratique et une nouvelle critique d'Église.

Car trop souvent encore, il faut dénoncer les persistance d'un sexisme qui décourage un nombre croissant de chrétiens, notamment femmes et jeunes ; sexisme qui appauvrit les capacités de réflexions et d'ac-

tion des instances responsables, qui entâche la crédibilité de l'Église dans sa relation à la culture contemporaine, qui compromet sa fidélité au sens libérateur de l'Évangile.

Le groupe FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE a établi un réseau international de communications amicales et efficaces entre celles et ceux qu'anime le même souci. Il a déjà organisé, seul ou avec d'autres groupes ou organisations, plusieurs colloques internationaux (Femmes et hommes partenaires dans les communautés chrétiennes, la Tradition et les traditions, les équipes pastorales mixtes...).

Il effectue les démarches qui s'imposent auprès des différentes instances d'Église et a présenté des travaux lors des synodes des évêques.

Il s'est mis au service de l'information religieuse et de la conscientisation nécessaire à la base, et dans ce domaine, il privilégie les contacts œcuméniques.

Il publie en français un bulletin trimestriel.

Il apporte sa contribution aux efforts du féminisme historique.

Il s'efforce enfin d'apporter sa contribution à la mise en œuvre du partenariat qui tend à s'instaurer entre les hommes et femmes de ce temps, conscients et émerveillés à la fois de leur égalité et de leurs différences.

Il a foi et espère en l'Église du Christ.